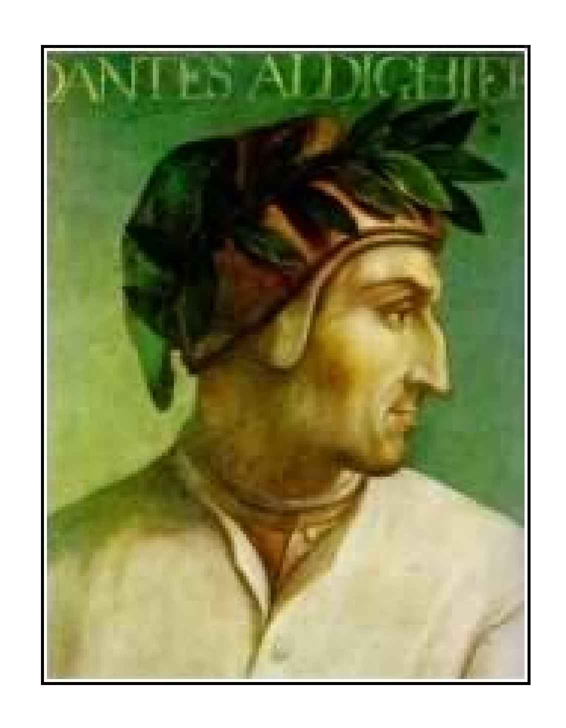


Dante Alighieri

LA DIVINE COMÉDIE

TOME II : LE PURGATOIRE

(1307-1313)

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

CHANT I

L'esquif de mon génie à présent tend la voile
et s'apprête à courir sur des ondes plus belles,
laissant derrière lui cette mer trop cruelle.

Je suis prêt à chanter le royaume second,
où l'esprit des humains vient se purifier
et se rend digne ainsi de monter jusqu'au Ciel.

Faites ressusciter ici, célestes Muses,
puisque je suis à vous, la morte poésie[1] ;
et que Calliope enfle encore plus la voix

et vienne accompagner mon chant de ces doux sons
dont l'effet fut senti par les dolentes Pies
lorsqu'il leur enleva tout espoir de pardon[2].

L'agréable couleur du saphir d'Orient
qui baignait de l'azur la pureté sereine,
limpide jusqu'aux bords du lointain horizon,

s'offrit une autre fois à mes regards charmés,
sitôt que je sortis de l'atmosphère morte
qui peinait à la fois et mes yeux et mon cœur.

Et l'astre souriant qui nous parle d'amour[3]
faisait déjà briller le bord de l'Orient
et pâlir les Poissons qui forment son escorte.

Et moi, j'avais tourné mon regard vers la droite,
pour mieux voir l'autre pôle, où brillaient quatre étoiles

que les premiers humains ont pu seuls contempler[4].

Le Ciel en paraissait plus heureux et plus gai ;
oh ! comme notre Nord est veuf de toute joie,
lui qui n'a pas le droit d'admirer leur éclat !

Puis, ayant détaché mon regard de ce point
et m'étant retourné vers notre pôle à nous,
où l'on ne voyait plus les étoiles de l'Ourse,

je vis à mes côtés un vieillard solitaire[5]
dont l'air et le maintien inspiraient le respect,
comme celui que doit un enfant à son père.

Sa longue barbe était de poils blancs parsemée,
d'une couleur pareille à celle des deux tresses
que formaient ses cheveux tombant sur sa poitrine.

Le quadruple rayon des étoiles sacrées
mettait sur son visage une telle clarté,
qu'il me semblait le voir mieux qu'avec le soleil.

« D'où venez-vous ? Fit-il dans les flots de sa barbe ;
comment avez-vous fui la prison éternelle,
pour venir remonter le fleuve des ténèbres ?

Et qui donc vous guidait ? Qui fut votre lanterne,
pour vous faire sortir de la profonde nuit
qui rend toujours obscurs les vallons de l'Enfer ?

Est-ce ainsi qu'on enfreint les lois de votre abîme ?
ou bien le Ciel a-t-il si fortement changé,
que vous pouvez entrer, damnés, dans mes domaines ?

Mon guide, à ce discours, me prenant par la main,
par ses mots, par ses mains, par les signes qu'il fit

me le fit révérer des yeux et du genou,

et dit : « Je ne viens pas jusqu'ici, de mon chef ;
mais une dame vint du Ciel, dont les prières
m'ont fait accompagner celui-ci, pour l'aider.

Mais si tu veux savoir avec plus de détail
quelle est la vérité de nos conditions,
ma volonté ne peut que répondre à la tienne.

Cet homme n'a point vu venir sa nuit dernière ;
mais grâce à sa folie il la frôla de près
et par un pur miracle il put s'en ressaisir.

Comme je te l'ai dit, je fus mandé vers lui
afin de le sauver ; mais je n'ai pu le faire
que par ce seul chemin que nous avons suivi.

Je viens de lui montrer toute la gent perverse ;
je pense maintenant lui montrer les esprits
qui, surveillés par toi, se purgent de leurs torts.

Comment je m'y suis pris, serait trop long à dire ;
suffit qu'une vertu descende du Ciel, qui m'aide
à le conduire ici, pour t'entendre et te voir.

Que sa visite donc ne te déplaise pas :
il va reconquérir la liberté si chère
que beaucoup de mortels l'aiment mieux que la vie.

Et tu le sais bien, toi, qu'Utique a vu pour elle
trouver la mort plus douce et perdre sans regret
l'habit qui brillera si fort, lors du grand jour[6].

Nous n'avons pas enfreint les décrets éternels ;
celui-ci vit ; Minos n'a pas de droit sur moi,

car j'appartiens au cercle où sont les chastes yeux

de Marcia[7], qui semble encor te supplier
de la tenir pour tienne, ô cœur plein de noblesse !
Sois-nous donc bienveillant, au nom de son amour,

et laisse-nous passer par tous tes sept royaumes[8] ;
et je lui conterai cette faveur insigne,
si tu veux que ton nom soit prononcé là-bas. »

« Marciac fut jadis à mon âme si chère,
pendant que je vivais, répondit le vieillard,
qu'elle obtenait de moi tout ce qu'elle voulait.

Mais elle ne peut plus m'émouvoir, maintenant
qu'elle reste au-delà de ce fleuve maudit
que j'ai franchi jadis, car telle est notre loi.

Cependant, si du Ciel cette dame te guide,
comme tu dis, pourquoi chercher à me flatter ?
Il suffit qu'en son nom tu viennes me le dire.

Va donc ; que celui-ci se mette une ceinture
faite d'un jonc ténu ; lave-lui le visage,
pour le débarrasser de toutes ses souillures ;

car il ne convient pas qu'il vienne à contempler
le premier serviteur venu du Paradis,
avec les yeux couverts d'un reste de brouillard.

Autour de cet îlot, sur ses bords les plus bas,
à l'endroit où les flots se brisent sur la côte,
au-dessus du limon pousse une joncheraie.

Nulle plante, ni celle à la tige endurcie,
ni celle qui produit des feuilles, n'y prend pied,

ne pouvant pas plier pour supporter les chocs.
N’allez pas revenir ensuite par ici ;
le soleil qui paraît vous montrera bientôt
l’endroit où le monter vous sera plus aisé. »

Il disparut ensuite. Alors je me levai
sans prononcer un mot, en me serrant de près
au guide et en cherchant de mes yeux son regard.

« Mon fils, commença-t-il à me dire, suis-moi !
Revenons sur nos pas : c’est par là que la plaine
descend et nous conduit du côté le plus bas. »

L’aube chassait déjà les ombres du matin
qui fuyaient devant elle, en sorte que de loin
je croyais deviner le long frisson des vagues.

Nous allions tout au long de la plaine déserte,
comme celui qui cherche un bon chemin perdu
et ne croit pas marcher tant qu’il n’a pas trouvé.

À la fin, arrivés au point où la rosée
lutte avec le soleil et lui résiste mieux,
car la fraîcheur du lieu la défend des rayons,

mon seigneur, doucement, vint poser ses deux mains
ouvertes largement sur ce joli gazon ;
et moi, qui devinais quelle était sa pensée,

je tendis mon visage encor baigné de larmes :
c’est de cette façon qu’il mit à découvert
les couleurs que l’Enfer m’avait comme embuées.

Puis, nous vînmes au bord de la plage déserte
dont les flots n’ont jamais ballotté de navire
d’un marin qui connût le chemin du retour[9].

C’est là qu’il me ceignit, comme l’autre avait dit.
Miracle ! au même instant qu’il l’arrachait de terre,
un autre rejeton, pareil à l’humble plante,

apparut aussitôt à l’endroit dévasté[10].

CHANT II

Déjà l'astre du jour touchait cet horizon
dont le méridien, dans son point le plus haut,
passe au-dessus du site où gît Jérusalem,

cependant que la nuit, tournant à l'opposé,
sortait des eaux du Gange avec cette Balance
qui lui tombe des mains lorsqu'elle a trop vieilli ;[11]

en sorte qu'à l'endroit où je restais alors
le beau visage blanc et vermeil de l'aurore
prenait, avec le temps, des tons de feuille morte.

Nous nous trouvions toujours au bord de cette mer,
comme qui pense tant à son prochain visage,
qu'il chemine en esprit dès avant le départ,

quand voici que soudain, comme au seuil du matin
on voit Mars rougeoyer sous une brume épaisse
qui s'élève des flots au-dessus du Ponant,

j'ai vu (puissé-je encor le voir !) un grand éclat
qui s'approchait de nous si vite sur la mer,
que nul vol ne saurait ressembler à sa course.

J'en détournai les yeux, l'espace d'un moment,
afin d'interroger mon guide, et je le vis,
lorsque j'y retournai, plus grand et plus brillant.

De chacun des côtés luisait autour de lui
je ne sais quoi de blanc ; et comme il s'approchait,

une blancheur pareille apparut sous ses pieds.

Mon maître cependant attendait sans broncher
et, dans les blancs premiers distinguant les deux ailes
il reconnut enfin quel était le nocher

et me dit aussitôt : « Vite, vite, à genoux !
Voici l'ange de Dieu : tu dois joindre les mains.
Tu reverras souvent, ici, de tels ministres.

Vois comment, dédaignant les moyens des humains,
il se passe de rame et ne veut d'autre voile,
pour venir de si loin, que celle de ses ailes.

Tu vois comme il les tend vers le ciel, battant l'air
de la plume éternelle et qui ne connaît pas
ce que c'est que muer comme un mortel plumage ! »

Plus cet oiseau divin se rapprochait de nous,
plus on lui distinguait clairement le visage,
mais l'œil pouvait à peine supporter son éclat.

Je baissai le regard ; et lui, venant au bord,
toujours sur son bateau si rapide et léger,
il effleurait à peine la surface de l'eau.

Le céleste nocher se tenait à la poupe ;
on lisait dans ses traits son état bienheureux,
et plus de cent esprits remplissaient son esquif.

In exit Israël de Ægypto[12]
chantaient-ils tous en chœur, d'une commune voix,
avec tout ce qui fait la suite de ce psaume.

puis de la sainte croix il fit sur eux le signe
et dès qu'ils prirent pied sur le rivage, l'ange

s'éloigna promptement, comme il était venu.
Les nouveaux arrivants semblaient tout ignorer
je l'endroit : leurs regards se promenaient partout,
comme de gens qui vont de surprise en surprise.

Le soleil nous dardait ses rayons de partout,
et il avait déjà, de l'éclat de ses flèches,
chassé le Capricorne à l'autre bout du ciel[13],

quand cette gent nouvelle leva les yeux vers nous,
nous disant : « Si jamais vous pouvez nous le dire,
montrez-nous le chemin pour gravir la montagne ! »

« Sans doute pensez-vous, leur répondit Virgile,
que nous connaissons bien cet endroit où nous sommes :
nous sommes, comme vous, de simples pèlerins.

Nous venons d'arriver, peu d'instants avant vous,
par un autre chemin, si rude et si terrible
qu'à présent le monter va nous paraître un jeu. »

Cependant les esprits, qui s'étaient rendu compte,
à me voir respirer, que je n'étais pas mort,
pâlirent de surprise et tremblèrent d'effroi.

Comme on court au-devant du messager qui porte
le rameau d'olivier, pour avoir des nouvelles,
sans que personne pense aux hasards de la presse,

ainsi rivaient alors leurs regards dans les miens
les esprits bienheureux qui se trouvaient là-bas,
Presque oubliant le soin de leur félicité.

Entre autres, j'en vis un qui s'approchait de moi
et qui vint m'embrasser avec tant d'amitié,
que j'aurais bien voulu lui rendre la pareille.

Ombres, où l'on ne voit qu'une vaine apparence !
Par trois fois je ceignis son corps avec mes bras,
et ne fis que croiser mes bras sur ma poitrine.

Je crois que dans mes yeux on lisait ma surprise,
car l'ombre eut un sourire et recula d'un pas,
et moi, le poursuivant, je voulus le rejoindre.

Il me dit doucement de ne plus m'avancer ;
et, l'ayant reconnu, je lui dis la prière
de s'arrêter un peu pour causer avec moi[14].

Alors il répondit : « Autant que je t'aimais
avec mon corps mortel, je t'aime, délivré,
et je vais m'arrêter ; mais toi, que fais-tu là ? »

Je dis : « Cher Casella, j'entrepris ce voyage
afin de retourner plus tard à cet endroit ;
mais toi, qui t'a donc fait si longuement tarder ? »

Et sa réponse fut : « Je n'ai pas à me plaindre,
si celui qui conduit quand il veut ceux qu'il veut[15]
m'avait jusqu'à présent refusé ce passage,

puisque sa volonté n'est que pure justice.
Voici bientôt trois mois[16] qu'il a permis l'entrée
à celui qui l'implore, et n'en rebute aucun ;

et moi, qui me trouvais tourné vers le rivage
où le Tibre écumant va se charger de sel,
je fus bienveillamment accueilli dans son sein.

Il vole maintenant vers cette même rive,
car c'est toujours là-bas que vont se rassembler
ceux qu'on n'a pas voués au profond Achéron. »[17]

« Si de nouvelles lois, lui dis-je, ne t'enlèvent
de ces chansons d'amour qui me faisaient jadis
supporter mieux mon mal, l'usage ou la mémoire,

viens consoler, veux-tu ? Pour un instant mon âme
que le tourment poursuit comme il l'a toujours fait,
du moment où je vins avec mon corps ici. »

Amour qui dit au cœur ses raisons[18], se mit-il
à chanter, d'une voix si douce et si prenante,
que sa douceur revient toujours dans mon esprit.

Mon seigneur et moi-même et toute cette foule
qui venait avec lui, nous étions si contents,
qu'aucun autre penser ne venait me troubler.

Nous étions tout ouïe, écoutant transportés
les accents de sa voix, lorsque le bon vieillard
cria : « Que faites-vous, esprits trop paresseux ?

Quel sens ont cet arrêt et cette nonchalance ?
Courez vers la montagne et lavez cette croûte
qui cache à vos regards le visage de Dieu ! »

Comme un vol de pigeons qui cherchent leur pâture
et picorent en paix et sans se rengorger
selon leur habitude, ou le grain ou l'ivraie,

si quelque objet survient, dont ils sont effrayés,
abandonne aussitôt le repas commencé,
pressé qu'il est soudain par de plus grands soucis ;

tels je voyais les gens fraîchement arrivés
abandonner le chant et foncer vers la côte,
comme celui qui court sans savoir où courir ;

et nous ne fûmes pas les moins pressés de tous.

CHANT III

Voyant s’éparpiller à travers la campagne
tout ce monde assemblé, dans sa fuite éperdue,
et courir vers le mont des justes pénitences,

je me collai plus fort à mon sûr compagnon.
Comment aurais-je pu, d’ailleurs, courir sans lui ?
Qui pouvait diriger mes pas sur la montagne ?

Lui-même, il paraissait se faire des reproches ;
car pour toi, délicate et pure conscience,
la plus légère faute est un amer remords !

Il ralentit enfin sa marche, car la hâte
ternit la dignité de tous nos mouvements ;
et l’esprit, jusqu’alors content de peu de chose,

ressentit l’aiguillon de la soif de connaître
et me fit diriger le regard vers la cime
qui s’élance des eaux vers le ciel le plus haut.

Le soleil, qui brillait ardent comme la braise,
était interrompu devant moi par mon corps,
dont son rayon venait dessiner les contours :

mais je me retournai soudain, saisi de crainte,
croyant que j’étais seul, puisque j’apercevais
ma seule ombre noircir le sol devant mes pas.

« Que crains-tu cette fois ? Se mit alors à dire
celui qui me console, en se tournant vers moi ;

ne suis-je pas toujours ici, pour te guider ?

L'étoile du berger luit déjà sur la tombe
du corps avec lequel, jadis, j'ai fait de l'ombre
et que de Brindisi l'on fit porter à Naples[19].

Si rien ne se projette à présent devant moi,
n'en sois pas plus surpris que d'observer les cieux,
dont l'un n'arrête pas la lumière des autres.

Car le vouloir divin fait que nos corps sont aptes
à souffrir les tourments et le chaud et le froid,
sans permettre qu'on sache comment il y parvient[20].

Et bien fol est celui qui croit que notre esprit
peut comprendre et saisir les chemins infinis
de la seule substance unie à trois personnes.

Contentez-vous, mortels, du plus simple *quia*[21] *;*
car si vous aviez pu tout savoir et connaître,
point n'eût été besoin que Marie enfantât ;

et vous avez bien vu que la recherche est vaine,
de certains dont l'envie eût été satisfaite,
alors qu'elle leur sert de souffrance sans fin.

Je veux dire Platon aussi bien qu'Aristote
et bien d'autres encor. » Penchant son front pensif,
il mit de cette sorte un terme à son discours.

Nous étions arrivés au pied de la montagne,
mais on n'y pouvait voir qu'un rocher si scabreux,
qu'en vain on prétendrait l'escalader à pied.

Allant de La Turbide à Lerici[22], l'abîme
le plus infranchissable est en comparaison

un escalier commode et plus que confortable.

« Qui donc pourrait nous dire de quel côté la pente
s’abaisse, dit alors mon maître en s’arrêtant,
pour que puisse y monter celui qui n’a pas d’ailes ? »

Tandis qu’il se tenait le visage baissé,
supputant en silence un chemin à choisir,
et que, moi, j’explorais les hauteurs du regard,

je vis venir à gauche une foule d’esprits
qui dirigeaient leurs pas vers nous, si lentement
qu’ils semblaient demeurer à la même distance.

« Maître, lui dis-je alors, regarde donc là-bas !
Voici venir des gens qui vont nous conseiller,
si jamais tu ne peux te suffire à toi-même. »

Il regarda vers eux et dit, plus soulagé :
« Allons au-devant d’eux : ils vont trop lentement.
Quant à toi, mon doux fils, ne perds pas le courage ! »

Lorsque nous eûmes fait à peu près mille pas,
leur troupe se trouvait encore loin de nous,
autant qu’un bon tireur peut jeter une pierre.

Ils venaient se serrer contre le mur rocheux
de cet escarpement, et s’y tenaient blottis,
comme des voyageurs incertains de leur route.

« Esprits élus déjà, morts de la belle mort,
commença lors Virgile, au nom de cette paix
que vous espérez tous, à ce que je suppose,

dites-nous, où trouver le côté de la pente
par où l’on peut monter pour arriver là-haut ;

car plus on sait, et moins on aime le retard. »

Pareils à des moutons sortant de leur enclos,
un par un, deux par deux, pendant que le troupeau
les attend, l'œil craintif et le museau baissé,

et ne font qu'imiter ce que fait le premier
et se rangent sur lui, si celui-ci s'arrête,
silencieux et doux, sans savoir le pourquoi,

tels j'aperçus alors s'ébranler tout à coup
le premier rang tout seul du troupeau bienheureux
à l'aspect recueilli, noble dans sa démarche.

Mais lorsque les premiers virent que la lumière
restait interceptée à ma droite et au sol
par l'ombre qui poussait sous moi vers la falaise,

ils s'arrêtèrent tous en reculant d'un pas ;
tous les autres alors, qui les suivaient de près,
firent pareillement, sans comprendre pourquoi.

« Je vous confesserai sans qu'on me le demande
que ce que vous voyez est bien le corps d'un homme ;
et c'est pourquoi s'y rompt la clarté du soleil.

N'en soyez pas surpris, mais croyez cependant
que c'est par un décret de la Vertu divine
qu'il prétend surmonter cette rude paroi. »

Ainsi parla mon maître, et cette gent heureuse
dit, faisant du revers de la main certain signe :
« Retournez-vous alors, et passez devant nous ! »
L'un d'eux me dit : « Ô toi, que je ne connais pas,
regarde un peu vers moi, pendant que nous marchons,
et pense si là-bas tu ne m'as jamais vu ! »

Je me tournai vers lui, pour mieux l'examiner :
il était blond et beau et d'aimable présence,
mais le sourcil fendu par un grand coup d'épée.

Lorsque modestement je me fus excusé
de ne point le connaître, il dit : « Regarde encore ! »
montrant une blessure en haut de la poitrine.

« Je suis Manfred, dit-il ensuite, en souriant[23],
et mon aïeule était Constance impératrice :
de retour chez les tiens, veuille aller de ma part

devers ma belle fille, à qui doit sa naissance
la gloire de Sicile et d'Aragon[24], lui dire
la vérité, qu'on peut lui conter autrement.

Après avoir senti ma personne blessée
par les deux coups mortels, en pleurant j'implorai
la bonté de Celui qui volontiers pardonne.

Mes péchés ont été des plus impardonnables ;
mais la grâce divine ouvre si grands les bras,
qu'ils accueillent tous ceux qui se tournent vers elle.

Et si de Cosenza le pasteur, que Clément
avait lors dépêché pour me donner la chasse,
pouvait apercevoir ce visage de Dieu,

les restes de mon corps reposeraient encore
à la tête du pont qui mène à Bénévent,
défendus par le poids d'un lourd monceau de pierres[25].
Le vent sèche mes os, que lave l'eau de pluie ;
ils sont hors du royaume et pas très loin du Verden,
jetés là sur son ordre et à cierges éteints.

Leur malédiction n'est pourtant pas capable
d'empêcher le retour de l'amour éternel
aussi longtemps qu'il reste une lueur d'espoir.

Mais il est vrai que ceux qui meurent comme moi,
même en se repentant, hors de la sainte Église,
demeurent sur les bords, loin de cette montagne,

trente fois plus de temps que ne dure leur peine,
pour faire pénitence, à moins que l'on ne sache
abréger cette loi par de bonnes prières.

Pense donc si tu peux me rendre plus heureux,
en allant révéler à ma chère Constance
comment tu m'as trouvé, quelle loi nous régit ;

car nous gagnons beaucoup par ceux qui sont là-bas. »

CHANT IV

Lorsque, par un effet des douleurs et des joies,
nous nous sentons atteints dans quelque faculté
où l'on dirait que l'âme est soudain concentrée,

celle-ci n'obéit à nulle autre puissance :
ce qui prouve l'erreur de ceux qui s'imaginent
qu'une âme peut en nous céder la place à l'autre[26].

Ainsi, lorsqu'on écoute et qu'on voit quelque chose
qui retient fortement toute l'attention,
le temps s'écoule vite et on ne le sent pas,

le pouvoir de l'entendre étant une autre chose
que celui de l'esprit compris comme un entier :
l'un se rattache à l'âme et l'autre reste libre[27].

Je fis de tout ceci l'expérience sure,
en écoutant l'esprit et en m'émerveillant,
car le soleil fit plus de cinquante degrés[28],

et je ne m'aperçus de rien, lorsque nous vînmes
jusqu'à certain endroit où les ombres en chœur
nous crièrent : « Voici ce que vous désirez ! »

Souvent le campagnard, lorsque l'automne arrive,
mûrissant le raisin qui prend des tons plus sombres,
d'une seule fourchée emplit de ronces sèches

des trous beaucoup plus grands que le mince sentier
par où mon guide et moi nous partîmes tout seuls,

car les autres esprits prenaient d'autres chemins.

On monte à San Léo, l'on descend à Noli
et de Bisannualité l'on atteint le sommet
à pied[29] ; mais c'est ici qu'il convient de voler ;

j'entends, avec le vol rapide, avec les plumes
de mon ardent désir, suivant les pas du guide
qui m'ouvrait le chemin, me donnant de l'espoir.

Nous montions tout au long des rochers éboulés
dont l'étroite paroi nous pressait de partout,
et j'employais les pieds aussi bien que les mains.

Arrivés à la fin sur le replat d'en haut[30]
du profond précipice, à l'endroit découvert :
« Ô maître, demandai-je, où va-t-on maintenant ? »

« Ce sera désormais, dit-il, toujours plus haut.
Suis mes pas sur ce mont, jusqu'à ce qu'on rencontre
le guide qui saura nous montrer le chemin. »

Le sommet est si haut, qu'on ne l'aperçoit pas ;
sa pente me semblait être plus raide encore
que l'angle que décrit la moitié du cadran[31].

Comme j'étais déjà bien fatigué, je dis :
« Tourne-toi, mon doux père, et regarde vers moi :
si tu ne m'attends pas, je vais rester tout seul ! »

« Traîne-toi jusqu'ici, mon fils », dit-il alors,
en me montrant du doigt un palier au-dessus,
qui, partant de ce point, faisait le tour du mont.

Sa voix était pour moi d'un si doux réconfort,
que je parvins, grimpant toujours derrière lui,

à prendre pied enfin sur la forte ceinture.

Et là-haut, tous les deux, nous nous mîmes par terre,
tournés vers le levant d'où nous étions venus,
car on aime à revoir le chemin déjà fait.

J'examinai d'abord le bas de la montagne ;
ensuite je levai mes yeux vers le soleil,
étonné de le voir briller à ma main gauche[32].

Le poète vit bien quelle était ma surprise,
de regarder comment le char de la lumière
s'avançait lentement entre nous et le nord.

« Si Castor et Polluer, finit-il par me dire,
avaient fait maintenant escorte à ce miroir
qui répand sa splendeur ici comme là-bas,

tu pourrais contempler le zodiaque en flammes
poursuivant son chemin au plus près des deux Ourses,
à moins de le voir prendre un sentier différent[33].

Et si tu veux savoir comment cela se fait,
réfléchis un instant : imagine Sion,
ainsi que ce mont-ci, situés sur la terre

en des endroits qui font qu'ils ont deux hémisphères
et un seul horizon : ce qui fait que la route
que jadis Phaéton avait si mal suivie

se dirige, pour ceux qui regardent d'ici,
d'un côté qui s'oppose à celui de là-bas,
si ton intelligence a bien su me comprendre. »

« Maître, certainement, me pris-je alors à dire,
je n'ai jamais compris avec tant de clarté

ce qui semblait avant trop dur à mon esprit ;

que le cercle au milieu de la sphère céleste
que les gens du métier appellent Équateur,
et qui reste toujours entre hiver et été,

pour la même raison que tu viens de me dire,
est aussi loin d'ici, remontant vers le Nord,
qu'il l'était des Hébreux, vers la chaleur du Sud.

Mais je voudrais savoir, si tu le trouves bon,
combien on va marcher, puisque ce pic se dresse
plus haut que je ne puis élever le regard. »

Il répondit alors : « Cette montagne est telle,
que son flanc est bien dur pour celui qui s'engage ;
mais plus on l'a gravi, plus il devient aisé.

Lorsqu'il te semblera qu'il est enfin plus doux
et que monter là-haut est chose aussi facile[34]
qu'à la nef d'avancer par un vent favorable,

nous serons arrivés au bout de ce sentier ;
là, tu peux espérer de voir finir ta peine,
Je ne t'en dis pas plus, c'est tout ce que j'en sais. »

Comme il venait de mettre un terme à son discours,
près de nous une voix nous dit : « En attendant,
tu ferais aussi bien de t'asseoir tant soit peu. »

Nous étant retournés au son de cette voix,
nous vîmes un grand roc qui se trouvait à gauche,
et que je n'avais pas tout d'abord aperçu.
Nous fûmes vers ce point, et vîmes des esprits
qui paraissaient attendre à l'abri du rocher,
nonchalamment couchés comme des fainéants.

L’un surtout, qui semblait plus qu’un autre accablé,
restait assis là-bas, s’embrassant les genoux
sur lesquels se cachait son visage penché.

« Regarde, doux seigneur, dis-je alors à mon guide,
celui-là, qu’on dirait plus paresseux encore
que si dame Indolence était sa propre sœur ! »

Et ce ne fut qu’alors qu’il daigna regarder,
ramenant son visage en biais, sur la cuisse,
et disant : « Va plus haut, toi qui fais le malin ! »

Lors je le reconnus, et cette grande angoisse
qui me pressait encore au creux de la poitrine
ne put pas m’empêcher de courir jusqu’à lui.

Et quand je l’eus rejoint, à peine s’il leva
la tête pour parler : « Comprends-tu maintenant
le pourquoi du soleil sur ton épaule gauche ? »

Sa même nonchalance et son discours trop bref
amenaient sur ma lèvre un début de sourire
et je dis : « Belacqua[35], je ne suis plus en peine

de toi dorénavant ; mais pourquoi restes-tu
ici précisément ? Attends-tu quelque guide,
ou bien as-tu repris tes vieilles habitudes ? »

« Frère, à quoi bon, dit-il, monter jusque là-haut,
puisque l’oiseau de Dieu qui veille sur l’entrée
ne me permettrait pas d’aller chercher les peines ?

Il me convient d’attendre ici que le ciel tourne
autant autour de moi qu’il le fit dans ma vie,
car le bon repentir s’était trop fait attendre ;

à moins de l’obtenir au moyen de prières
qui jaillissent d’un cœur visité par la grâce ;
des autres, peu me chaut, car le Ciel n’en veut pas.

Cependant le poète s’avançait jusqu’à nous
et me disait : « Viens donc ! Regarde le soleil
à son méridien ; et de l’autre côté

la nuit foule déjà sous ses pieds le Maroc. »

CHANT V

Nous nous étions déjà séparés de ces ombres,
et j'allais en dernier sur les pas de mon guide,
lorsque soudain quelqu'un cria derrière moi,

en me montrant du doigt : « Tiens ! il me semble bien
que celui d'en bas tue à sa gauche les rais :
on dirait qu'il agit comme un être vivant ! »

Je tournai le regard au son de cette voix
et vis qu'avec surprise il me dévisageait
moi seul, toujours moi seul et le rayon brisé.

« Pourquoi donc ton esprit s'embourbe-t-il si vite ?
me dit alors mon maître ; et pourquoi t'arrêter ?
Qu'importe ce qu'on peut déblatérer là-bas ?

Suis-moi toujours de près et laisse dire aux gens,
ferme comme une tour, qui n'incline jamais
le front, pour fort que soit le souffle de l'archer ;

car celui dont l'esprit va d'un objet à l'autre
éloigne constamment la cible de soi-même,
et le dernier souci fait oublier les autres. »

Qu'aurais-je pu répondre alors, sinon : « Je viens ! »
Et, le disant, je crus sentir sur mon visage
les couleurs qui parfois méritent le pardon.

Cependant sur la côte et pas très loin de nous
montaient certaines gens, le long d'un raccourci,

verset après verset chantant le *Miserere*[36].

Mais, s'étant aperçus que moi, grâce à mon corps,
je ne permettais pas aux rayons de passer,
leur chant devint un oh ! aussi rauque que long ;

et deux de ces esprits, faisant les messagers,
coururent jusqu'à nous, afin de demander :
« Expliquez-nous quelle est votre condition ! »

Mon maître leur parla : « Vous pouvez retourner
et raconter à ceux qui vous ont envoyés
que celui-ci possède un vrai corps de chair vraie.

S'ils se sont arrêtés pour avoir vu son ombre,
comme je pense, alors la réponse suffit :
vous pouvez l'estimer, car il peut être utile. »[37]

Une étoile en filant fend moins vite l'azur
au début de la nuit, ou l'éclair un nuage,
au coucher du soleil, quand l'été bat son plein,

que je n'ai vu courir ces ombres vers leurs rangs,
et de là revenir vers nous, avec les autres,
comme des cavaliers lancés à toute bride.

« Ceux qui viennent vers nous me paraissent nombreux ;
ils voudront te parler, dit alors le poète.
Va donc les écouter, mais toujours en marchant ! »

« Âme qui suis ainsi le chemin de la joie,
avec les membres vrais reçus à la naissance,
criaient-ils en venant, attends-nous donc un peu !

Regarde si jamais tu vis quelqu'un de nous,
pour ensuite là-bas en porter la nouvelle !

Hélas ! pourquoi vas-tu sans vouloir t'arrêter ?

Nous avons tous trouvé la mort par violence
et restâmes pécheurs jusqu'au dernier instant,
où la grâce du Ciel nous vint ouvrir les yeux ;

ainsi, nous repentant et pardonnant aux autres,
nous quittâmes la vie et partîmes vers Dieu,
pressés par le désir de voir sa sainte face. »[38]

Je répondis : « J'ai beau regarder vos visages,
je n'en connais aucun ; mais si vous désirez
quelque chose de moi, esprits bien fortunés,

dites : je vais le faire, au nom de cette paix
qu'il me faut rechercher ainsi, de monde en monde,
en marchant sur les pas d'un guide aussi fameux. »

Alors l'un d'eux parla : « Nous avons confiance
quant à ta bonne foi, même sans tes serments,
si, comme tu le veux, tu le puis en effet.

Je te demande, moi qui parle avant les autres[39],
si jamais tu reviens pour revoir les contrées
qui vont de la Romagne à celle où règne Charles[40],

d'obtenir à Fanon, par ta courtoise instance,
qu'on rappelle mon nom dans toutes les prières,
pour que je puisse ainsi purger mes grandes fautes.

C'est de là que je suis ; mais le profond pertuis
par où s'enfuit mon sang, ma première demeure,
est venu me chercher au pays d'Anténor[41],

où je pensais pourtant me trouver à l'abri.
Celui d'Este est l'auteur, qui m'avait en horreur,

bien trop loin au-delà de ce que veut le droit.

Mais si j'avais pu fuir du côté de Mira,
quand dans Oriane l'on mit la main sur moi,
je serais à cette heure au monde où l'on respire[42].

Je courus au marais ; mais les joncs et la vase
m'empêtrèrent si bien, qu'il me fallut tomber
et de mes veines voir jaillir un lac de sang. »

Puis, un autre parla : « Si le vœu s'accomplit,
qui t'attire au sommet de la sainte Montagne,
viens au secours du mien, avec tes bonnes œuvres !

Je suis de Monte Feltre et mon nom est Buonconte[43] ;
mais Jeanne et tous les miens m'ont si bien oublié
qu'entre ceux-ci je marche en baissant le regard. »

« Quelle force, lui dis-je, ou sinon quel hasard
t'avait donc entraîné si loin de Camp aldin,
que l'on n'a jamais pu retrouver ton cadavre ? »

« Hélas, répondit-il ; aux pieds du Cassin
il existe un cours d'eau du nom d'Archiatre,
qui naît dans l'Apennin, plus haut que l'ermitage[44].

C'est là que j'arrivai, la gorge transpercée ;
à peu près à l'endroit où cette eau perd son nom[45],
je fuyais seul, tachant la plaine de mon sang.

Là, j'ai perdu la vue ; et ma parole ultime
fut le nom de Marie ; et c'est en cet endroit
que je tombai, laissant ma chair abandonnée.

Telle est la vérité, rapporte-la là-haut.
L'ange de Dieu m'a pris ; mais celui de l'Enfer

criait : « Ô toi du Ciel, pourquoi m'en prives-tu ?

Tu remportes ainsi, pour une seule larme
qui fait que je le perds, ce qu'il a d'éternel ;
mais je saurai, du moins, comment traiter ses restes !

Tu dois savoir comment s'amoncelle dans l'air
cette humide vapeur qui se transforme en eau
dès qu'elle monte assez pour rencontrer le froid.

Il joignit sa malice et sa soif de mal faire
à son savoir, mêlant la vapeur et le vent,
par le pouvoir qu'il tient de sa seule nature.

Puis, à la nuit tombante, il a fait recouvrir
le vallon de brouillards, de Prato Magne au joug[46],
épaississant si fort le ciel au-dessus d'elle,

que cet air condensé devint bientôt de l'eau :
il plut alors à verse ; et les ruisseaux reçurent
toute l'eau que le sol se lassait d'avaler ;

et, la réunissant dans de grandes rivières,
il la précipita dans le fleuve royal
si promptement, que rien n'aurait pu l'arrêter.

Archiatre gonflé, trouvant à l'embouchure
mon corps tout refroidi, le poussa dans l'Arno,
décroisant mes deux bras, que j'avais mis moi-même

en croix sur ma poitrine, avant de succomber ;
ensuite il me roula sur son fond, sur sa berge,
et il m'ensevelit enfin dans ses dépôts. »
« De grâce, lorsqu'au monde enfin tu reviendras
et te reposeras de ton si long voyage,
dit un troisième esprit, qui suivait le second,

rappelle-toi mon nom : je suis cette APia
que Sienne fit, et puis que défit la Maremme :
celui-là le sait bien, qui m'avait épousée,

m'ayant passé l'anneau comme une chaîne au doigt.[47]

CHANT VI

« Lorsque du jeu de dés la partie a pris fin,
celui qui vient de perdre en sort triste et penaud
et, répétant les coups, s'instruit à ses dépens ;

mais l'assistance suit et flatte le gagnant :
l'un emboîte le pas, l'autre suit le cortège
ou marche à ses côtés, lui parlant à l'oreille ;

mais lui, sans s'arrêter, complaisamment écoute,
et s'il donne à quelqu'un, celui-là se retire,
en sorte qu'il parvient à sortir de la presse.

Tel me trouvais-je alors au milieu de la foule,
tournant tantôt vers l'un les yeux, tantôt vers l'autre,
et je m'en dégageais à force de promesses.

Là, j'ai vu l'Arétin à qui donna la mort
le bras droit trop cruel de Gino de Tacco[48],
et l'autre qui périt en chassant ses contraires[49].

Là me priaient aussi, tendant leurs bras vers moi,
Frédéric le Nouvel avec celui de Pise,
qui du bon Marzucco fit voir la forte trempe[50].

J'y vis le comte Orso[51] et l'âme qui disait
que par haine et envie elle fut expulsée
de son corps, et non pas par l'effet de ses fautes :

c'est Pierre de la Brosse[52] : il faut qu'elle y pourvoie,

la dame de Brabant, tant qu'elle est ici-bas,
ou qu'elle aille grossir le troupeau des méchants.

Dès que je fus enfin délivré de ces ombres,
qui priaient pour avoir les prières des autres,
tant le désir les point d'être plus vite saintes,

je me mis à parler : « Il semble, ô ma lumière,
qu'en un de tes écrits tu repousses l'idée
que la prière peut fléchir la loi du Ciel[53].

Pourtant, c'est bien cela que ces gens-ci demandent :
comment se peut-il donc que leur espoir soit vain ?
ou n'ai-je point compris au juste tes paroles ? »

Il répondit : « Le sens de mon écrit est clair,
et l'espoir de ces gens n'est nullement trompeur,
si l'on veut y penser d'un esprit reposé ;

car on ne fausse pas la suprême justice,
si la flamme d'amour liquide en un clin d'œil
la dette de quiconque héberge en cet endroit.

Cependant, à l'époque où j'ai dit le contraire,
l'oraison n'aurait pu racheter les pécheurs,
puisque Dieu n'était pas présent dans les prières.

Mais ne t'empêche pas de doutes si subtils,
s'ils ne te sont pas dits par celle qui fera
jaillir dans ton esprit la lumière du vrai.

Je veux, si tu m'entends, parler de Béatrice :
tu vas la voir bientôt là-haut, sur le sommet
de la haute montagne, heureuse et souriante. »

« Seigneur, lui dis-je alors, allons-y donc plus vite,

car je me sens déjà moins fatigué qu'avant,
et tu vois bien que l'ombre augmente au pied du mont. »

« Nous allons avancer avant la fin du jour,
répondit-il alors, le plus que nous pourrons ;
mais n'imagine pas que la chose est si simple.

Avant d'y parvenir, tu verras le retour
de l'astre que déjà le flanc du mont nous cache,
en sorte que ton corps ne lui sert plus d'écran.

Mais observe là-bas cette âme toute seule,
qui semble attendre assise et regarde vers nous :
elle nous montrera le chemin le plus court. »

Nous fûmes la chercher : âme du grand Lombard,
comme tu restais là, dédaigneuse et altière,
et quelle dignité dans ton profond regard !

Pas un mot ne tombait de ses lèvres fermées :
elle nous regardait avancer, en silence,
et paraissait de loin un lion au repos.

Virgile cependant s'approcha davantage
pour demander l'endroit où l'on monte aisément ;
mais elle, sans vouloir répondre à sa prière,

d'abord nous demanda nos noms et nos patries ;
et mon doux maître à peine avait-il commencé :
« Mantoue… » et déjà l'ombre, absente auparavant,

bondit soudain vers lui du lieu qu'elle occupait,
disant : « Ô Mantouan, mon nom est Sordello[54] ;
je suis de ton pays ! » Et tous deux s'embrassèrent.

Ah ! Italie esclave, auberge de douleur,

navire sans nocher au milieu des tourmentes,
reine jadis du monde, et maintenant bordel !

Ainsi, ce noble esprit se montrait disposé,
en entendant le nom de sa douce patrie,
à faire bonne chère à son compatriote,

cependant qu'en ton sein tes fils vivants ne restent
pas un seul jour en paix, se déchirant l'un l'autre,
quoiqu'ils se disent fils d'une même cité !

Regarde, infortunée, autour de tes frontières,
le long de ta marine, et jusque dans ton sein,
et dis-moi si l'on trouve un seul endroit en paix !

En vain Justinien t'a raccoutré les rênes[55],
puisque l'on ne voit pas qui saurait s'en servir :
s'il ne l'avait pas fait, ta honte serait moindre.

Et vous, qui ne devriez penser qu'aux oraisons
et laisser le César se tenir ferme en selle,
si vous entendez bien ce que Dieu vous ordonne,

regardez la cavale, elle devient rétive
depuis qu'elle a perdu la peur de l'éperon,
le jour où votre main s'empara de la bride !

Oh ! Albert Allemand[56], qui délaisses ainsi
celle qu'on a rendue indomptable et sauvage,
juste quand il faudrait enfourcher les arçons,

qu'un juste châtiment retombe sur ton sang,
et que le Ciel le rende exemplaire et visible,
pour remplir de terreur jusqu'à ton successeur !

Car ton père, et puis toi, vous avez toléré,

Retenus outre-monts par votre convoitise,
on changeât en désert le jardin de l'Empire.

Viens voir les Capulets avec les Montaigut,
viens voir les Monadique et les Filipacchi,[57]
les uns vêtus de deuil, les autres dans l'angoisse ! »

Viens, ô cruel, pour voir la dure oppression
que souffrent tes féaux, et guéris leurs blessures !
Vois la prospérité de ceux de Santarem ![58]

Viens voir Rome pleurer, la veuve abandonnée
qui t'appelle et gémit sans cesse, jour et nuit :
« Ô mon César, pourquoi m'abandonner ainsi ? »[59]

Viens voir comment les gens s'aiment les uns les autres :
si jamais la pitié ne peut pas t'émouvoir,
au moins viens pour rougir de ton triste renom !

Et si j'ose en parler, souverain Jupiter
qui pour nous ici-bas as souffert sur la croix,
où regardent-ils donc, les yeux de ta Justice ?

Peut-être en son tréfonds ta sagesse insondable
prépare-t-elle ainsi quelque nouveau bienfait
dont nous sommes trop loin pour nous apercevoir ?

Pourquoi, sinon, partout les villes d'Italie
regorgent de tyrans, et le premier vilain
qui commence à briguer se croit un Marcellus ?[60]

Ô ma douce Florence, immense est ton bonheur,
car ces digressions ne sauraient te toucher,
grâce aux sages efforts de tous tes citoyens !

La justice est au cœur, qui part comme une flèche,

que la raison parfois ralentit ou retient :
mais les tiens l'ont toujours sur le bout de leurs lèvres.

Les offices publics sont un honneur qui pèse ;
mais ton peuple empressé répond sans qu'on l'appelle,
et chacun de crier : « Je connais mon devoir ! »

Sois contente à présent, car tout t'y donne droit,
toi, la riche et la sage et la très pacifique :
et l'effet montre assez si je ne dis pas vrai.

Athènes ou bien Sparte à la belle police,
à qui le monde doit les lois du temps jadis,
sont, quand aux bonnes mœurs, de petits apprentis

auprès de toi, qui suis des règles si subtiles
qu'au milieu de novembre il ne te reste rien
de ce que tu faisais filer au mois d'octobre.

Que de fois, du plus loin que l'on sait ton histoire,
n'as-tu pas tout changé, les lois et la monnaie,
les mœurs et les tarifs, renouvelant tes membres ?[61]

Et si tu te souviens et sais juger les choses,
tu verras que tu fais comme certains malades
qui, ne pouvant trouver le repos sur leur couche,

se tournent sans arrêt, pour oublier leur mal.

CHANT VII

Après que cet accueil affectueux et digne
se fut renouvelé par trois ou quatre fois,
Sordide recula : « Et qui donc êtes-vous ? »

« Avant qu'aux flancs du mont fissent retour les âmes
à qui l'on a permis de monter jusqu'à Dieu,
Octavien a mis mes cendres au tombeau.

Je suis Virgile : et seul m'a fait perdre le Ciel
le défaut d'ignorer la véritable foi. »
C'est par ces mêmes mots que répondit mon maître.

Comme qui voit soudain surgir devant les yeux
quelque objet surprenant, dont il reste ébaubi,
y croit et n'y croit pas, se tâte et dit : « C'est vrai ! »

tel restait l'autre ; et puis, en baissant le regard,
il vint plus près de lui et lui ceignit la taille,
humble comme l'enfant qui s'accroche à son père.

« Ô gloire des Latins, s'exclama-t-il, par qui
notre langue a montré ce qu'elle peut produire,
ornement de la ville où j'ai reçu le jour,

quel mérite ou faveur me permet de te voir ?
Dis-moi, si d'écouter tes propos je suis digne,
viendrais-tu de l'Enfer ? et duquel de ses cloîtres ? »

« Je monte jusqu'ici, répondit-il alors,
traversant les girons de l'empire des peines ;

la volonté du Ciel m'accompagne et me pousse.

Et je n'ai pas perdu le soleil où tu tends
pour ce que j'avais fait, mais pour n'avoir rien fait,
puisque je l'ai connu lorsqu'il était trop tard.

Il se trouve là-bas un lieu dont les ténèbres
sont le seul châtiment, un endroit où les plaintes
ne sont pas des clameurs, mais de simples soupirs.

Je suis son prisonnier, avec les innocents
que la dent de la mort touche avant qu'ils aient pu
purifier en eux la faute originelle.

Je suis son prisonnier, avec ceux qui n'ont pas
les trois saintes vertus[62], mais qui, fuyant le vice,
ont eu les autres dons et les aimèrent tous.

Mais si tu sais et peux le dire, donne-nous
quelques renseignements pour arriver plus vite
à l'endroit où vraiment l'on entre au Purgatoire. »

Il dit : « Nous n'avons pas de séjour établi ;
il m'est permis d'aller tout autour et plus haut ;
jusqu'où je puis monter, je serai donc ton guide.

Mais tu vois que le jour commence à décliner,
et nous ne pouvons pas monter pendant la nuit,
ce qui fait qu'il vaut mieux penser à quelque gîte.

Vois à droite, là-bas, des âmes isolées ;
je vais, si tu veux bien, te mener auprès d'elles ;
non sans quelque plaisir, tu pourras les connaître. »

Ou Virgile dit : « Comment ? Si quelqu'un essayait
monter dans la nuit, qui viendrait l'empêcher ?

bien, serait-ce donc qu'il ne le pourrait pas ? »

Lors le bon Sordide traça du doigt par terre
une ligne, en disant : « Vois-tu ? Je ne saurais
dépasser cette ligne, après le crépuscule.

Pourtant, rien ne vient faire obstacle à la montée,
à part l'obscurité, qui la rend impossible
et supprime par là le désir d'avancer.

Retournons donc plus bas, c'est ce qui reste à faire ;
pour voir les alentours, nous parcourrons la côte,
pendant que l'horizon nous cache le soleil. »
Alors mon maître dit, non sans étonnement :

« Mène-nous à l'endroit que tu viens de nous dire,
pour y passer le temps plus agréablement ! »
Nous nous étions à peine éloignés de là-bas,

lorsque je vis le flanc du mont qui s'affaissait,
comme on voit ici-bas se creuser quelque val[63].
« C'est là que nous irons, nous dit alors cette ombre,

où la côte se creuse en forme de giron ;
et nous attendrons là le retour du matin. »
Un sentier tortueux s'offrait pour y conduire,

se dirigeant en bas jusqu'au flanc du vallon,
où son bord descendait de plus de la moitié.

L'or ou le fin argent, l'écarlate et le blanc,
le bleu d'Inde, le bois lumineux et brillant
et la fraîche émeraude au point de sa cassure,

posés parmi les fleurs et l'herbe de ce pré,
seraient facilement vaincus par leurs couleurs,

comme le plus petit doit céder au plus fort.

La nature y servait non seulement de peintre,
mais y mêlait aussi mille douces odeurs,
dans de nouveaux parfums, à nul autre pareils.

Parmi l'herbe et les fleurs j'apercevais des âmes
assises, entonnant le *Salve Regina*[64],
que d'abord le ravin nous empêchait de voir.

« Tant que nous disposons d'un reste de lumière,
nous dit le Mantouan qui nous avait guidés,
ne me demandez pas de vous mener près d'elles.

Du haut de l'éperon vous pourrez distinguer
les gestes et les traits de tous ceux de là-bas,
mieux qu'accueillis par eux au fond de la vallée.

Celui qui reste assis sur la plus haute place
et qui semble avoir trop négligé ses devoirs,
ne mêlant pas sa voix avec le chant des autres,

fut Rodolphe empereur, qui pouvait bien guérir
la blessure qui met l'Italie au tombeau ;
et l'autre vint trop tard pour pouvoir la sauver[65].

Celui qui, devant lui, semble le consoler,
régna sur le pays baigné par l'eau qui coule
de la Moldave à l'Elbe et de l'Elbe à la mer :

c'est ce même Ottonien qui déjà dans les langes
valait mieux que son fils, le barbu Wenceslas,

vautré dans la paresse et dans les voluptés[66].

À côté, le camus qui discute à l'écart

avec cet autre esprit au visage bonhomme,
mourut en s’enfuyant et flétrissant ses lis[67].

Vous le voyez d’ailleurs se frapper la poitrine !
Et voyez son voisin, qui soupire à côté,
le visage enfoncé dans le creux de sa main :

du malheur de la France ils $ont père et beau-père ;
ils connaissent sa vie abjecte et corrompue :
de là cette douleur qui les travaille ainsi.

L’homme à la forte épaule et dont le chant répond
à la voix de cet autre au nez proéminent[68],
a porté le cordon des plus rares mérites.

Après lui, si son trône avait pu demeurer
au jeune homme qui reste assis derrière lui[69],
la vertu n’aurait fait que changer de vaisseau.

Je n’en dis pas autant des autres héritiers,
car Jacques et Frédéric, qui règnent à sa place,
n’ont pas su conserver le meilleur de l’hoirie[70].

L’honnêteté des gens ne passe pas souvent
aux rejetons ; Celui qui la donne le veut,
afin que nous sachions que nous la lui devons.
Cette allusion vaut autant pour ce grand nez
que pour Pierre, qu’on voit chanter à l’unisson
et qui fit tant pleurer la Provence et la Pouille[71].

Le fruit de sa semence a bien dégénéré,
d’autant plus que Constance[72] eut un meilleur mari
que ne l’eut Béatrice, ou Marguerite ensuite.

Voyez là-bas Henri, qui fut roi d’Angleterre
et vécut simplement, assis seul, à l’écart :

il eut, lui, plus de chance avec son rejeton[73].

Et celui qui, plus bas, reste étendu par terre,
regardant vers le haut, est le marquis Guillaume,
pour qui le Montferrat avec le Canavèse

ont été mis à sac par ceux d'Alexandrie. »[74]

CHANT VIII

C'était l'heure où s'empare un désir de rentrer
de l'âme des marins et attendrit leurs cœurs,
rappelant les adieux des doux amis absents,

et qui trouble d'amour le pèlerin nouveau,
lorsqu'il lui semble entendre un son lointain de cloches
pleurant la mort du jour qui s'éteint longuement ;

lorsque, l'oreille enfin devenue inutile,
je m'aperçus qu'une âme s'était soudain dressée,
d'un signe de la main demandant audience.

Elle joignit ensuite et leva les deux paumes,
dirigeant son regard du côté du Levant,
comme pour dire à Dieu : « Tu fais mon seul souci ! »

De ses lèvres jaillit un *Te lucis ante*[75]
avec tant de douceur et si dévotement,
qu'il finit par me faire oublier qui j'étais ;

et les esprits dévots, aussi pieusement,
firent chœur avec lui jusqu'à la fin de l'hymne,
avec les yeux fixés sur les sphères d'en haut.

Lecteur, aiguise bien maintenant le regard,
car je te rends du vrai si transparent le voile,
qu'il devrait t'être aisé d'en pénétrer le sens.

Comme je regardais la noble compagnie
contempler longuement le ciel en se taisant,

comme semblant attendre humblement quelque chose

je vis surgir d'en haut et descendre deux anges
qui portaient à la main des glaives flamboyants
à la pointe émoussée et privés de tranchant.

Leur tunique semblait plus verte que les feuilles
écloses fraîchement, et leurs deux ailes vertes
la faisaient voltiger derrière eux, dans les airs.

L'un d'eux vint se placer au-dessus de nos têtes,
et l'autre descendit sur la berge opposée,
si bien que les esprits restaient entre les deux.

D'où j'étais, je voyais très bien leurs têtes blondes,
mais l'œil ne pouvait pas supporter leurs regards,
comme une faculté soumise à rude épreuve.

« Ils arrivent, les deux, du giron de Marie,
expliqua Sordello, pour garder ce vallon
contre l'ancien serpent, qui doit venir bientôt. »

Et moi, qui ne savais quel était son chemin,
je regardais partout, et courus me blottir,
glacé par la terreur, contre l'épaule amie.

Sordello poursuivait : « Descendons maintenant
parmi ces grands esprits, et allons leur parler !
C'est avec grand plaisir qu'ils vont vous recevoir. »

En trois pas que je fis, j'étais déjà là-bas,
et j'y vis un esprit qui m'observait moi seul,
comme s'il eût voulu connaître qui j'étais.

C'était à l'heure où l'air devient épais et noir,
pas assez cependant pour cacher à nos yeux

ce qu'il semblait d'abord vouloir nous refuser.

Il s'avança vers moi ; moi, je partis vers lui :
noble juge Nino[76], quel ne fut mon plaisir,
de voir que tu n'es pas parmi la gent damnée !

Nous n'oubliâmes lors aucun salut courtois :
puis il dit : « Depuis quand es-tu venu chez nous,
sur l'infini des eaux, au pied de la montagne ? »

Je lui dis : « J'ai passé par le triste séjour
ce matin ; mais je suis dans ma première vie,
et j'aspire à gagner par ce voyage un autre. »

Et m'ayant entendu répondre ainsi, lui-même
ainsi que Sordello reculèrent d'un pas,
comme ceux qu'assaillit un trouble inattendu.

L'un courut vers Virgile, l'autre vers un esprit
qui l'attendait assis et lui dit : « Viens, Conrad ![77]
Viens, pour voir ce qu'a fait la volonté de Dieu ! »

Puis, se tournant vers moi : « Par la rare faveur
que tu dois à Celui qui sait si bien cacher
son mobile premier, qu'on n'en voit pas la clef,
quand tu seras chez toi, par-delà l'océan,
vois ma Jeanne[78] et dis-lui qu'elle implore pour moi
au trône où l'innocent est toujours écouté.

Je pense que sa mère a cessé de m'aimer,
depuis qu'elle a quitté les blancs bandeaux des veuves,
Qu'elle ne peut qu'en vain regretter à présent[79].

Son exemple suffit pour montrer clairement
combien peu, chez les femmes, dure le feu d'amour
que n'entretiennent plus les regards, les caresses.

Le Milanais qui met dans ses armes la guivre
ne lui fera jamais de plus belles obsèques
que celles que le coq lui promit à Gallure. »[80]

C'est ainsi qu'il parlait ; et il portait la marque,
visible sur le front, de la juste colère
qui prend au cœur prudent de façon modérée.

Moi, je portais souvent mon regard curieux
vers le ciel, où tournait l'étoile la plus lente,
comme le fait la roue au plus près de l'essieu.

« Que cherches-tu là-haut, mon fils ? » me dit mon guide.
« Je regarde, lui dis-je alors, les trois flambeaux
dont la splendeur paraît embrasser tout le pôle. »

« Les quatre astres, dit-il, dont la belle lumière
t'apparut ce matin, se sont cachés là-bas,
et tu vois maintenant d'autres qui les remplacent. »[81]

À ce même moment, Sordello lui fit signe
en lui disant : « Vois-tu là-bas notre ennemi ? »
et en pointant du doigt l'endroit qu'il lui montrait.

Au bout où s'évasait la petite vallée,
un serpent s'avançait, pareil sans doute à l'autre
dont Ève prit jadis le fruit le plus amer.

Cet animal abject rampait parmi les fleurs,
tournant parfois la tête et se léchant le dos,
comme les bêtes font, pour se lisser le poil.

Comme je n'ai pas vu, je ne pourrais pas dire
comment prirent leur vol les deux oiseaux célestes,
mais je les ai bien vus l'un et l'autre voler.

Sentant passer dans l’air le vol des ailes vertes,
le serpent prit la fuite ; et les anges revinrent,
d’un vol toujours égal, et reprirent leurs places.

Pendant ce même temps, l’esprit qui s’était joint
au juge, lorsqu’il l’eut appelé par son nom,
ne m’avait pas quitté du regard un instant.

« Puisse, dit-il enfin, la torche qui te guide
trouver dans ton esprit l’aliment nécessaire
pour te faire arriver au suprême séjour !

Si tu veux par hasard me donner des nouvelles
soit du val de Magra, soit du pays voisin,
dis-moi ce que tu sais, car j’en fus le seigneur.

On me nommait jadis Conrad Malaspina[82] ;
je ne suis pas l’Ancien, mais je descends de lui ;
j’épure ici l’amour que je portais aux miens. »

« Oh ! répondis-je alors, je n’ai jamais été
dans votre région ; mais quel endroit d’Europe
ignore-t-il encor sa grande renommée ?

La réputation dont jouit votre nom
a prôné les seigneurs et leur contrée, en sorte
que sans la visiter on pense la connaître ;

et je crois aussi fort qu’en l’espoir de là-haut
que ta noble maison n’est pas en train de perdre
la gloire qu’elle obtint par la bourse et le glaive[83].

La nature et le droit lui font ce privilège ;
car si le chef pervers met le monde à l’envers,
seule elle marche droit et se rit des écueils. »[84]

« Va donc ! dit-il alors ; le soleil n'ira point
coucher plus de sept fois au lit que le Bélier
lui prépare et lui couvre avec ses quatre pattes[85],

avant que cette même opinion courtoise
ne se fixe à jamais dans ta tête et se cloue
avec des clous plus forts que les discours d'autrui,

si Dieu ne suspend pas le cours de ses décrets. »

CHANT IX

Du décrépit Tithon déjà la concubine[86]
commençait à blanchir au bord de l'Orient
et de son doux ami semblait fuir les étreintes.

Son front resplendissait des pierres précieuses
qui forment le portrait de ce froid animal
qui du bout de sa queue attaque les humains ;[87]

et à ce même endroit où nous restions assis
la nuit avait déjà fait deux pas vers le jour
et semblait mettre en train le départ du troisième,[88]

lorsque moi, qui traînais le premier don d'Adam,
vaincu par le sommeil, je me couchai dans l'herbe
où restaient au repos les autres quatre, assis.

À l'heure où l'hirondelle, aux approches du jour,
commence à dégoiser une triste complainte,
pleine du souvenir de ses premières peines,[89]

et lorsque notre esprit, débarrassé des chaînes
du poids de notre chair et de notre pensée,
se livre aux visions et presque prophétise,

il me semblait en songe apercevoir au ciel
un aigle aux plumes d'or, suspendu dans les airs,
prêt à foncer sur nous, les ailes déployées.

Ensuite je pensais me trouver dans ce lieu

où l'enfant Ganymède abandonna les siens,
lorsqu'il fut enlevé pour le palais des Dieux.

Je disais en moi-même : « Il est habitué
à ne faire qu'ici sa chasse, et n'aime pas
s'agripper à la proie ailleurs qu'en cet endroit. »

Et puis il me semblait qu'il tournoyait dans l'air
et se précipitait sur moi comme un éclair
et m'enlevait là-haut, au céleste foyer[90].

Ensuite il me semblait que nous brûlions tous deux
et le brasier du songe était insupportable,
à tel point qu'il finit par me faire éveiller.

Comme Achille jadis tressaillit en jetant
partout autour de lui des regards étonnés,
sans savoir quel était le lieu qu'il regardait,

lorsque sa mère vint le reprendre à Chiron,
l'emportant endormi dans ses bras à Scyros,
d'où les Grecs par la suite allaient le retirer ;

ainsi je tressaillis, lorsque de mes paupières
s'absenta le sommeil, et perdis les couleurs,
sous le frisson glacé qui m'étreignait le cœur.

Seul restait près de moi celui qui me console ;
le soleil était haut l'espace de deux heures[91] ;
je tenais le regard tourné vers le rivage.

« Ne crains rien maintenant, dit alors mon seigneur.
Nous sommes arrivés à bon port ; prends courage !
Ne te relâche pas, fais un nouvel effort !

Nous sommes arrivés au seuil du Purgatoire :

regarde le rebord de rochers qui l'entoure,
et l'endroit où l'on voit qu'il demeure entr'ouvert !

À l'heure où le matin est devancé par l'aube,
alors que ton esprit plongeait dans le sommeil,
au-dessus de ces fleurs qui parent la vallée,

une dame survint, qui dit : – « Je suis Lucie.
Laissez-moi transporter celui qui dort là-bas,
afin que le monter lui coûte moins d'effort. »

Sordello reste en bas, avec les nobles âmes ;
elle t'a pris ensuite et s'est mise à monter,
dès que le jour fut clair : moi, j'ai suivi ses pas.

Elle t'a déposé, non sans m'avoir montré
avec son beau regard la porte que voilà ;
puis, elle et son sommeil sont disparus ensemble. »

Comme celui qui voit se dissiper ses doutes
et sent se convertir ses frayeurs en espoir,
après avoir enfin appris la vérité,

tel je devins moi-même ; et aussitôt mon guide,
me voyant rassuré, partit vers la falaise,
dont je gravis la pente à quelques pas de lui.

Lecteur, tu comprendras qu'à présent ma matière
commence à s'élever : ne t'étonne donc pas,
si je vais l'habiller avec plus d'artifice.

Nous nous étions déjà rapprochés de l'endroit
où je croyais d'abord distinguer une fente
qui semblait séparer deux pans de la muraille ;

et j'y vis une porte à laquelle on pouvait

monter par trois gradins de couleurs différentes,
et dont le seul gardien demeurait immobile.

Et comme j'ouvrais grands les yeux, pour regarder,
je l'ai bien vu, debout sur la marche d'en haut,
mais je n'ai pu souffrir l'éclat de son visage.

Il tenait à la main toute nue une épée
dont les brillants reflets resplendissaient si fort,
que souvent mon regard en restait ébloui.

« Écoutez-moi, là-bas : qu'est-ce que vous voulez ?
commença-t-il à dire ; où reste votre escorte ?
Gardez que ce chemin ne vous coûte trop cher ! »

« Une dame du Ciel, qui connaît bien ces choses,
répondit mon seigneur, nous envoya tantôt,
nous disant : « Allez là, la porte est devant vous ! »

« Qu'elle soit avec vous sur la route du bien !
répondit aussitôt le gardien trop courtois ;
venez, avancez-vous, venez monter nos marches ! »

Alors nous avançâmes jusqu'au premier degré,
construit en marbre blanc si lisse et si poli,
que je m'y vis tout tel que je suis en effet.

Le second était teint des couleurs de la nuit,
fait en pierre rugueuse et qui semblait brûlée,
en long et en travers sillonné de crevasses.

Le troisième gradin, qui dominait les autres,
paraissait d'un porphyre aussi haut en couleur
que le sang qui jaillit lorsqu'on ouvre une veine[92].

C'était sur ce dernier que reposaient les plantes

du messager de Dieu, qui défendait le seuil
et paraissait briller plus que le diamant.

Mon guide m'entraîna, visiblement content,
le long des trois gradins, en me disant : « Demande,
mais bien modestement, qu'on ouvre la serrure ! »

Me jetant aux saints pieds avec dévotion,
j'implorai par pitié que l'on m'ouvrît la porte,
après avoir frappé par trois fois ma poitrine.

Il me marqua sept P sur le front, à la pointe
de son épée, et dit : « Ne néglige donc pas,
quand tu seras entré, de laver ces sept plaies ! »[93]

La couleur de la cendre ou de la terre sèche
est tout à fait pareille à celle de sa robe[94] ;
et de l'un de ses plis il retira deux clefs.

La première était d'or et l'autre était d'argent[95] ;
et avec la clef blanche, ensuite avec la jaune,
il fit ce qu'il fallait pour mon contentement.

« Chaque fois que faillit l'une de ces deux clefs
et ne tourne pas rond au trou de la serrure,
nous dit-il, on ne peut obtenir le passage.

L'une est plus chère ; l'autre exige plus d'adresse
et beaucoup de savoir, avant qu'on puisse ouvrir,
car elle seule peut délier tous les nœuds.

Pierre me les donna jadis, en me disant
qu'il fallait ouvrir trop plutôt que trop fermer,
pourvu qu'on vînt toujours implorer à genoux. »

Ensuite il poussa l'huis de la porte sacrée,

en nous disant : « Entrez ! mais je vous fais savoir
qu'on expulse celui qui regarde en arrière. »[96]

Lorsque, l'instant d'après, nous avons vu tourner
sur leurs gonds les pivots de la porte sacrée,
qui sont faits d'un métal sonore et résistant,

la Porte Tarpéienne a dû grincer moins fort
et céder bien plus vite, quand le bon Metellus
fut enlevé de force, et le trésor vidé[97].

Et m'étant retourné quand j'entendis ce bruit,
je crus entendre aussi *Te Deum laudamus*[98]
que chantait une voix à ces doux sons mêlée.

Ce que j'en entendais me rappelait assez
l'effet que nous produit quelquefois la musique
quand le texte paraît tantôt être couvert

et tantôt renforcé par les accords de l'orgue.

CHANT X

Après avoir franchi le seuil de cette porte
que les mauvais penchants nous empêchent d'atteindre,
faisant passer pour droit le chemin tortueux,

je compris, grâce au bruit, qu'on l'avait refermée ;
et si j'avais tourné la tête pour la voir,
ma faute aurait-elle eu quelque excuse décente ?

Et déjà nous montions par la brèche d'un roc
qui formait des détours allant de tous côtés,
comme l'onde qui fuit et court par mille bras.

« Il faut, en cet endroit, user d'un peu d'adresse,
me dit alors mon maître, et parmi ces détours
profiter de celui qui nous aide à monter. »

Cela ralentissait à ce point notre marche,
que la lune en décours avait déjà gagné
le lit où d'habitude elle va se coucher,

avant que nous fussions dégagés du goulot ;
et lorsque au ciel ouvert nous sortîmes enfin,
où la côte, là-haut, forme comme un palier,

moi presque à bout de force et les deux incertains
quant au chemin à suivre, un plateau nous reçut,
plus solitaire encor qu'un sentier au désert[99].

À partir de son bord qui confine à l'abîme
jusqu'au pied du rocher qui monte vers la cime,

la stature d'un homme aurait tenu trois fois[100] ;

et aussi loin que l'œil pouvait s'aventurer,
à ma droite aussi bien qu'à gauche, il me semblait
voir que cette corniche était partout pareille.

Nous n'avions pas encor fait un seul pas là-haut,
lorsque je m'aperçus que le flanc du rocher,
dont le pourtour formait un mur tombant à pic,

était de marbre blanc, orné de hauts-reliefs
si beaux, que Polyclète et même la nature
devraient, en les voyant, se tenir pour vaincus.

L'ange qui vint sur terre apporter la nouvelle
de la paix si longtemps ardemment souhaitée,
ouvrant le Ciel fermé par le long interdit,

y paraissait sculpté devant nous, si vivant
dans sa belle attitude empreinte de douceur,
qu'on ne croyait pas voir une image muette.

On eût presque juré qu'il prononçait Ave,
car à côté de lui on apercevait Celle
qui d'un seul tour de clef ouvrit l'amour suprême :

et par sa contenance elle illustrait ces mots :
Ecce ancilla Dei[101], bien plus fidèlement
que l'empreinte du sceau s'imprimant dans la cire.

« Ne reste pas fixé toujours au même endroit ! »
me dit mon doux seigneur, me gardant près de lui,
du côté qui ressent les battements du cœur.

À ces mots, je tournai les yeux et je pus voir
au-delà de Marie et du même côté,

où se tenait celui qui dirigeait mes pas,

un sujet différent gravé dans le rocher.
Je dépassai Virgile et m'approchai de lui,
afin de mieux pouvoir l'embrasser du regard.

On voyait entaillés dans la paroi de marbre
le char avec les bœufs qui traînaient l'Arche sainte,
dure à qui s'ingérait dans l'office des autres[102].

La foule allait devant ; et comme elle semblait
répartie en sept chœurs, le regard me disait :
« Ils chantent ! » et l'oreille : « On ne les entend pas ! »

De la même façon, l'encens et sa fumée,
qu'on y représentait, mettaient en controverse,
pour un oui, pour un non, les yeux avec le nez.

Là, marchant au-devant du sacré réceptacle,
on voyait, court vêtu, danser l'humble psalmiste,
s'y montrant à la fois et plus et moins qu'un roi.

À côté se montrait, assise à la fenêtre
d'une belle maison, Michol, qu'on devinait
à la fois étonnée et pleine de mépris[103].

En poussant au-delà de l'endroit où j'étais,
je contemplais de près une nouvelle histoire,
dont la blancheur brillait au-delà de Michol.

J'y voyais retracer l'image des hauts faits
de ce prince romain dont le rare mérite
fit gagner à Grégoire une grande victoire[104] :

je parle du portrait de l'empereur Trajan.
Une veuve avait pris son cheval par le frein ;

son geste exprimait bien ses larmes et sa peine.

Autour de lui piaffait une foule innombrable
de cavaliers romains ; et le vent agitait
par-dessus leurs cimiers les aigles sur camp d'or.

Parmi tous ces soldats, la pauvre vieille femme
semblait dire : « Seigneur, je demande justice
pour le meurtre d'un fils, dont j'ai le cœur brisé. »

Il semblait lui répondre : « Nous allons au retour
voir cela. » Mais alors elle disait : « Seigneur
(et l'on sentait la peine étouffer ses propos),

si tu ne reviens pas ? » – « Un autre aura ma place :
Il te fera justice. » – « Et que te sert, dit-elle,
le bien qu'un autre fait, s'il ne te chaut du tien ? »

Il dit alors : « Courage ! Il faut que je remplisse
ce devoir sur-le-champ, avant de m'en aller :
la justice le veut et la pitié l'exige. »

Celui qui n'a rien vu qui fût nouveau pour lui
peut seul représenter ce langage sensible
et nouveau pour nous seuls, qui n'en possédons pas.

Comme je regardais avec un vif plaisir
l'exemple édifiant de tant de modestie,
plus chère encore, grâce à son divin auteur :

« Voici venir des gens, murmura le poète,
qui s'approchent de nous, marchant au ralenti :
ils diront le chemin que l'on suit pour monter. »

Mes yeux, toujours contents de tout fouiller partout,
afin de contempler les nouveautés qu'ils aiment,

s’étaient déjà pressés d’aller à leur rencontre.

Je m’en voudrais pourtant, si tu voulais laisser
ton bon propos, lecteur, en apprenant ici
comment Dieu nous oblige à payer notre dette.

Ne regarde donc pas la forme des tourments :
pense à ce qui s’ensuit, pense qu’au pis aller
ils ne sauraient durer que jusqu’au grand procès[105].

Moi, je lui dis alors : « Maître, ceux que je vois
venir ainsi vers nous ne semblent pas des hommes :
je ne sais ce que c’est, ni s’il faut croire aux yeux. »

Et il me répondit : « La nature sévère
de leur punition les tient ployés à terre
tant que j’en ai douté moi-même tout d’abord.

Mais regarde-les bien, tâche de distinguer
ceux qui se traînent là, courbés sous les rochers :
tu peux les voir déjà se frapper la poitrine. »

Chrétien présomptueux, ô pauvre malheureux
dont l’esprit mal portant a si courte la vue
qu’il prend pour de l’avance une marche à rebours,

n’as-tu donc pas compris que nous sommes des vers
d’où se dégagera le papillon céleste
pour voler droit vers Dieu, sans craindre les écueils ?

D’où vient que ton orgueil lève si haut la crête,
oubliant que tu n’es qu’un avorton d’insecte,
un ver dont la nature a raté la façon ?

Comme ces corps humains qui servent de consoles
et soutiennent parfois le toit ou le balcon,

ployant jusqu'à toucher du genou leur poitrine,

font par leur fausse peine à celui qui regarde
une peine réelle, ainsi je les voyais
venir, quand je pris soin de mieux les observer.

Ils étaient, il est vrai, plus ou moins accablés,
selon qu'au dos leur charge était plus ou moins lourde ;
mais celui qui montrait le plus de patience
semblait dire en pleurant : « Hélas, je n'en peux plus ! »

CHANT XI

« Notre Père qui es au royaume des cieux,
préférant leur séjour, bien que tu sois sans bornes,
pour l'amour qui t'attache au royaume d'en haut,

que ton nom soit loué partout, et ta puissance,
par toute créature, et que chacun s'empresse
de rendre toujours grâce à ton divin esprit.

Que descende entre nous la paix de ton royaume,
car nous ne pouvons pas la rapprocher de nous,
et tout notre art est vain, si tu ne nous la donnes ;

et tout comme là-haut les anges te dédient
chacun de leurs pensers, en chantant hosanna,
devant ta volonté que les hommes s'inclinent.

Donne-nous aujourd'hui et tous les jours la manne
sans laquelle, au milieu de cet âpre désert,
tel recule, qui pense arriver le premier.

Comme nous pardonnons aux autres tout le mal
qu'ils nous ont fait souffrir, pardonne-nous aussi
par grâce, sans peser notre peu de mérite.

Veuille ne pas tenter notre frêle vertu,
qui trop aisément cède à l'antique adversaire,
mais délivre-la-nous de ses tentations.

Ô Seigneur bien-aimé, le dernier de ces vœux
n'était pas fait pour nous, qui sommes à l'abri,

mais pour ceux qui là-bas restent derrière nous. »

Ces ombres, récitant ainsi leurs oraisons,
pour elles et pour nous, s'avançaient sous leur poids,
semblables à celui dont nous accable un songe

parfois ; et, châtiés de façon inégale,
tous ces esprits longeaient la première corniche
pour se purifier des brumes d'ici-bas.

Et si l'on sait si bien prier pour nous chez eux,
que ne pourraient pas faire et dire ici pour eux
ceux dont la volonté pousse en terre fertile ?

Il nous faut les aider à laver les stigmates
qu'ils ont portés ici, pour qu'ils puissent monter,
légers et lumineux, au monde des étoiles.

« Que justice et pitié puissent vous alléger,
vous permettant bientôt d'utiliser vos ailes,
pour monter jusqu'en haut, au gré de vos désirs ;

mais dites-moi, par où gagne-t-on l'escalier
plus vite ? et si l'on peut prendre plus d'un chemin,
dites, de quel côté la pente est moins abrupte ?

Car comme celui-ci, qui m'accompagne, porte
tout le poids de la chair d'Adam, dont il s'habille,
il est lent malgré lui lorsqu'il lui faut monter. »

Ce qui fut dit par eux, pour répondre au discours
que prononçait celui dont je suivais les pas,
ne nous permettait pas de savoir qui parlait ;

mais on nous dit : « À droite, en suivant le rebord,
venez donc avec nous ; vous trouverez l'endroit

par où peut bien passer un homme encor vivant.

Et si je n'étais pas empêché par la roche
qui dompte maintenant mon front trop orgueilleux,
m'obligeant à porter mon regard vers le bas,

j'aimerais bien savoir si je peux reconnaître
celui qui vient ici vivant, et tait son nom,
pour mieux l'apitoyer avec ce lourd fardeau.

Moi, je suis d'Italie, et fils d'un grand Toscan[106] ;
mon père s'appelait Guillaume Aldobrandesque :
je ne sais si ce nom arriva jusqu'à vous.

Pourtant, le noble sang et les oeuvres illustres
de mes nombreux aïeux m'avaient rendu si vain
que, sans penser assez à notre mère à tous,

je méprisai si fort tous les êtres humains,
qu'à la fin j'en mourus, Sienne sait bien comment,
et dans Campagnatique un enfant le dirait.

Moi, je m'appelle Humbert. La superbe a perdu
bien d'autres avant moi, car tous mes compagnons
en furent entraînés dans le même désastre.

C'est pour cette raison que je porte aujourd'hui
ce poids parmi les morts, pour satisfaire à Dieu,
puisque je n'ai pas su le porter dans la vie. »

J'avais baissé les yeux, pour pouvoir l'écouter ;
et l'un d'eux, différent de celui qui parlait,
se tordit tant qu'il put sous son pesant fardeau,

me vit, me reconnut et voulut m'appeler,
maintenant le regard péniblement fixé

sur moi, qui m'avançais aussi courbé qu'eux tous[107].

« Oh ! dis-je, n'es-tu pas l'illustre Oderisi,
gloire de Gubbio, l'ornement de cet art
qu'on désigne à Paris du nom d'enluminure ? »[108]

« Frère, répondit-il, les feuillets que colore
Franco le Bolonais[109] sont bien plus souriants :
à lui tout le renom, je n'en ai que les miettes.

Mais, naturellement, je n'aurais su l'admettre
du temps où je vivais, mettant l'ambition
de mon cœur à vouloir être partout premier.

C'est ici que l'on sent l'effet de cet orgueil ;
et je ne serais pas ici, si ce n'était
qu'au milieu de l'erreur je fis retour à Dieu.

Ô des rêves humains vanité glorieuse !
Que leurs frêles couleurs durent peu sur les cimes,
si les âges suivants deviennent moins grossiers !

Cimabué semblait sans rival en peinture,
et c'est du seul Giotto que l'on parle aujourd'hui,
reléguant dans l'oubli le renom du premier[110].

Un nouveau Guide aussi vient d'enlever à l'autre
la palme de la langue[111] ; et peut-être un troisième
est né, qui chassera l'un et l'autre du nid[112].

La gloire de là-bas n'est qu'un faible soupir
de vent, soufflant tantôt de-ci, tantôt delà,
et qui change de nom tout comme il change d'aire.

Ton renom sera-t-il plus grand d'ici mille ans,
si ta chair t'abandonne étant déjà flétrie,

que si tu la perdras lorsque tu ne sais dire

que dodo et papa ? Car mille ans sont bien moins,
aux yeux de l'Éternel, qu'un battement de cils
face au cercle d'en haut qui tourne le moins vite.

Celui que tu peux voir cheminer devant moi
du bruit de son renom a rempli la Toscane ;
à peine maintenant s'en souvient-on à Sienne,

dont il était seigneur lorsque fut abattu
le dépit florentin, qui semblait en ce temps
aussi bouffi d'orgueil qu'il est lâche aujourd'hui.

Oui, votre renommée a la couleur de l'herbe,
qui vient et disparaît, lentement délavée
par Celui qui la sort du sein de l'âpre terre. »

Je dis : « Ton bon discours a semé dans mon cœur
la juste humilité, vidant tout mon orgueil.
Mais qui donc est celui dont tu parlais tantôt ? »

« C'est, me répondit-il, Provenzal Salvani.
Il se trouve avec nous pour avoir prétendu
que Sienne devait être à lui seul tout entière[113].

C'est pour l'avoir pensé qu'il n'a plus de repos
du jour de son trépas ; car c'est là la rançon
qu'on exige de ceux qui sur terre osent trop. »

« Mais, dis-je, si l'esprit qui pour se repentir
attend d'être arrivé jusqu'au bord de ses jours
doit demeurer en bas et n'est admis ici

(à moins de l'en sortir par de bonnes prières)
un laps de temps égal à celui de sa vie,

comment s’explique-t-il qu’on l’ait laissé monter ? »

« C’est que, lorsqu’il était au comble de sa gloire,
fit l’autre, il se rendit sur le Champ des Siennois[114],
sans qu’on l’eut obligé, déposant son orgueil ;

et là, pour délivrer un ami des tourments
qu’il supportait alors dans les prisons de Charles[115],
il demandait l’aumône, en frissonnant d’angoisse.

Je ne t’en dis pas plus. Mon parler est obscur ;
cependant tes voisins feront bientôt en sorte
que tu sauras très bien comment l’interpréter[116] ;
ce fut ce geste-là qui lui ouvrit nos portes. »

CHANT XII

Je marchais de concert avec l'âme accablée,
comme avancent deux bœufs tirant le même joug,
pendant que m'attendait mon gentil pédagogue.

Mais lorsqu'il dit : « Pressons, laissons leur compagnie ;
par ici, chacun doit pousser sa propre barque,
en s'aidant, s'il le peut, des voiles et des rames »,

je me suis redressé, comme on fait quand on marche
regardant devant soi, bien que par la pensée
je demeurais toujours confus et accablé.

J'avais repris la marche et suivais volontiers
les traces de mon maître ; et déjà tous les deux
nous éprouvions combien la route était facile[117],

lorsqu'il me dit : « Dirige ton regard vers le bas !
Il est bon, si tu veux assurer ton voyage,
d'examiner le lit où se posent tes pas. »

Comme, pour conserver à jamais leur mémoire,
les tombeaux élevés sur la terre aux défunts
de ce qu'ils ont été représentent l'image,

ce qui fait qu'à leur vue on sent monter les larmes,
tant du ressouvenir nous pique l'aiguillon,
qui presse seulement le cœur des gens sensibles,

je vis là des portraits, infiniment plus beaux,
conformes aux canons de l'art, et qui tenaient

tout le bord du chemin, du côté du ravin[118].

J'y voyais d'un côté celui qui fut créé
plus noble que tout être ayant jamais été[119],
précipité du Ciel plus vite que la foudre.

D'autre part, j'y voyais le géant Briarée,
qui gisait transpercé par le céleste trait,
plaqué contre le sol par le froid de la mort[120] ;

j'y vis Mars et Pallas et le géant Thymbrée,
armés, serrant les rangs à l'entour de leur père,
contemplant les débris des Titans abattus.

J'y vis Nemrod au pied de l'énorme édifice,
d'un regard égaré considérant les peuples
qui furent orgueilleux avec lui dans Sennar.

Toi-même, Niobé, que tes yeux étaient tristes,
tels que je les ai vus figurés sur ma route,
entre tes deux fois sept enfants exterminés !

Ô Saûl, que ta mort me semblait éloquente,
venant de ton épée, là-bas, à Gelboé,
qu'ignorent depuis lors la pluie et la rosée !

Et toi, folle Arachné, je t'y voyais aussi,
tout éplorée, déjà changée en araignée,
au-dessus des lambeaux tissés pour ton malheur[121].

Ô Roboam[122], ici tu n'es plus menaçant,
emporté par ton char et rempli d'épouvanté,
quoiqu'on ne songe plus à te donner la chasse !

On pouvait voir aussi sur le rude pavé
Alcméon, qui jadis exigea de sa mère

un prix trop élevé pour son fatal bijou[123].

Et de Sennachérib on pouvait voir les fils
se jetant sur leur père enfermé dans le temple,
et puis abandonnant en ce lieu son cadavre[124].

On voyait le désastre et le cruel massacre
qu'infligea Thomyris à Cyrus, lui disant :
« N'as-tu pas soif de sang ? Je vais donc t'en gaver ! »

On y voyait aussi fuir les Assyriens,
après avoir appris qu'Holopherne était mort,
et l'on y distinguait les restes de son corps.

On voyait Troie enfin en ruine et en cendre :
ô superbe Ilion, que ton image, telle
qu'on peut la voir là-bas, me semble ignoble et vile !

Quel maître de la plume ou, sinon, du pinceau
pourrait représenter ces ombres, ces images,
dont les plus entendus resteraient étonnés ?

Les morts y semblaient morts et les vivants, vivants.
J'ai mieux vu que celui qui voit réellement
tout ce que je foulais, marchant la tête basse.

Bouffissez-vous toujours d'orgueil, rejetons d'Ève !
Cherchez toujours en haut, sans regarder aux pieds
si vous vous engagez dans un mauvais sentier !

Mais nous étions montés plus haut, tout en marchant,
et le soleil déjà consommait sa carrière
plus que l'esprit distrait ne l'avait estimé,

quand celui qui marchait en regardant toujours
vers l'avant, m'avertit : «Il faut lever la tête :

c'est fini maintenant d'aller en rêvassant !

Vois comme de là-haut un ange se prépare
à descendre vers nous : et la sixième esclave
du jour vient de finir le temps de son service[125].

Que ton geste et tes traits traduisent ton respect,
pour qu'il nous soit permis de monter jusqu'en haut :
pense que ce jour-ci ne reviendra jamais ! »

J'avais plus d'une fois écouté ses semonces
sur la perte du temps : ce thème familier
n'était donc plus pour moi difficile à comprendre.

Droit sur nous s'avançait la belle créature,
toute de blanc vêtue et portant au visage
l'éclatante splendeur de l'astre du matin.

Elle ouvrit ses deux bras et déploya ses ailes
en nous disant : « Venez ! Les gradins sont tout près :
le monter, désormais, vous sera plus facile. »

Bien peu pourront un jour répondre à cet appel.
Hommes, faits pour monter jusqu'en haut en volant,
pourquoi le moindre vent vous fait-il donc tomber ?

Puis il nous conduisit où le rocher se fend
et caressa mon front d'un battement de l'aile[126],
m'assurant que j'allais voyager sans encombre.

Comme sur la main droite allant vers la montagne,
plus loin que Rubaconte, où se trouve l'église
dominant la cité sagement gouvernée,

le flanc qui tombe à pic devient plus accessible
grâce aux gradins qu'on fit du temps où les faussaires

et les gens sans aveu n'y faisaient point leur nid[127] ;

telle se radoucit en ce point la montée,
qui dresse ailleurs un mur jusqu'à l'autre replain[128] ;
mais deux hautes parois la pressent sur les flancs.

Juste au moment d'entrer l'on entendit des voix
qui chantaient : *Beati pauperes spiritu*[129],
avec plus de douceur qu'on ne saurait le dire.

Ah ! combien cet endroit me semblait différent
de l'Enfer ! Car on entre ici parmi les chants,
et là-bas, au milieu de sauvages clameurs.

Et déjà nous montions sur ces gradins sacrés,
dont l'accès me semblait maintenant plus facile
que la marche d'avant dans la plate campagne.

« Oh ! maître, dis-je alors, explique-moi, quel poids
vient-on de m'enlever, qui fait que je ne sens
nulle fatigue en moi, malgré cette montée ? »

Et sa réponse fut : « Lorsque les P qui restent
encore sur ton front, effacés à moitié,
auront tous disparu, ainsi que le premier,

tes pieds sauront si bien servir ton bon vouloir,
qu'outre qu'ils ne sauront ce que c'est que fatigue,
ils auront du plaisir à marcher vers le haut. »

Je me sentis alors comme certains passants
qui portent sur leur dos quelque objet qu'ils ignorent
et, s'en apercevant par les signes des autres,

ils s'aident de leurs mains pour savoir ce que c'est
et cherchent à tâtons, leurs doigts faisant l'office

que leurs yeux n’avaient pas le moyen d’assurer.

Tâtant avec les doigts de la droite écartés,
je ne découvris plus que six de ces sept signes
que traça sur mon front l’ange porteur de clefs ;
et mon guide ne put s’empêcher d’en sourire.

CHANT XIII

Nous venions de monter en haut de l'escalier
où se repose un peu, pour la seconde fois,
la montagne où l'on vient se laver des péchés[130].

Faisant le tour du pic, une longue corniche
nous apparut là-haut, pareille à la première,
sauf qu'elle forme un rond qui paraît plus petit.

On n'y voit pas d'image ou de signe visible[131] ;
la route et le ravin et tout ce qui s'y trouve
ont les pâles couleurs de la pierre polie.

« S'il faut attendre ici des gens qui nous renseignent,
disait pendant ce temps le poète, je crains
qu'on n'ait trop de retard à la fin de l'attente. »

Puis il leva les yeux du côté du soleil
et, son propre flanc droit lui servant comme d'axe,
il fit faire à son corps un tour complet à gauche.

« Toi, sur la foi de qui j'entreprends ce chemin
nouveau pour moi, dit-il, conduis-nous donc, doux astre,
comme aussi tu conduis ceux qui viennent ici !

Tu réchauffes le monde et fournis sa lumière ;
si quelque autre raison n'y vient pas contredire,
dirige maintenant nos pas de tes rayons ! »

Nous avions à peu près parcouru la distance
qu'on désigne ici-bas sous le nom d'une mille,

en quelques brefs instants, telle était notre hâte,

quand j'entendis soudain des esprits qui volaient
sur nous, sans qu'on les vît, et faisaient en passant
au festin de l'amour des invites courtoises[132].

La première des voix qui passait en volant
dit : *Vinum non habent*[133], qui sonna fort et clair,
et le redit encore en s'éloignant de nous.

Son écho n'était pas tout à fait effacé,
qu'une autre voix survint, disant : « Je suis Oreste »[134],
et s'en fut aussitôt, sans vouloir s'arrêter.

« Oh ! père, dis-je alors, quelles sont donc ces voix ? »
Je n'avais pas fini, quand voici la troisième
qui nous disait : « Aimez ceux qui vous font le mal ! »[135]

Mon bon maître me dit : « C'est le péché d'envie
que l'on punit ainsi dans ce cercle, en prenant
notre amour du prochain pour mèche du fouet.

Le frein, pour mieux agir, travaille en sens contraire ;
tu vas t'en rendre compte, à ce que je comprends,
avant que d'arriver sur le seuil du pardon.

Mais tâche de fixer ton regard devant toi,
et tu verras des gens qui sont assis par terre,
formant une enfilade au bord de la falaise. »,

Alors, ouvrant les yeux plus grands qu'auparavant
pour chercher devant moi, j'aperçus des esprits
qui portaient des manteaux de la couleur des pierres.

Nous nous étions à peine approchés de leur troupe,
que j'entendis crier : « Priez pour nous, Marie ! »

et appeler Michel et Pierre et tous les saints.

Je crois que sur la terre il n'est pas un seul homme,
de nos jours, assez dur pour ne pas éprouver
un serrement de cœur, sachant ce que j'y vis ;

car, arrivant enfin assez près de leur groupe
pour mieux me renseigner sur leurs agissements,
mes yeux firent les frais de la peine du cœur.

On les voyait couverts de miséreux cilices ;
chacun soutenait l'autre et l'aidait de l'épaule,
s'adossant au rocher qui les soutenait tous.

Les aveugles qui n'ont aucun moyen de vivre
font ainsi, lorsqu'ils vont quêter dans les pardons,
chacun d'eux appuyant sur son voisin la tête,

dans le but d'attendrir les passants qui les voient,
aussi bien par le son de leurs dolentes voix
que par leur triste aspect, qui touche au fond du cœur.

Comme pour les berlus le soleil dort toujours,
pour ces ombres de même, à l'endroit dont je parle,
la lumière du ciel refuse ses bienfaits,

car leur paupière était d'un fil de fer percée,
cousue ainsi qu'on fait à l'épervier hagard,
quand on veut l'obliger à se tenir tranquille.

J'eus peur, en m'avançant, de ne pas faire outrage
à ceux que je voyais sans qu'ils me pussent voir,
et je me retournai vers mon sage conseil.

Sans doute comprit-il le sens de mon silence,
car il n'attendit pas que je le lui demande

et il dit : « Parle-leur ; mais sois bref et précis ! »

Virgile se tenait du côté de la route
par où l'on peut rouler facilement en bas,
puisque aucun garde-fou ne lui sert de rempart ;

et les esprits dévots, assis sur l'autre bord,
arrosaient, à travers leurs horribles coutures,
de longs ruisseaux de pleurs leurs visages éteints.

Je me tournai vers eux et leur dis : « Âmes sûres
de contempler un jour la céleste lumière,
la seule vers laquelle aspire votre ardeur,

que la grâce d'en haut réduise les écumes
de votre conscience, afin que sans retard
puisse descendre en vous le fleuve de l'oubli ![136]

Dites-moi, car j'aurais du plaisir à l'entendre,
ne trouve-t-on ici nul qui soit d'Italie ?
Peut-être aimerait-il que le monde le sût. »

« Frère, tous les esprits ont le droit de cité
dans une seule ville ; sans doute veux-tu dire,
qui vécurent les jours d'exil en Italie. »

Une ombre avait parlé, qui paraissait attendre ;
et si l'on me demande à quoi je l'ai compris,
au menton soulevé, comme chez les aveugles.

« Esprit qui pour monter, ainsi te disciplines,
lui dis-je, si c'est toi qui viens de me répondre,
permets-moi de savoir ton nom et ton pays. »

« J'étais, dit-elle alors, de Sienne ; et nous purgeons,
moi-même et tous ceux-ci, notre méchante vie,

priant Dieu qu'il nous laisse arriver jusqu'à lui.

Bien que j'eusse porté le nom de Sapia[137],
je n'ai pas été sage ; et le mal du prochain
plus que mon propre bien me remplissait de joie.

Et si jamais tu crois que je veux te tromper,
écoute si je fus folle au point que je dis,
quand déjà de mes ans s'infléchissait la courbe.

Tous mes concitoyens se trouvaient près de Colle[138],
en bataille rangée avec leurs ennemis :
moi, j'implorais du Ciel un arrêt déjà pris.

Ils y furent défaits et contraints à la fuite
par trop amère ; et moi, les voyant poursuivis,
j'éprouvais une joie à nulle autre pareille,

au point que, cherchant Dieu d'un regard téméraire,
je lui dis : « Désormais je n'ai plus peur de toi ! »
comme un merle qui voit un signe de beau temps.

Sur la fin de mes jours, je voulus avec Dieu
me réconcilier ; mais je n'aurais pas pu
entrer pour faire ici la juste pénitence,

si ce n'avait été par l'intercession
de Pier Pettinajo, dont les saintes prières
vinrent, par charité, m'apporter leur secours[139].

Mais dis, qui donc es-tu, toi qui nous interroges
sur les temps d'autrefois, et vas les yeux ouverts,
à ce que je comprends, et en parlant respires ? »

« Un jour, dis-je, à mon tour j'aurai les yeux cousus ;
pour peu de temps, je crois, car j'ai méfait à peine,

jetant sur le prochain des regards envieux.

Mais une peur plus grande assaille mon esprit,
aussitôt que je pense aux tourments d'au-dessous,
dont je sens le fardeau peser déjà sur moi. »[140]

Elle me demanda : « Qui t'enseigna la route,
et qui te fait penser que tu vas retourner ? »
« Celui qui m'accompagne et qui se tait, lui dis-je.

Je suis encor vivant ; partant, esprit élu,
tu n'as qu'à demander, si tu veux que là-bas
je cherche à te servir avec mes pieds mortels. »

« Cela, dit-elle alors, sort bien de l'ordinaire !
Le signe est évident, qui fait voir que Dieu t'aime ;
ainsi, veuille parfois m'aider de tes prières !

Par ton plus cher désir je t'en fais la demande :
si tu foules jamais la terre de Toscane,
de ceux de ma maison regagne-moi l'estime !

Tu les retrouveras parmi ce peuple vain
qui met dans Talamon son espoir[141], pour y perdre
plus qu'il n'en a perdu pour chercher la Diane[142] ;

mais les entrepreneurs y perdront plus que tous. »

CHANT XIV

« Qui donc est celui-ci, qui fait le tour du mont
avant que de sa main la mort ne l'ait poussé,
et qui, comme il veut, baisse et soulève les cils ? »

« Je ne le connais pas ; j'entends qu'il n'est pas seul ;
ais demande-le-lui, puisqu'il est près de toi ;
prends-le doucement, pour le faire parler ! »

Ainsi disaient plus loin deux âmes, se penchant
l'une vers l'autre, à droite et au-delà de nous ;
puis, levant le visage afin de me parler,

l'une d'elles me dit : « Âme qui vas ainsi
vers le Ciel, en gardant tous les liens du corps,
veuille par charité nous consoler et dire

d'où viens-tu ? qui fus-tu ? car tu nous as produit
un émerveillement plus grand, avec ta grâce,
que nul autre miracle auparavant connu. »

Lors je dis : « Au milieu de la Toscane passe
un cours d'eau qui commence auprès de Falterone[143]
et parcourt pour le moins cent milles de chemin.

J'apporte de ses bords cette chair que voici ;
de dire qui je suis, c'est parler sans rien dire,
puisque, jusqu'à présent, mon nom n'est pas connu. »

« Si mon intelligence arrive à bien saisir
le sens de ton discours, me répondit alors

le premier des esprits, tu parles de l'Arno. »

Et l'autre d'ajouter : « Mais pourquoi donc cet homme
aime-t-il mieux cacher le nom de la rivière,
comme s'il s'agissait d'un objet répugnant ? »

L'ombre à qui paraissait s'adresser la demande
répliqua : « Je ne sais ; mais il me semble juste
que le nom d'un tel fleuve à jamais disparaisse,

puisque depuis sa source, où la chaîne des monts
dont se détache au bout Pélore, s'enfle et croît
si haut que peu d'endroits pourraient le dépasser[144],

et jusqu'à l'embouchure où la mer récupère
l'élément que le ciel sèche de sa surface
et qui forme le corps de toutes les rivières,

on fuit comme un serpent la vertu, que l'on tient
pour ennemie, à cause ou bien d'un maléfice
qui s'attache à ces lieux, ou des mauvaises mœurs,

finissant par changer tellement la nature
de tous les habitants de ces tristes vallées,
qu'on dirait que leur pâtre est la même Circé.

Parmi de sales porcs, à qui les glands conviennent
mieux que nul aliment conçu pour les humains,
il dirige d'abord son modeste chemin[145].

Plus loin, en descendant, il trouve des roquets
qui savent aboyer plus qu'ils ne peuvent mordre,
et il détourne d'eux son museau, par dédain[146].

Il s'enfonce plus bas, et plus il devient gros,
plus il y voit les chiens se transformer en loups,

cet égout de malheur et malédiction[147].

Lorsqu'il arrive enfin aux terres les plus basses,
il trouve des renards remplis de telle fourbe,
qu'aucun engin connu ne les peut attraper[148].

Je ne laisserai pas de dire, et qu'on m'entende :
cet homme fera bien de ne pas oublier,
plus tard, ce que l'esprit de vérité m'inspire.

Je vois ton petit-fils[149] en train de devenir
le chasseur de ces loups, là-bas, sur les bords mêmes
de ce fleuve sauvage, et les mettre aux abois.

Il me semble le voir qui vend leur chair sur pied,
en fauve qui connaît son métier, et les tue,
et, les privant de vie, il se prive d'honneur.

Il sort rempli de sang de la triste forêt,
qu'il laisse en tel état, que même dans mille ans
on ne la pourra plus reboiser comme avant. »

Comme lorsqu'on prédit des dommages prochains
celui qui les écoute en demeure accablé,
quel que soit le danger qui peut le menacer,

tel je vis l'autre esprit, qui s'était retourné,
afin d'entendre mieux, frémir et se troubler,
sitôt qu'il entendit la fin de ce discours.

Les paroles de l'un et le maintien de l'autre
me rendaient curieux de connaître leurs noms,
que je leur demandai, les priant humblement.

Celui qui le premier venait de me parler
répondit : « Ainsi donc, tu voudrais que pour toi

je fasse ce que toi, tu n'as pas fait pour nous.

Mais du moment où Dieu fait resplendir en toi
de sa grâce l'éclat, je ne serai pas chiche :
apprends donc que mon nom est Guido del Duca[150].

Une si rude envie empoisonnait mon sang,
que, dès que j'observais des signes d'allégresse
chez quelqu'un, l'on voyait mon visage pâlir.

De ce que j'ai semé tu peux voir la moisson.
Ô genre humain, pourquoi choisis-tu tes plaisirs
de façon à tenir les autres à l'écart ?[151]

Celui-ci, c'est Renier, l'ornement et l'honneur
des Calboli[152], maison dont aucun descendant
n'a su, depuis sa mort, hériter ses vertus.

Des montagnes au Pô, de la mer à Reno,
son sang n'est pas le seul où se soit délayé
ce bien qui nous acquiert le bonheur et le vrai ;

puisque de bout en bout la terre est envahie
de plantons vénéneux, et ce n'est qu'à grand-peine
qu'on peut, par le labeur, les en faire arracher.

Où sont le bon Lizio et Henri Mainardi,
Pierro Traversaro, et Guido de Carpigne ?[153]
Vous êtes devenus, Romagnols, des bâtards !

Quand verra-t-on encore un Fabbro, dans Bologne,
ou bien un Bernardin de Fosco dans Faïence[154],
la grande et noble plante aux graines avortées ?

Ne sois pas étonné si je pleure, ô Toscan,
lorsque je me souviens de Guido de Prata

et d'Ugolin d'Azzo, qui furent de mon temps,

Frédéric le Teigneux avec tous ses amis,
la maison Traversare et les Anastagi[155],
dont les deux noms se sont pareillement éteints ;

dames et chevaliers, plaisirs et aventures
qu'Amour et Courtoisie à l'envi nous offraient
au pays[156] où les cœurs sont devenus bâtards.

Pourquoi, Brettinoro, ne disparais-tu pas,
puisque s'en sont allés tes anciens châtelains,
avec beaucoup des leurs, pour mourir sans déchoir ?[157]

Bagnacaval fait bien de ne plus engendrer ;
Castrocaro fait mal, Conia pis encore,
qui vont perpétuer la race de tels comtes[158].

Les Pagan feraient mieux d'arrêter, quand leur diable
aura fini son temps, mais sans que pour autant
on garde jamais d'eux un meilleur souvenir[159].

Pour toi-même, Ugolin de Fantolin, ton nom
ne redoute plus rien, car personne ne reste,
qui puisse l'obscurcir par quelque forlignage[160].

Mais va-t'en maintenant, Toscan, quoique les larmes,
bien plus que les discours, sont faites pour me plaire,
tellement ces propos m'ont opprimé le cœur ! »

Nous savions tous les deux que ces esprits aimés
nous entendaient marcher ; ce fut donc leur silence
qui nous vint confirmer le choix de notre route.

À peine avions-nous fait quelques pas au-delà,
que soudain, fendant l'air plus vite que la foudre,

une voix résonna puissamment devant nous :

« Quiconque me saisit pourra me mettre à mort ! »[161]
s'effaçant aussitôt, comme un coup de tonnerre
qui roule tout à coup à travers les nuages.

Son bruit s'était à peine éteint dans mes oreilles,
qu'une autre voix survint, dans un si grand fracas
qu'on eût dit qu'un tonnerre avait roulé deux fois.

« Je suis, dit-elle, Aglaure, et je devins rocher. »[162]
Et lors, pour me serrer de plus près au poète,
je fis un pas à droite au lieu de m'avancer.

Mais déjà l'air semblait se calmer de partout ;
et il me dit alors : « C'est là le frein terrible
qui devrait maintenir les hommes dans leurs bornes.

Mais on mord à l'appât, et l'antique ennemi
vous prend à l'hameçon et vous tire vers lui :
et alors, à quoi bon le frein ou bien l'appeau ?

Le Ciel qui vous appelle est au-dessus des têtes,
pour mieux vous faire voir ses beautés éternelles,
et pourtant vos regards ne quittent pas la terre :
c'est pourquoi vous punit Celui qui connaît tout. »

CHANT XV

Un espace semblable à celui que la sphère
découvre entre la tierce et la pointe du jour
en tournant sans arrêt, comme un enfant qui joue,

semblait en ce moment rester à parcourir
au soleil sur sa route, avant l'obscurité ;
c'était vêpres là-haut, et parmi nous minuit[163],

et j'avais les rayons en plein dans la figure,
car nous avions si bien fait tout le tour du mont,
que nous allions déjà tournés vers le couchant,

quand je sentis peser comme un poids sur mon front
un éclat bien plus fort que celui des rayons
et dont la nouveauté me remplit de stupeur.

J'élevai mes deux mains au-dessus des sourcils,
tâchant de m'en servir pour me faire un écran
et limer avec lui l'excès de la lumière.

Comme un rayon qui tombe au-dessus d'une glace
ou sur l'eau rebondit dans un sens opposé
et monte vers le haut de la même façon

qu'il descend, et s'écarte à la même distance
de la ligne que suit la chute d'une pierre,
comme l'ont démontré l'expérience et l'art,

ainsi j'imaginais que ce que je voyais
était quelque splendeur devant moi réfractée,

et mon regard fuyait le choc de ses rayons.

« Quel est donc cet objet, doux père ? demandai-je ;
car je ne puis trouver protection qui vaille
pour mes yeux, et je sens qu'il avance vers nous. »

« Ce n'est pas étonnant, dit-il, si ton regard
ne peut pas supporter la famille du Ciel :
ce messager nous dit que nous pouvons monter.

L'heure viendra bientôt, où l'aspect de ces choses
te sera plus facile et deviendra la source
d'un plaisir sans pareil, qui comblera tes sens. »

Quand nous fûmes enfin près de l'ange béni[164],
il dit joyeusement : « Entrez, entrez ici,
pour prendre un escalier moins raide que les autres ! »

Nous montions près de là, lorsque nous entendîmes
derrière nous sa voix qui chantait : « Beati
miséricordes » et : « Réjouis-toi, vainqueur ! »[165]

Mon maître et moi, tout seuls, nous cheminions ensemble
vers le haut ; je pensai, pendant que nous marchions,
tirer quelque profit de ses enseignements.

Je me retournai donc vers lui, pour demander :
« Maître, qu'entendait-il, cet esprit de Romagne,
en parlant de tenir les autres à l'écart ? »[166]

« Il connaît maintenant, me dit-il, le dommage
de sa plus grave erreur ; ne t'étonne donc pas,
s'il la reprend ainsi, pour qu'on en souffre moins.

Comme tous vos désirs convergent d'habitude
vers ce qui s'amoindrit, s'il le faut partager,

l’envie en naît, ouvrant la vanne à vos soupirs.

Cependant, si l’amour de la suprême sphère
par contre dirigeait vos regards vers le haut,
votre cœur se verrait délivré de ces craintes,

car là-haut, plus on est nombreux à dire « notre »,
plus s’accroît de chacun pris à part la richesse,
et plus brûle d’amour le céleste troupeau. »

« Je suis, lui dis-je alors, plus loin d’avoir compris,
que si j’avais choisi de ne rien demander :
un autre doute vient assaillir mon esprit.

Car comment se peut-il qu’un bien que l’on partage
entre plusieurs arrive à faire plus de riches
que s’il était gardé par un plus petit nombre ? »

Il répondit alors : « Si tu ne considères
avec l’œil de l’esprit que les choses terrestres,
tu ne fais que changer la lumière en ténèbres.

Ce grand bien infini que l’on ne saurait dire
et qui règne là-haut, va rencontrer l’amour
tout comme le rayon s’unit aux corps brillants.

Et de lui-même il rend la même ardeur qu’il trouve,
et cela fait que plus s’accroît la charité,
plus augmente et s’accroît l’éternelle Vertu,

plus on trouve d’esprits là-haut pour bien s’aimer,
plus on trouve d’objets pour l’amour, plus on s’aime,
et l’un le rend à l’autre, à l’instar du miroir.

Si ces raisonnements n’enlèvent pas ta soif,
tu verras Béatrice, elle saura bien mieux

contenter cette envie et n'importe quelle autre.

Applique-toi, pour toi, pour que s'effacent vite,
comme les deux l'ont fait, tes cinq autres blessures,
qui ne se fermeront qu'à force de souffrir. »

Avant de prononcer : « Tu m'as ôté d'un doute »,
je vis que nous étions sur un nouveau palier[167],
et le soin de tout voir me fit fermer la bouche.

J'aurais dit que j'étais tout à coup transporté
parmi les visions qui peuplent une extase ;
je crus apercevoir un temple plein de monde

et je vis sur le seuil une femme, disant
avec cette douceur qu'ont les mères : « Mon fils,
pourquoi donc avec nous t'es-tu conduit ainsi ?

Tu vois, ton père et moi, nous te cherchons partout,
le cœur en peine. »[168] Et puis, comme elle se taisait,
ce que j'avais cru voir s'était évanoui.

Une autre m'apparut, dont on voyait les joues
se baignant dans cette eau que la douleur distille,
quand quelque grand chagrin s'est emparé du cœur,

et qui disait : « Es-tu le seigneur de la ville
dont le nom provoqua le grand débat des dieux
et d'où tout le savoir rayonna sur le monde ?[169]

De ces bras trop hardis venge-toi, Pisistrate,
puisqu'ils se sont permis d'embrasser notre fille ! »
Et lui, il répondait, ce bon et doux seigneur,

sans s'être départi de son maintien paisible :
« Et que ferons-nous d'autre à qui nous veut du mal,

s’il me faut condamner celui-ci, qui nous aime ? »

Puis je vis d’autres gens, qui semblaient enragés
et qui mettaient à mort, en lui jetant des pierres,
un jeune homme, en criant sans cesse : «À mort ! À mort ! »[170]

Et lui, je le voyais se courber vers le sol,
sous le poids de la mort de plus en plus pesant,
mais refléter toujours le Ciel dans son regard,

priant le haut Seigneur, au milieu de ses peines,
afin qu’il pardonnât à ses persécuteurs ;
et ce tableau poignant me transperçait le cœur.

Lorsque enfin mon esprit revint vers le dehors,
vers les objets réels qu’il trouvait hors de lui,
je pus m’apercevoir de mon exacte erreur[171].

Mon guide, en me voyant agir comme quelqu’un
qui se dérobe à peine aux ombres du sommeil,
me demanda : « Qu’as-tu ? Tu ne tiens pas debout !

Tu viens de parcourir plus d’une demi-lieue,
un voile sur les yeux, les jambes vacillantes,
comme un homme que vainc le vin ou le sommeil. »

« Si tu veux m’écouter, lui dis-je, ô mon doux père,
je te raconterai ce qui m’est apparu
pendant que je perdais l’usage de mes jambes. »

« Même si tu couvrais ta face de cent masques,
répondit-il alors, je lirais aisément
chacun de tes pensers, pour mince qu’il parût.

Ce que tu viens de voir a pour but d’obtenir

que ton cœur s'ouvre enfin aux ondes de la paix
qui jaillissent toujours de la source éternelle.

Je n'ai pas demandé : « Qu'as-tu ? » comme le fait
celui qui voit d'un œil qui cesse de servir
aussitôt que l'esprit abandonne son corps ;

mais si je te l'ai dit, c'était pour te presser :
c'est ainsi qu'il nous faut pousser les paresseux
trop lents à profiter du retour de leurs veilles. »

Nous allions cependant dans le soir qui tombait,
observant aussi loin qu'arrivaient nos regards,
à travers la lueur de ses derniers rayons,

quand voici tout à coup qu'une vapeur s'avance
et s'en vient droit sur nous, comme une nuit épaisse,
sans qu'on trouve à l'entour quelque endroit où la fuir,

et nous prive à la fois de lumière et d'air pur.

CHANT XVI

Aucune obscurité de l'Enfer ou des nuits
où sous un pauvre ciel on ne voit nulle étoile
dans l'air que rend épais la noirceur des nuages,

n'a mis devant mes yeux un voile plus opaque
ou plus rêche de poil, que la sombre fumée
qui dans ce même endroit nous vint envelopper.

On arrivait à peine à tenir l'œil ouvert ;
et c'est pourquoi ma sage et bien fidèle escorte
vint s'approcher de moi, pour m'offrir son épaule.

Comme un aveugle suit de près son conducteur,
de peur qu'il ne s'égare ou qu'il n'aille buter
contre un objet qui peut le blesser ou tuer,

j'avançais lentement dans l'air impur et acre
et je prêtais l'oreille au guide qui disait :
« Prends garde à ne pas trop te séparer de moi ! »

Moi, j'entendais des voix, et chacune semblait
prier l'Agneau de Dieu qui lave les péchés,
pour implorer sa paix et sa miséricorde.

L'*Agnus Dei* formait chaque fois leur exorde[172] ;
et, sur le même ton disant les mêmes mots,
dans leur concert régnait la plus grande harmonie.

« Maître, ceux que j'entends sont-ils des âmes ? » dis-je.
« Tu l'as très bien compris, répondit-il alors :

elles défont ainsi le nœud de leur colère. »

« Et toi, qui donc es-tu, qui fends notre fumée
et qui parles de nous, comme si tu tenais
le compte de tes jours par ides et calendes ? »

C'est ainsi que parlait l'une de ces voix-là ;
et mon seigneur alors me dit : « Réponds-lui donc !
Demande si c'est bien par ici que l'on monte ! »

« Âme, lui dis-je, ô toi qui te laves ainsi
pour retourner plus belle à Celui qui t'a faite,
tu vas, si tu me suis, entendre des merveilles. »

« Je vais t'accompagner aussi loin que je puis
et, quoique la fumée empêche qu'on se voie,
dit-il, le son des voix maintiendra le contact. »

Alors je commençai : « Je m'en vais vers là-haut,
avec tous les liens dont la mort nous détache ;
j'ai déjà traversé les peines de l'Enfer.

Et puisque Dieu voulut me dispenser sa grâce,
au point de me permettre un voyage à sa cour,
de façon tellement peu courante aujourd'hui,

ne me cache donc pas qui tu fus dans la vie,
mais dis-le-moi ; dis-moi si je vais droit au but,
et nous nous laisserons guider par tes paroles. »

« J'avais été Lombard, et mon nom était Marc[173] ;
je connaissais le monde et j'aimais ces vertus
qui, depuis, ont cessé d'être des points de mire.

C'est bien par ce chemin que l'on monte au sommet. »
Ce fut tout ce qu'il dit, ajoutant : « Je te prie,

veuille prier pour moi, quand tu seras là-haut ! »

« Je t'engage ma foi, lui répondis-je alors,
d'accomplir ton désir ; mais je sens que j'éclate,
si je n'explique point un doute qui m'oppresse.

Naguère il était un, mais il a redoublé
du fait de ton discours, qui me vient confirmer
ce qu'on m'a dit ailleurs sur le même sujet.

C'est un fait que le monde est en train d'oublier,
ainsi que tu le dis, ce qu'était la vertu,
et la méchanceté la recouvre et l'accable ;

cependant, je t'en prie, explique-m'en la cause,
afin de la connaître et l'enseigner aux autres,
car l'un la cherche au Ciel, l'autre dans les humains ».

Il concentra d'abord sa peine en un : « Hélas ! »
sorti du fond du cœur. « Le monde est plein d'aveugles,
frère, dit-il ensuite ; et toi, tu l'es aussi.

Vous autres, les vivants, vous rapportez les causes
uniquement au Ciel, comme s'il entraînait
tout sans exception et nécessairement.

S'il en était ainsi, comme il ne resterait
nul libre arbitre en vous, il ne serait pas juste
d'offrir aux bons la gloire et la peine aux méchants.

Oui, de vos mouvements le Ciel est le principe ;
pas de tous, je sais bien ; mais même en l'admettant,
sur le bien, sur le mal vous avez des lumières

et votre volonté qui, quoiqu'elle s'essouffle
dans les premiers combats livrés contre les cieux,

lorsqu’on la mène bien, finira par tout vaincre.

Une plus grande force et meilleure nature
vous régit librement ; c’est elle qui vous donne
le jugement, qui reste indépendant du Ciel.

Ainsi donc, si le monde à présent dégénère,
la cause en est en vous, cherchez-la dans vos cœurs ;
pour ma part, je veux bien t’en montrer le chemin.

De la main de Celui qui l’aime dès avant
qu’elle n’existe, sort, pareille à la fillette
qui s’amuse au milieu des rires et des fleurs,

notre âme simple et pure et qui ne connaît rien,
sauf que, sortant des mains d’un Créateur heureux,
elle court volontiers vers tout ce qui lui plaît.

Elle apprend tout d’abord le goût des fausses joies
et, s’en laissant séduire, elle en devient esclave
si quelque guide ou frein ne retient ses penchants.

C’est pour cela qu’il faut des lois qui vous contraignent ;
et il vous faut un roi, qui puisse pour le moins
de la cité divine apercevoir les tours.

Bien sûr, les lois sont là ; mais qui de vous y pense ?
Personne : le berger qui marche le premier
rumine, et cependant n’a pas le pied fourchu.[174]

Ainsi les gens, voyant leur guide se repaître
uniquement des biens qu’ils convoitent eux-mêmes,
s’en contentent aussi, sans regarder plus loin.

Tu comprends maintenant que la seule semence
de la perte du monde est le guide mauvais

et non pas la nature en vous décomposée.

Rome, qui vous donna le bon gouvernement,
eut jadis deux soleils[175], qui montraient à chacun
la route de ce monde et la route de Dieu.

Il n'en reste plus qu'un ; le bâton pastoral
s'est saisi de l'épée ; et les deux mis ensemble
ne peuvent forcément produire rien de bon,

puisque ainsi réunis, l'un ne craindra plus l'autre.
Si tu ne me crois pas, regarde la moisson,
car on connaît la plante aux fruits qu'elle a produits.

Dans le pays baigné par l'Adige et le Pô
on trouvait autrefois courage et courtoisie,
avant que Frédéric ne se heurtât au pape.

Si l'on veut maintenant ignorer ce que c'est
qu'honnête compagnie et conversation,
on peut le traverser de bout en bout, sans risque.

On n'y saurait trouver que trois vieillards, reproche
de jadis au présent, et qui ne font qu'attendre
l'heure où Dieu doit les mettre en un monde meilleur.

Conrad de Palazzo, le bon Gérard aussi,
et Guido de Castel, qu'on nomme avec raison,
comme on dit en français, le Lombard Bonne-Chère[176].

Reconnais désormais que l'Église de Rome,
pour avoir confondu les deux pouvoirs en un,
s'embourbe et se salit elle-même et sa charge. »

« Tu raisonnes, cher Marc, répondis-je, à merveille ;
je comprends maintenant pourquoi de l'héritage

étaient toujours exclus les enfants de Lévi[177].

Mais quel est ce Gérard, dont tu dis qu'il nous reste
comme exemple vivant du monde d'autrefois,
pour servir de reproche à ce siècle de fer ? »

« Ou tu veux me tenter, dit-il, ou tu n'es pas
Italien : comment peut-on parler toscan,
sans avoir entendu le nom du bon Gérard ?

Pour moi, je ne saurais lui donner d'autre nom,
à moins de l'appeler le père de Gaïa[178].
Que Dieu soit avec vous, car je m'arrête ici !

Vois, la lueur qui perce à travers la fumée
est en train d'augmenter : un ange attend là-bas ;
il faut que je m'en aille avant qu'il ne m'ait vu. »
Et il fit demi-tour, sans vouloir m'écouter.

CHANT XVII

Rappelle-toi, lecteur, si jamais en montagne
tu t’es vu tout à coup surpris par le brouillard,
plus épais que ne l’est la taie aux yeux des taupes,

rappelle-toi comment, lorsque la brume humide
commence à s’éclaircir, le globe du soleil
pénètre faiblement au sein de ces vapeurs ;

et de cette façon ton esprit parviendra
à voir plus aisément comment j’ai retrouvé
tout d’abord le soleil en train de se coucher.

Puis, suivant pas à pas la marche dévouée
du maître, je sortis hors de cette buée
pendant que la lumière expirait sur les bords.

Imagination, ô toi qui nous entraînes
si loin de nous parfois, qu’on ne s’en rend plus compte,
même si près de nous cent trompettes éclatent,

qui t’émeut, quand les sens ne t’offrent nulle prise ?[179]
Sans doute une clarté qui prend sa forme au ciel,
seule, ou par un vouloir d’un haut, qui nous l’infuse.

Soudain le changement de cette femme impie
transformée en oiseau qui chante mieux que tous,
sur l’écran de l’esprit apparut comme une ombre[180] ;

et alors celui-ci se referma si bien
sur lui-même, que rien de ce qui lui venait

du monde extérieur n'aurait pu le distraire.

Et puis sur mon esprit tomba comme une pluie
la vision d'un homme orgueilleux et farouche
qui, mis en croix, mourait comme il avait vécu[181].

Près de lui se tenait le grand Assuérus
avec sa femme Esther, le juste Mardochée,
également intègre en parole et en fait.

Et comme ce tableau s'était évanoui,
se brisant de lui-même, comme il arrive aux bulles,
lorsque l'eau qui les fait commence à leur manquer,

de mes rêves surgit certaine jeune fille
pleurant amèrement, et qui disait : « Ô reine,
pourquoi ta rage a-t-elle aimé mieux le non-être ?

Tu t'es donné la mort pour garder Lavinie !
Tu ne l'as pas gardée ; et me voici qui pleure,
avant celui d'un autre, ô mère, ce trépas ! »[182]

Comme le prompt rayon tombant sur les paupières
descelle le visage et brise le sommeil
qui, tout cassé, frétille et se meurt doucement,

ainsi mes visions s'estompèrent ensuite,
sitôt que mon regard perçut une lumière
plus grande que les feux dont on use ici-bas[183].

J'allais me retourner pour mieux voir où j'étais,
lorsqu'une voix me dit : « C'est par ici qu'on monte »,
me distrayant ainsi de toute autre pensée

et faisant naître en moi si fortement l'envie
de savoir quel était celui qui me parlait,

que je n'eus pas de trêve avant de l'avoir vu.

Mais comme le regard soutient mal le soleil
et l'excès de lumière empêche de le voir,
ma force défaillit en sentant sa présence.

« C'est un esprit divin qui nous montre la voie
pour aller vers le haut, sans se faire prier,
et sa propre splendeur empêche qu'on le voie.

Il agit avec nous comme on fait pour soi-même ;
car au besoin qui presse on n'attend la prière
que pour mieux préparer un refus malveillant.

Mettons d'accord nos pas et l'offre qu'il nous fait :
hâtons-nous de monter avant qu'il fasse noir ;
sinon, nous attendrons jusqu'au retour du jour. »

Ainsi parla mon guide ; et d'un commun accord
nous partîmes tous deux vers certain escalier ;
et à peine arrivés sur la première marche,

quelque chose passa comme un battement d'aile,
me frôlant le visage[184], et me dit : « *Beati
pacifici*, fuyant la mauvaise colère. »

Les tout derniers rayons qui font place à la nuit
montaient déjà si haut au-dessus de nos têtes,
que l'on voyait pointer par endroits les étoiles.

« Ô ma vigueur, pourquoi vacilles-tu si fort ? »
me disais-je tout bas, car je croyais sentir
la force de mes pieds m'abandonner soudain.

Arrivés à l'endroit où finit la montée,
en haut de l'escalier, nous restions sans bouger,

semblables à la nef qui vient d'entrer au port.

J'attendis un instant, pour voir si j'entendais
le moindre bruit venir de ce nouveau palier[185],
puis je me retournai vers mon maître et lui dis :

« Doux père, explique-moi, quelle espèce d'offense
purge-t-on dans l'enceinte où nous venons d'entrer ?
Suspendons notre marche, et poursuis ton discours ! »

Il répondit alors : « L'amour du bien, qui manque
de pouvoir agissant, est ici redressé ;
c'est ici qu'on punit le rameur négligent.

Mais afin de pouvoir me comprendre encor mieux,
pense à ce que je dis, et tu verras ainsi
que ce petit repos n'est pas sans avantage.

Mon fils, poursuivit-il, jamais le créateur
et jamais le créé n'ont été sans amour,
naturel ou voulu[186] : cela, tu le sais bien.

Notre amour naturel ne connaît pas d'erreur ;
l'autre peut se tromper, si l'objet est indigne
et s'il contient en lui trop ou trop peu d'ardeur.

Aussi longtemps qu'il reste adscrit au Bien premier[187]
et cherche sagement les autres biens seconds,
il ne peut inspirer aucun désir coupable.

Mais lorsqu'il vise mal, ou qu'il court vers le bien
avec un souci moindre ou plus grand qu'il ne faut,
il dresse le créé contre le créateur.

Tu comprendras de là que l'amour est en vous
la semence à la fois de toutes les vertus

et l’aiguillon premier des actes réprouvés.

Or, sachant que l’amour ne saurait détourner
son regard du bonheur de celui qui le porte,
il s’ensuit qu’on ne peut se détester soi-même ;

et comme, d’autre part, on ne conçoit nul être
existant par lui seul, si ce n’est le premier,
celui-ci ne peut être objet d’aucune haine.

Il en résulte donc, si je m’explique bien,
que le mal que l’on aime est celui du prochain,
que le fumier humain produit de trois façons.

L’un pense quelquefois que la perte d’autrui
serait un avantage, et c’est pourquoi son rêve
est de le voir tomber du haut de sa grandeur.

Un autre a peur de perdre honneur, puissance, gloire
ou faveur, dès qu’il voit quelqu’un le vent en poupe,
et s’en afflige au point d’aimer mieux son malheur.

Un autre est révolté par l’injustice, au point
qu’il n’appartient à rien qu’à sa soif de vengeance
et pourchasse avant tout le mal de son prochain.

C’est ce triforme amour qu’on déplore plus bas[188] ;
mais il te faut savoir qu’il en existe un autre,
l^qui recherche le bien par des moyens pervers.

Chacun porte en son cœur confusément l’idée
d’un bien dont l’âme rêve et qui lui rend la paix ;
, partant, chacun s’efforce à s’approcher de lui.

Si l’amour est trop lent, qui s’applique à le voir
ou cherche à le gagner, c’est dans cette corniche

qu'on en reçoit la peine après le repentir.

Il est un autre bien qui ne rend pas heureux[189] ;
ce n'est pas le bonheur, ni cette bonne essence
qui fait de tous les biens la racine et le fruit.

L'amour qui s'abandonne à ce bien est la cause
que l'on pleure au-dessus, dans trois cercles suivis ;
mais comme une raison tripartite y préside,

je préfère me taire et te laisser chercher. »

CHANT XVIII

Lors mon sage docteur, ayant ainsi mis fin
à son raisonnement, me scruta longuement,
pour lire dans mes yeux si j'étais satisfait.

Et moi, que tourmentait une nouvelle envie,
me taisant au-dehors, je disais en moi-même :
« Je crains d'être importun avec mes questions. »

Mais lui, comme un vrai père, devinant aussitôt
le timide vouloir qui n'osait pas s'ouvrir,
il me parla, pour mieux me pousser à parler.

« Ma vue est, dis-je alors, plus pénétrante, ô maître,
du fait de ta lumière, et je discerne bien
tout ce que ton discours m'explique ou me décrit.

C'est pourquoi, cher doux père, il faut que je te prie
d'analyser pour moi l'amour dont tu déduis
ce qui fait la bonne œuvre, ainsi que son contraire. »

« Darde sur moi, dit-il, le regard pénétrant
de ton intelligence, et tu verras l'erreur
des aveugles qui font profession de guides.

L'âme, qui par nature est faite pour l'amour,
sent aisément l'attrait de tout ce qui lui plaît,
sitôt que le plaisir l'éveille et la fait acte.

Partant d'objets réels, la conscience forge
au début une image, et la déroule en vous,

obligeant votre esprit à se tourner vers elle.

Si, comme résultat, il se sent attiré,
cet attrait est l'amour, un lien naturel
qu'un plaisir rénové rend plus puissant en vous.

Comme une flamme tend forcément à monter,
car son principe est tel, qui la pousse à rejoindre
la sphère qui la met dans son propre élément[190],

l'âme éprise ressent un semblable désir,
mouvement de l'esprit et qui n'a point de trêve
avant de posséder l'objet de son amour.

Tu peux voir à quel point ceux qui tiennent pour vrai
que l'amour est toujours une chose louable
en soi, sont ignorants du vrai mot de la fin ;

car on peut supposer que la matière est bonne
dans n'importe quel cas ; mais si la cire est bonne,
il ne s'en ensuit pas que l'empreinte doit l'être. »

Je lui dis : « Ton discours, que mon intelligence
suivit de près, suffit pour m'expliquer l'amour ;
cela ne fait pourtant qu'augmenter l'autre doute.

Car si l'amour nous vient comme un don du dehors,
et l'âme, pour sa part, se contente d'attendre,
qu'elle aille droit ou non, je n'y serai pour rien. »

Et sa réponse fut : « Je pourrai t'expliquer
ce qu'en voit la raison ; Béatrice peut seule
t'enseigner au-delà, car c'est œuvre de foi.

Tout ce qu'on peut nommer forme substantielle[191],
unie à la matière et distincte à la fois

de celle-ci, contient sa vertu spécifique,

qu'on ne peut découvrir avant qu'elle n'opère
et qui se laisse voir par l'effet seulement,
comme aux plantes la vie par la verdeur des feuilles.

C'est pour cela que l'homme ignore le moyen
par lequel il acquiert les notions premières
et le penchant qui mène aux premiers appétits

et qui se trouve en vous, comme chez les abeilles
l'instinct de butiner : ces tendances innées
se passent de louange aussi bien que de blâme.

Or, pour que ce penchant s'accorde avec les autres,
vous avez tous reçu la vertu de juger,
qui tient la haute main sur votre assentiment.

Il faudrait donc peser le poids de vos mérites
sur ce principe seul, considérant toujours
si ce qu'il prend ou laisse est bon ou bien mauvais.

Ceux dont l'étude allait jusqu'au cœur du problème
s'étaient bien aperçus du libre choix inné,
et c'est de là qu'est né l'enseignement moral.

Si donc nous admettons que tout l'amour qui prend
dans votre cœur y fut mis nécessairement,
vous avez le pouvoir de le répudier.

C'est la noble vertu que Béatrice appelle
libre arbitré : il te faut essayer de l'avoir
bien présent, si jamais elle veut t'en parler. »

La lune, qui sortait environ à minuit
et qu'on aurait prise alors pour un plateau de braise,

nous cachait la plupart des étoiles du ciel

et montait le chemin que le soleil enflamme
sur la voûte d'azur, à l'heure où le Romain
le voit plonger dans l'onde, entre Corse et Sardaigne,

pendant que la chère ombre à qui Piétola[192] doit
la gloire, plus qu'aucune autre ville à Mantoue,
m'aidait à déposer le fardeau de mes doutes.

Après avoir ainsi recueilli la réponse
limpide et manifeste à toutes mes demandes,
je m'étais assoupi quelque peu dans mes rêves.

Je fus bientôt tiré de cette somnolence
par des gens qui, sortant tout à coup par-derrière,
venaient de nous rejoindre en marchant sur nos pas.

Tels que jadis l'Ismène et l'Asope[193] avaient vu
sur leurs bords la fureur et la nocturne presse,
du temps où les Thébains couraient prier Bacchus,

tels, autant que j'ai pu les voir sur la corniche,
ils accouraient vers nous, en allongeant le pas,
pressés par leur amour et leur juste vouloir.

Ils eurent vite fait d'arriver près de nous,
tant leur foule marchait d'un pas leste et pressé ;
et deux venaient en tête et criaient en pleurant :

« Marie avait couru bien vite à la montagne »;
et : « César, désirant soumettre Lérida,
frappa d'un coup Marseille et courut en Espagne. »[194]

« Vite, plus vite encor ! Ne perdons pas, criaient
les autres, derrière eux, le temps par peu d'amour !

La grâce reverdit par l'ardeur du bien faire. »

« Ô vous, dont maintenant la suprême faveur
compense la lenteur ou quelque négligence
que l'ancienne tiédeur mettait aux bonnes œuvres,

ce vivant que voici (je ne vous trompe pas)
veut monter aussitôt que le soleil se montre :
dites-nous où se trouve un passage, ici près ! »

À peine mon seigneur prononça-t-il ces mots,
que l'un de ces esprits lui répondit : « Suis-nous ;
si tu viens sur nos pas, tu verras le passage.

Le désir d'avancer nous presse tellement
que nous ne pouvons pas attendre ; ainsi, pardonne
si notre juste ardeur peut paraître incivile.

À Vérone j'étais abbé de Saint-Zénon[195] ;
Barberousse le Bon tenait alors l'Empire,
dont Milan se rappelle encore avec douleur.

Et tel qui tient déjà le pied dans le tombeau
devra pleurer bientôt sur le sort du couvent
et se repentira d'en avoir eu la charge,

car il a mis son fils, quoique imparfait de corps,
pire quant à l'esprit et de vile naissance,
au lieu que l'on réserve au seul et vrai pasteur. »[196]

Je ne sais s'il en dit davantage ou se tut,
car il me dépassait et s'éloignait déjà,
mais j'entendis ceci, que je veux conserver.

Puis celui qui m'aidait dans la nécessité
dit : « Regarde en arrière et vois ceux-là, qui viennent

mordant à belles dents leur propre négligence ! »

Ils marchaient les derniers, en disant : « Tous les hommes
devant lesquels la mer s'est ouverte, sont morts
avant que le Jourdain eût vu leurs rejetons.

Et ceux qui n'avaient pas supporté le travail
de rester jusqu'au bout avec le fils d'Anchise,
ont été condamnés à l'oubli par eux-mêmes. »[197]
Pendant que ces esprits s'éloignaient de la sorte,

assez pour qu'on ne pût les suivre du regard,
dans mon esprit germait une nouvelle idée,
qui produisit bientôt des pensers différents ;

et perdu dans mon rêve, allant de l'un à l'autre,
je fermai la paupière afin de mieux les voir,
et ma réflexion sombra dans le sommeil.

CHANT XIX

À l'heure où la chaleur du soleil ne peut plus
tempérer les effets de la fraîcheur lunaire
et la terre et Saturne ont été les plus forts[198],

alors que les devins, avant que le jour pointe,
voient surgir d'Orient leur majeure fortune[199],
à l'endroit où bientôt s'effaceront les ombres,

je vis dans mon sommeil une certaine femme[200]
bègue, aux yeux de travers et les jambes tordues,
le visage, livide et deux moignons pour mains.

En l'observant, pareil au soleil qui détend
les membres engourdis que la nuit refroidit,
mon regard paraissait lui dégourdir la langue

et puis la remettait complètement d'aplomb
en peu de temps, peignant sur son visage pâle
les couleurs que l'amour y place d'habitude.

Dès qu'elle eut recouvré l'usage des paroles,
elle chanta pour moi tout seul, si doucement
que je n'en aurais su détourner mon esprit.

Elle disait : « Je suis cette belle Sirène
qui fait perdre aux marins leur route en pleine mer,
tant il leur semble doux de m'entendre chanter.

C'est aux sons de ma voix qu'Ulysse abandonna
sa route errante ; et ceux qui hantent avec moi

ne s’en vont plus jamais, tant je les sais charmer. »

Elle n’eut pas le temps de refermer la bouche,
car une sainte dame[201] apparut tout à coup
si près de moi, que l’autre en resta confondue.

« Oh ! Virgile, Virgile, et quelle est cette femme ? »
lui dit-elle en colère ; et lui, venant vers elle,
les yeux toujours fixés sur cette digne image,

et prenant l’autre femme, il l’entrouvrit devant,
lui déchirant la robe, et me montra son ventre,
qui puait à ce point, que j’en fus réveillé.

Je cherchais du regard ; et mon bon maître dit :
« Je t’appelai trois fois au moins ; allons, debout !
et cherchons cette brèche où tu pourras passer ! »

Je me levai. Les flancs de la sainte montagne
étaient déjà partout éclairés d’un grand jour
et le soleil nouveau nous poussait dans le dos.

Je marchais cependant, tenant le front penché,
comme lorsqu’on se sent si chargé de problèmes
qu’on en devient voûté, pareil à l’arc d’un pont,

quand j’entendis : « Venez, c’est par ici qu’on passe !
mais dit d’une façon plus douce et bienveillante
qu’on ne saurait le dire au séjour des mortels.

Ouvrant son aile double et qui semblait de cygne,
celui qui nous parlait ainsi[202] nous fit monter
entre les deux parois du rocher escarpé.

Puis il battit de l’aile en nous faisant du vent
et dit que *qui lugent*, qui portent dans leur âme

leur consolation, sont parmi les heureux.

« Qu'as-tu donc, à tenir toujours les yeux en terre ? »
me demanda mon guide, alors que tous les deux
nous étions arrivés un peu plus haut que l'ange.

« Un doute, répondis-je, a pris tantôt naissance
d'un rêve et me poursuit, m'occupant à ce point
que je ne parviens pas à l'ôter de l'esprit. »

« Tu viens de voir, dit-il, cette sorcière antique,
seule cause des pleurs que l'on verse au-dessous,
et tu sais maintenant comment on s'en délivre.

Que cela te suffise ; et presse un peu le pas !
Tourne-toi vers l'appât que le Père Éternel
fait rouler sans arrêt sur la grande machine ! »

Comme un faucon regarde à ses pieds tout d'abord,
puis obéit à l'ordre et se lance à l'assaut,
poussé par le désir qui l'attache à sa proie,

tel je pris mon élan et franchis le passage
qui permet de monter à ceux qui vont plus haut,
pour trouver le chemin qui ceinture le mont.

Sortant au découvert sur le cinquième cercle[203],
j'y vis un peu partout des esprits qui pleuraient
et qui gisaient par terre, étendus sur le ventre.

« *Adhaesit anima pavimento mea*[204],
entendais-je gémir parmi de gros soupirs,
qui me laissaient à peine entendre leurs paroles.

« Ô les élus de Dieu, vous à qui la justice
et l'espérance font les peines moins amères,

montrez-nous le chemin vers les plus hauts gradins ! »

« Si vous pouvez passer les gisants en franchise,
afin de retrouver votre route au plus vite,
il faut garder toujours votre droite au-dehors. »

C'est ce que le poète avait dit et reçu
en réponse, qui vint d'un peu plus en avant ;
et je sus qui parlait, sans que l'on pût le voir,

et je cherchais des yeux les yeux de mon seigneur,
qui daigna m'octroyer, d'un regard gracieux,
tout ce que mon désir demandait par ma bouche.

Aussitôt que je pus agir à ma manière,
je vins jusqu'au-dessus de cette créature
dont j'avais tout d'abord remarqué les propos,

et je lui dis : « Esprit dont les larmes mûrissent
ce qui t'avait manqué pour retourner à Dieu,
suspends un peu pour moi ton souci le plus grand !

Qui fus-tu ? Dis-le-moi. Pourquoi donc tournez-vous
le dos au ciel ? Veux-tu que j'impètre pour toi
quelque chose là-bas, d'où j'arrive vivant ? »

Il dit : « Pourquoi le ciel a retourné nos fesses
vers lui, tu le sauras bientôt ; en attendant,
scias quod ego fui successor Pétri[205].

Un bel et frais ruisseau descend entre Sestri
et Chiavari, là-bas ; et du nom de cette eau
ma maison s'était fait un titre plein d'orgueil.

Un mois et quelques jours j'ai connu ce que pèse
la grande chape à qui la garde de la boue,

car tous les autres poids ne sont rien auprès d'elle.

Hélas, mon repentir ne vint que sur le tard ;
mais du jour où je fus élu pasteur romain,
je découvris soudain les leurres de la vie.

Là, je vis que mon cœur restait insatisfait
et qu'on ne peut, sur terre, demander davantage,
et j'éprouvai la soif de la vie éternelle.

J'avais été d'abord une âme misérable,
oublieuse de Dieu, âprement convoiteuse,
et, comme tu peux voir, j'en porte ici la peine.

C'est ici que paraît l'effet de l'avarice ;
les âmes à l'envers font ainsi pénitence,
et tout ce mont n'a pas de peine plus amère.

Comme alors mes regards ne cherchaient pas le ciel,
pour ne pas s'éloigner des choses de la terre,
la justice les tient ici cloués au sol.

Et comme l'avarice avait éteint en nous
l'amour du bien, rendant toutes nos œuvres vaines,
la justice nous garde étroitement ici,

pieds et poings attachés, comme des prisonniers ;
tant qu'au juste Seigneur il plaît de nous garder,
nous devons y rester étendus sans bouger. »

Je me mis à genoux et voulus lui parler ;
mais dès que j'eus ouvert la bouche, en m'entendant,
il comprit la façon dont je le révérais.

« Quelle raison, dit-il, te fait pencher si bas ? »
« À cause, dis-je alors, de votre dignité,

j'éprouvais du remords à vous parler debout. »

« Redresse-toi, dit-il ; lève-toi donc, mon frère !
Ne fais pas cette erreur ! Je suis coserviteur,
comme toi, comme tous, d'une même puissance.

Si le message saint transmis par l'Évangile
qui dit *neque nubent*[206] fut bien compris par toi,
tu t'expliques assez pourquoi je parle ainsi.

Mais va-t'en maintenant ! Il ne faut plus rester
car tu m'empêcherais de répandre mes larmes
et de faire mûrir ce dont tu me parlais.

J'avais laissé là-bas une nièce, Alagia[207] ;
son naturel est bon, si ceux de notre race
ne la font devenir mauvaise à leur exemple ;
et c'est le seul objet qui me reste sur terre. »

CHANT XX

Le désir lutte mal contre un désir meilleur[208] :
ainsi, contre mon goût, pour lui faire plaisir,
je dus tirer de l'eau l'éponge insatisfaite :

je partis ; et mon guide avançait en cherchant
les endroits dégagés, le long de la falaise,
comme on va sur les murs en collant aux créneaux,

car les gens qui là-bas distillent goutte à goutte
par les yeux tout le mal qui règne sur le monde,
s'approchaient trop du bord qui regarde au-dehors.

Que maudite sois-tu, louve antique, qui fais,
seule, plus de dégâts que tout autre animal,
vouée aux profondeurs de ta faim infinie !

Et toi, ciel, dont le cours paraît nous indiquer
qu'il transforme ici-bas notre condition,
quand donc viendra celui qui doit l'exterminer ?[209]

Ainsi, nous avancions à pas lents et comptés,
et je prêtais l'oreille aux ombres, dont montaient
tristement jusqu'à nous les pleurs et les soupirs.

J'entendis par hasard quelqu'un qui, devant nous,
clamait : « Douce Marie ! » au milieu de ses larmes,
comme une bonne femme sur le point d'accoucher,

et puis il poursuivait : « Ta pauvreté fut telle,
qu'on peut la reconnaître au gîte dans lequel

tu vins te délivrer de ton fardeau sacré. »

Ensuite j'entendis : « Brave Fabricius,
qui préféras avoir pauvreté vertueuse
plutôt que de grands biens enveloppés de vice ! »[210]

Le ton de ces propos me paraissait si doux,
que je me rapprochai pour mieux me renseigner
sur l'âme qui semblait les avoir prononcés.

Cependant celle-ci parlait de la largesse
faite par Nicolas aux pauvres jeunes filles,
pour guider leur jeunesse au sentier de l'honneur[211].

« Âme, lui dis-je alors, qui sais si bien parler,
dis-moi, qui donc es-tu ? pourquoi restes-tu seule
à répéter ici de si dignes louanges ?

Sache que tes propos auront pour récompense,
si je reviens chez moi, parfaire le voyage
de cette brève vie où tout tend vers la fin. »

« Je répondrai, non pas pour espérer, dit-elle,
quelque soulagement de là-bas, mais à cause
de la grâce qui brille avant ta mort en toi.

C'est moi qui fus le tronc de la mauvaise plante
qui se répand si loin en terre des chrétiens,
qu'on n'y peut presque plus recueillir de beaux fruits.

Pourtant, si ceux de Gand, Lille, Bruges et Douai
le pouvaient, tout de suite ils en prendraient vengeance :
c'est ce que je demande à Dieu qui juge tout.

Le monde m'a connu comme Hugues Capet ;
et de moi sont issus les Louis, les Philippe

qui régnèrent en France pendant ces temps derniers.

J'avais été le fils d'un boucher de Paris[212] ;
lorsque des rois anciens la race fut éteinte,
et que le tout dernier fut réduit à la bure[213],

je me suis vu soudain tenant en main le frein
qui régit le royaume ; et ce nouvel acquêt
me rendit si puissant et bien pourvu d'amis,

que la couronne veuve à la fin fut posée
sur le front de mon fils[214], qui fut ainsi le tronc
du lignage sacré de tous ceux d'aujourd'hui.

Jusqu'à la grande dot du pays de Provence[215],
où ma race a perdu tout reste de pudeur,
elle valait bien peu, mais ne fit point de mal.

C'est là qu'ont commencé, par la force et la fraude,
ses pillages premiers ; et puis, pieusement,
elle rafla Ponthieu, Gascogne et Normandie[216].

Charles en Italie, aussi pieusement,
supprima Corradin[217] ; à la suite de quoi
il envoya Thomas au Ciel, pieusement[218].

Je vois venir le temps, qui ne tardera guère
et qui fera sortir de France un autre Charles,
qui fera mieux connaître et lui-même et les siens[219].

Il partira sans arme, avec la seule lance
dont s'est servi Judas, et l'usera si bien
qu'il fera de Florence un cadavre éventré.

Il n'y gagnera pas par ces hauts faits des terres,

mais opprobre et péché, d'autant plus lourds pour lui,
qu'il fera peu de cas de ce genre de fautes.

L'autre, pris sur les nefs et depuis racheté,
je le vois marchander sa fille et puis la vendre[220],
comme fait le corsaire avec ses prisonniers.

Que pourrais-tu nous faire, Avarice, de plus,
après avoir si bien avili tous les miens,
que de leur propre chair ils ont perdu le soin ?

Pour que le mal futur ou fait paraisse moindre,
je vois la fleur de lis entrer dans Anagni
et faire prisonnier le Christ en son vicaire[221].

Je le vois à nouveau soumis aux moqueries ;
je vois renouveler le vinaigre et le fiel ;
je le vois mettre à mort, où les larrons sont saufs.

Ce Pilate nouveau, je le vois si cruel
qu'il n'en est pas content et pousse jusqu'au Temple,
sans jugement, la nef de sa cupidité[222].

Quand aurai-je, ô Seigneur, la consolation
de voir le châtiment qui, loin de nos regards,
dans tes intentions radoucit ta colère ?

Quant à ce que j'ai dit de cette unique Épouse
de l'Esprit sacro-saint, qui t'a fait retourner
vers moi, pour recevoir quelque explication,

ce répons-là revient dans toutes nos prières,
tant que dure le jour ; mais lorsque la nuit tombe,
à sa place on choisit des exemples contraires.

Lors, de Pygmalion nous répétons le nom,

qui, dans sa soif de l’or toujours inextinguible,
est devenu voleur et traître et parricide[223] ;

ainsi que le malheur de l’avare Midas,
qui fut le résultat d’un désir trop goulu,
dont on se moquera toujours à juste titre.

Ensuite, nous citons l’aveuglement d’Acham,
qui vola le butin, faisant que Josué
jusqu’ici le poursuit des rais de sa colère[224].

Nous accusons aussi Saphire et son mari[225],
louant les coups de pied eus par Héliodore[226] ;
du vil Polymnestor, qui tua Polydore[227],

l’horrible trahison fait tout le tour du mont :
et nous crions en chœur, pour terminer : « Crassus,
dis-le, toi qui le sais, quel est le goût de l’or ? »[228]

Parfois, l’un parle haut et l’autre parle bas,
selon notre penchant qui nous pousse à marcher
tantôt plus doucement et tantôt à grands pas.

Ainsi, je n’étais pas le seul à réciter
le bien qu’on dit de jour ; mais là, tout près de moi,
nul autre n’élevait en ce moment la voix. »

Nous étions depuis peu partis de cet endroit,
et nous nous efforcions d’arriver aussi loin
que notre résistance allait nous le permettre,

quand je sentis soudain la montagne trembler
comme un roc qui s’écroule, et une sueur froide
qui m’envahit, pareille aux affres de la mort.

Délos ne subit pas de plus fortes secousses

avant d’avoir servi de refuge à Latone[229],
lorsqu’elle mit au monde les deux yeux de la voûte.

Ensuite un cri jaillit de toutes parts, si fort
que mon maître crut bon de s’approcher de moi,
me disant : « Ne crains rien, tant que je t’accompagne ! »

On chantait Gloria in excelsis Deo
de partout, à juger par les âmes plus proches
dont j’avais le moyen d’entendre les paroles.

Nous restions sans bouger, suspendus à ce chant,
pareils à ces bergers, les premiers à l’entendre[230],
tout le temps qu’ont duré la secousse et le chant.

Puis nous avons repris le saint pèlerinage,
regardant les esprits qui gisaient sur le sol
et renouaient déjà leur plainte habituelle.

Je n’ai jamais senti plus fort mon ignorance,
qui faisait croître en moi le désir de comprendre
(si pourtant en ce point ne faillit ma mémoire),

que je la crus alors sentir dans ma pensée ;
la hâte m’empêchait d’interroger quelqu’un,
et je ne pouvais rien comprendre par moi-même,

et j’avançais, absent, plongé dans mes pensers.

CHANT XXI

Cette soif naturelle et qu’on n’épuise pas,
si ce n’est avec l’eau dont la Samaritaine
avait sollicité la faveur autrefois.

me travaillait ; la hâte en même temps pressait,
sur le chemin comblé, mes pas dans ceux du guide,
et je compatissais au juste châtiment ;

lorsque soudainement, ainsi que Luc écrit
que le Christ apparut aux deux sur leur chemin[231]
après qu’il fut sorti de son profond sépulcre,

un esprit apparut, qui venait après nous,
évitant de marcher sur la foule couchée ;
mais nous ne l’avons vu que lorsqu’il nous parla.

« Frères, commença-t-il, Dieu vous donne la paix ! »
Lors, en nous retournant tous les deux à la fois,
Virgile lui rendit le salut dont on use,

et lui dit : « Puisse-t-il te concéder la paix
au chœur des bienheureux, ce juste tribunal
qui me relègue, moi, dans l’exil éternel ! »

« Comment ? dit-il, pendant que nous pressions le pas ;
si vous êtes de ceux dont Dieu n’a pas voulu,
là-haut, qui vous conduit si loin sur ses degrés ? »

Et mon docteur lui dit : « Si tu prends garde aux signes
qui marquent celui-ci, tracés des mains de l’ange,

tu verras qu'il peut bien régner avec les justes[232].

Mais comme la fileuse à l'ouvrage sans fin[233]
pour lui n'a pas encore épuisé la quenouille
que Chlotos élabore et assigne à chacun,

son esprit, qui du tien comme du mien est frère,
n'aurait pu s'élever tout seul jusqu'à ce lieu,
parce qu'il ne sait pas regarder comme nous.

Aussi fus-je tiré hors de la vaste gueule
d'Enfer, pour le guider ; et je le guiderai
aussi loin que le peut conduire ma doctrine.

Mais dis-moi, si tu sais, pourquoi le mont vient-il
de s'ébranler si fort ? et pourquoi tous ensemble
paraissent s'écrier, jusqu'aux flots qui le baignent ? »

Sa demande avait su si bien trouver la cible
de ma soif de savoir, que rien que l'espérance
suffit pour que l'envie en devînt moins pressante.

Et l'autre commença : « Ce n'est pas une chose
qui survient au hasard, pour rompre l'ordonnance
de ce mont, ou qui soit hors de saison chez nous.

Les changements du temps n'ont pas de place ici ;
ce que le Ciel reçoit en lui, comme de lui[234],
c'est tout ce qui pourrait se produire en ce lieu.

La grêle ou le frimas, la pluie ou la rosée,
le givre n'ont jamais dépassé la limite
que trace l'escalier composé de trois marches.

On ne voit pas de nue, épaisse ou vaporeuse ;
nous ignorons l'éclair, la fille de Thaunas[235],

que l’on voit si souvent changer là-bas de place.

Et la vapeur aride est aussi retenue
par ces mêmes gradins dont je viens de parler
et où se tient debout le vicaire de Pierre.

Il peut trembler plus bas, peu ou prou, je ne sais ;
mais, quel que soit le vent qui se cache sous terre,
rien ne parvient chez nous, sans qu’on sache pourquoi.

S’il tremble, c’est qu’une âme enfin se sent si pure
qu’elle monte, ou du moins se prépare à monter,
et tu viens d’écouter le cri qui l’accompagne.

Le seul vouloir suffit à cette pureté
qui, libre enfin d’aller vers une autre demeure,
surprend l’âme et la rend heureuse de vouloir.

Avant, sa volonté se trouvait empêchée
par cet autre désir que le juge divin
lui donne du tourment, comme on l’eût du péché.

Pour moi, j’avais souffert pendant plus de cinq siècles
la peine des couchés[236], et je viens de sentir
le désir spontané d’un refuge meilleur.

De là vient la secousse, et les âmes pieuses
entonnaient sur le mont l’éloge du Seigneur,
pour obtenir de lui qu’elles montent là-haut. »

Il dit ; et comme on sent d’autant plus de désir
à boire, que la soif devenait plus pressante,
je ne saurais montrer combien j’en fus content.

« Oui, dit mon sage guide, oui, je vois le filet
où vous êtes tous pris, comment on s’en dégage,

pourquoi ce tremblement et ces hymnes de gloire.

Mais fais-nous maintenant comprendre qui tu fus,
et que par ton discours je puisse enfin apprendre
pourquoi tu dus rester tant de siècles couché. »

« Du temps où, soutenu par le plus grand des rois,
le bon Titus tirait vengeance des blessures
par où coulait le sang qu'avait vendu Judas,

je me trouvais là-bas, répondit cet esprit ;
j'avais le nom qui dure et honore le plus[237] ;
j'étais alors célèbre, et n'avais pas encore

reçu la foi. Mon chant semblait à tous si doux,
que Rome m'adopta, quoique né Toulousain,
et me fit mériter la couronne de myrte.

Le monde se rappelle encor le nom de Stace ;
Thèbes fut mon sujet, et puis le grand Achille ;
mais le second fardeau m'avait fait trébucher.

Mon ardeur s'échauffait au gré des étincelles
que sema dans mon cœur cette divine flamme
qui donne sa lumière à mille autre poètes ;

je pense à l'Énéide, elle fut une mère
pour moi comme pour tous, nourrice en poésie,
et je n'aurais écrit, sans elle, un sou vaillant.

Et pour avoir vécu là-bas en même temps
que Virgile, j'aurais accepté de payer
tout un soleil de plus, avant d'aller plus haut. »

Virgile, à ce discours, s'était tourné vers moi
et, tout en se taisant, semblait dire : « Tais-toi ! »

Mais le fait de vouloir ne suffit pas toujours,

car le rire et les pleurs suivent si promptement
aux divers sentiments dont chacun prend sa source,
que plus on est sincère et moins on les contient.

Un sourire flotta sur ma lèvre un instant ;
l'ombre se tut alors et chercha du regard
mes yeux, pour deviner mon penser, en disant :

« Puisses-tu voir finir heureusement tes peines !
Pourquoi sur ton visage ai-je aperçu tantôt
passer comme un éclair le soupçon d'un sourire ? »

Me voilà maintenant coincé des deux côtés :
l'un veut que je me taise, et l'autre me conjure
de parler. Je ne puis qu'en soupirer ; alors

mon maître, qui m'entend, me dit : « Pourquoi crains-tu
de lui parler ? Tu peux lui répondre et lui dire
; qu'il t'a demandé sur un ton si pressant. »

Je répondis alors : « Tu t'étonnes sans doute
de ce petit sourire, ô vénérable esprit ;
mais tu seras bientôt encor plus étonné.

Celui-ci, qui guida mon regard vers le haut,
est Virgile, celui de qui tu dis tenir
le pouvoir de chanter les hommes et les dieux.

Si tu crois que mon rire avait d'autres raisons,
rien ne serait moins vrai, sois-en persuadé :
ce n'est que pour les mots que tu disais de lui. »

Il s'inclinait déjà, pour embrasser les pieds
de l'illustre docteur ; mais celui-ci dit : « Frère,

laisse, tu n'es qu'une ombre, et moi, j'en suis une autre !

Et l'autre, en se levant : « Tu peux donc mesurer
la grandeur de l'amour qui m'attache à ton nom,
puisque ayant oublié notre commun néant,

je prétendais traiter l'ombre comme le corps. »

CHANT XXII

L'ange était demeuré bien loin derrière nous,
qui nous avait montré le sixième cercle
et m'avait enlevé du visage une marque,

après avoir nommé *beati* ceux qui sont
de justice affamés, mais sans que ses paroles
eussent compris de verbe autre que *sitiunt*[238].

Pour moi, je m'avançais maintenant plus léger
qu'aux passages d'avant, en sorte que sans peine
je montais sur les pas de ces esprits légers,

quand Virgile se mit à discourir : « L'amour
qu'inspire la vertu se voit correspondu
aussitôt que sa flamme apparaît au-dehors.

C'est pourquoi, depuis l'heure où le limbe d'enfer
vit Juvénal descendre et se joindre à nos ombres,
sitôt qu'il m'eut instruit de ton affection,

j'ai cru sentir pour toi la plus forte amitié
qu'on éprouva jamais pour quelqu'un d'inconnu,
si bien que la montée est à mon gré trop courte.

Mais dis-moi cependant (et pardonne à l'ami
à qui la confiance a relâché la bride) ;
réponds à ma demande aussi comme un ami :

Comment as-tu pu faire une place en ton cœur
au vice d'avarice, alors que par tes soins

ce cœur ne paraissait rempli que de sagesse ? »

Ce discours amena sur les lèvres de Stace
tout d'abord un sourire, ensuite il répondit :
« Tous tes mots sont pour moi des gages d'amitié.

Il est vrai que l'on voit assez souvent des choses
qui fournissent matière au doute, bien qu'à tort,
tant que leur vrai motif nous demeure inconnu.

Ainsi, ta question me fait voir que tu penses
que je fus dans la vie entaché d'avarice,
je suppose, en raison du cercle où tu m'as vu.

Sache que rien ne fut plus éloigné de moi
et que c'est justement pour un excès contraire
que l'on m'avait puni tant de milliers de mois[239].

Et si je n'avais pas corrigé ce défaut
quand j'entendis les mots qui dans ton œuvre accusent,
pleins d'un juste courroux, la nature des hommes :

« Que ne règles-tu pas, maudite faim de l'or,
l'appétit des mortels ? »[240] je roulerais des poids[241]
et j'aurais à souffrir la plus dure des guerres.

Combien au jour dernier se verront sans cheveux,
pour avoir ignoré qu'un repentir rachète,
tant au dernier instant que lorsqu'on en est loin !

Apprends en même temps que, comme le péché,
toute erreur qui se place à l'exact opposé
vieillit et se dessèche ici même, avec lui ;

et, bien que séjournant parmi ceux qui déplorent
l'avarice d'antan, j'y restais, pour ma part,

pour me purger là-bas de la faute contraire. »

« Pourtant, quand tu chantais cette guerre cruelle
et le double malheur de la triste Jocaste,
dit alors le poète aux chansons bucoliques,

ce que Clio voulait chanter par ton organe
ne semble pas prouver l'accord avec la foi,
sans laquelle le bien qu'on fait n'est pas assez[242].

Et s'il en est ainsi, quel soleil, quelle lampe
t'a tiré de la nuit et a conduit ta barque
dans le nouveau sillon tracé par le Pêcheur ? »[243]

Il répondit : « C'est toi qui m'envoyas d'abord
monter sur le Parnasse et boire à sa fontaine ;
c'est toi qui m'as donné la lumière, après Dieu.

Oui, tu fis comme ceux qui portent un flambeau
derrière eux, dans la nuit, et n'en profitent pas,
mais montrent le chemin à celui qui les suit,

quand tu dis : « Il se lève une époque nouvelle :
la justice revient, ramenant l'âge d'or,
et du ciel va descendre un nouveau rejeton. »[244]

C'est par toi que je fus et poète et chrétien.
Mais pour mieux te montrer le dessin que je trace,
je vais lui ajouter les nuances qu'il faut.

Le monde était déjà tout conquis par la foi
faite de vérité, qu'y venaient apporter
les nouveaux messagers du royaume éternel ;

et ton propre discours, que je viens de citer,
répondait aux propos de ces nouveaux prêcheurs ;

et je me mis bientôt à fréquenter chez eux.

Comme j'eus vite fait de les trouver tous saints,
du fier Domitien les cruelles poursuites
me firent mélanger mes larmes à leurs pleurs ;

et pendant tout le temps que j'ai passé là-bas,
je les ai soutenus, depuis que leurs mœurs pures
m'avaient fait mépriser tous les autres partis.

Et dès avant qu'en vers j'eusse conduit les Grecs
vers les fleuves thébains, j'ai reçu le baptême ;
mais la crainte me fit maintenir le secret.

Je fis toujours semblant d'être resté païen ;
et pour cette tiédeur, pendant quatre cents ans[245],
j'ai dû faire le tour du quatrième des cercles.

Mais toi, qui soulevas pour moi le lourd couvercle
sous lequel se cachait tout le bien que je dis,
pendant que le monter nous laisse du répit,

dis-moi ce que tu sais de notre vieux Térence
et de Cécilius, de Varius, de Plaute :
dis-moi s'ils sont damnés, dans quel coin de l'Enfer ? »

« Tous ceux-là, Perse aussi, moi-même et beaucoup
répondit mon seigneur, sommes avec ce Grec [d'autres,
que plus que nul au monde allaitèrent les Muses,

dans le premier enclos de la prison obscure ;
et souvent nos discours ont pour unique objet
le mont où fait séjour le chœur de nos nourrices.

Euripide, Antiphon se trouvent parmi nous,
Simonide, Agathon et beaucoup d'autres Grecs

dont le front fut jadis couronné du laurier.

On y retrouve aussi tes propres personnages ;
on y voit Déiphile, Antigone et Argie,
avec Ismène aussi, triste comme toujours.

Celle qui découvrit Langie est avec nous,
et de Tirésias la fille, avec Thétis,
avec Déidamie et ses nombreuses sœurs. »[246]

Les deux poètes, lors, se turent à la fois,
occupés à chercher du regard autour d'eux,
une fois le couloir et l'escalier finis.

Nous avions dépassé quatre filles du jour ;
la cinquième déjà tenait le gouvernail
et dirigeait toujours plus haut sa pointe ardente[247],

lorsque mon guide dit : « Je crois qu'il faut encore
tourner l'épaule gauche du côté qui descend
et, comme auparavant, faire le tour du mont. »

Ainsi, l'expérience étant notre seul guide,
presque sans hésiter nous prîmes ce chemin,
et l'âme bienheureuse fut d'accord avec nous.

Ils allaient en avant et moi, je les suivais,
et derrière eux, tout seul, j'écoutais leurs discours
qui de la poésie ouvraient pour moi les portes.

Mais ces doux entretiens furent interrompus
quand nous vîmes un arbre au milieu du chemin,
aux fruits d'une suave et agréable odeur.

Comme un sapin s'affile et rétrécit ses branches
vers le haut, celui-ci se rétrécit en bas,

afin que nul ne puisse y grimper, je suppose.

Les poètes alors s'approchèrent de l'arbre
et une voix leur dit, qui sortait du feuillage :
« Vous la regretterez, l'absence de ses fruits ! »

Vers l'endroit où le roc limitait notre route,
une eau claire tombait du haut de la paroi
et allait se répandre au-dessus du feuillage.

« Marie, ajoutait-on, pensait plus à la noce,
qu'elle voulait parfaite et ne manquant de rien,
qu'à sa bouche, qui prie à présent pour vous tous.

Les Romaines, jadis, savaient se contenter
de l'eau comme boisson ; pour sa part, Daniel
méprisa l'aliment et acquit le savoir.

Pendant l'âge premier, qui fut beau comme l'or,
la faim faisait trouver les glands un mets de choix,
et la soif transformait les ruisseaux en nectar.

Sauterelles et miel furent la nourriture
dont s'est alimenté Jean-Baptiste au désert ;
c'est ce qui rend son nom si grand et glorieux,

ainsi que vous pouvez le voir dans l'Évangile. »[248]

CHANT XXIII

Tandis que je fouillais d'un regard curieux
dans le feuillage vert, comme font d'habitude
ceux qui perdent leur temps à chasser les oiseaux,

celui qui m'était plus qu'un père dit : « Mon fils,
allons-nous-en d'ici, car le temps qui nous reste
doit être dépensé plus raisonnablement. »

Alors je ramenai mon regard et mes pas
auprès des deux savants, qui discouraient si bien
que la marche pour moi n'était plus un effort.

Soudain on entendit chanter parmi des pleurs
Domine, labia mea[249], de telle sorte
que cela produisait peine et plaisir ensemble.

« Qu'est-ce que l'on entend là-bas, ô mon doux père ? »
lui demandai-je alors ; et lui : « Ce sont des ombres
qui peut-être ont fini leur temps de pénitence. »

Comme des pèlerins qui vont pensant ailleurs
et rejoignent en route un groupe d'inconnus,
se tournent pour les voir, mais ne s'arrêtent pas,

de même, allant plus vite et sur nos mêmes traces,
dans un pieux silence, une foule d'esprits
nous dépassait, jetant des regards étonnés.

Ces esprits avaient tous des yeux creusés et sombres
et leur visage pâle était si décharné

que la peau copiait la forme de leurs os.

Je n'imagine pas qu'Erysichton parvint[250]
jusqu'à l'extrême bord d'une maigreur pareille,
même lorsqu'il avait le plus souffert de faim.

Pour moi, je méditais, me disant en moi-même :
« Ces gens avaient perdu Jérusalem, sans doute,
quand Myriam se mit son enfant sous la dent. »[251]

Leurs yeux semblaient autant de bagues sans chaton ;
ceux qui lisent OMO sur la face des hommes
n'auraient fait nul effort pour reconnaître l'M[252].

Qui croirait que c'était le parfum d'une pomme
ou le bruit de cette eau qui, produisant l'envie,
les faisait arriver à ce point, sans savoir ?

Je cherchais, étonné, qui les affamait tant,
car la raison pour moi demeurait inconnue
autant de leur maigreur que de leur triste croûte ;

quand voici que soudain, du profond de la tête,
une ombre vint jeter un long regard sur moi,
et dit ensuite : « À quoi dois-je donc cette grâce ? »

Je ne l'aurais pas su reconnaître au visage ;
mais au son de sa voix j'ai retrouvé de suite
tout ce que son aspect rendait méconnaissable.

L'étincelle suffit pour rallumer la flamme
du souvenir pendant à ces lèvres flétries,
car j'avais reconnu les traits de mon Forèse[253].

CHANT XXIII

« Tu ne dois regarder ni cette gale sèche
qui décolore ainsi ma peau, me disait-il,
ni ce reste de chair qui traîne encor sur moi ;

mais parle-moi de toi ; dis-moi qui sont aussi
ces deux ombres là-bas, qui te font compagnie ;
et ne t'éloigne pas sans m'avoir tout conté ! »

« Ta face, que ta mort m'avait tant fait pleurer,
me cause maintenant presque autant de chagrin,
lui répondis-je alors, à la voir si tordue.

Dis, pour l'amour de Dieu, qui te l'effeuille ainsi ?
Dissipe ma surprise avant que je ne parle,
car on s'explique mal, si l'esprit est ailleurs. »

« Le vouloir éternel, me dit-il, a placé
dans l'arbre et dans les eaux qui restent en arrière
une vertu qui fait que je m'étire ainsi.

Toutes ces ombres-ci, qui chantent en pleurant
pour avoir trop suivi les plaisirs de la bouche,
par la faim et la soif deviennent enfin pures.

L'appétit de manger et de boire s'excite
au parfum dégagé par l'arbre et le fil d'eau
qui se fraie un chemin d'en haut, parmi les feuilles.

Et c'est plus d'une fois que nous faisons le tour
de l'endroit que tu vois, qui rafraîchit nos peines ;

cependant, je dis peine et devrais dire joie,

car le même désir nous conduit vers cet arbre,
qui portait autrefois le Christ à dire : « Eli ! »
lorsqu'il nous racheta, joyeux, avec son sang. »

« Depuis ce jour, Forèse, où tu laissas le monde,
lui répondis-je alors, pour un monde meilleur,
il ne s'est pas encore écoulé cinq années.

Mais puisque tu perdis le pouvoir de pécher
avant que l'heure vînt de la bonne douleur
qui refait l'union de notre âme avec Dieu,

comment es-tu monté jusqu'ici ? Je pensais
que tu serais encore à l'étage d'en bas,
où le temps de l'erreur se paie avec le temps. »[254]

« C'est que je fus aidé, telle fut sa réponse,
à déguster la douce absinthe de la peine
par tous les pleurs versés par ma bonne Nella[255].

Ses larmes, ses soupirs, ses dévotes prières
m'ont tiré de la côte où les âmes attendent,
m'évitant le séjour dans les cercles suivants.

Elle est d'autant plus chère au Ciel et plus aimée,
ma veuve que jadis j'aimais si tendrement,
qu'aux bonnes actions elle a moins de compagnes,

puisque la Barbagia de Sardaigne possède[256]
plus de femmes sachant ce que c'est que pudeur,
que l'autre Barbagia qui la garde à présent.

Doux frère, que veux-tu que je te dise encore ?
Je crois apercevoir déjà ce temps futur

(et l'heure d'aujourd'hui n'en est pas bien lointaine)

où du haut de la chaire il faudra prohiber
aux femmes sans pudeur qui remplissent Florence
de s'en aller montrant leur sein à tout venant.

Dis-moi, quelle barbare ou quelle Sarrasine
fallut-il menacer, pour la faire habiller,
de quelque châtiment, spirituel ou non ?

Mais si ces femmes-là pouvaient imaginer
ce que le Ciel prépare à leur intention,
on les verrait déjà hurler à pleine bouche.

Car, si de l'avenir je vois bien les mystères,
avant que de l'enfant que l'on berce aujourd'hui
s'emplume le menton, elles seront damnées.

Mon frère, maintenant ne me cache plus rien !
Vois, je ne suis pas seul, puisque tous ces esprits
regardent le soleil que ton corps intercepte. »

Je répondis alors : « Si tu gardes mémoire
de tout ce que jadis nous fûmes l'un pour l'autre[257],
le souvenir lui-même ici nous sera dur.

Celui qui me précède est venu me tirer
de la vie où j'étais, pas plus loin qu'avant-hier
(lui montrant le soleil), lorsque vous vîtes pleine

la sœur de celui-ci. C'est lui qui m'a conduit
dans la profonde nuit des véritables morts,
et j'ai partout suivi ses pas avec ma chair.

Ensuite, ses conseils m'ont mené vers le haut,
où j'ai fait la montée et le tour de ce mont

qui vous redresse, vous que le monde a tordus.

Il m’a dit qu’il voulait me tenir compagnie
jusqu’à ce que j’arrive où reste Béatrice ;
ensuite il me faudra me séparer de lui.

C’est de lui que je sais tout cela, c’est Virgile,
dis-je en montrant du doigt ; quant à l’autre, c’est l’ombre
pour qui votre royaume, en le laissant partir,
avait tremblé si fort, l’instant d’auparavant. »

CHANT XXIV

Nos pas et nos propos n'empêchaient pas l'un l'autre,
mais, tout en discourant, nous avancions bien vite,
comme un vaisseau poussé par des vents favorables,

pendant que les esprits qui semblaient plus que morts
me montraient par les trous des yeux l'étonnement
qu'ils ressentaient de voir que j'étais bien vivant.

Et sans perdre le fil du discours, je disais :
« Peut-être monte-t-il[258] un peu plus lentement
qu'il n'en aurait envie, à cause de cet autre.

Mais dis-moi, si tu sais, où se trouve Picarde ;
montre-moi, s'il se peut, quelqu'un de digne à voir
parmi toutes ces gens qui n'ont d'yeux que pour moi. »

« Ma sœur, dont la beauté fut sœur de la bonté,
est en train de jouir de sa digne couronne
dans l'éternel bonheur, au plus haut de l'Olympe.[259]

Il dit, puis il reprit : « Il n'est pas inutile
de te dire les noms de tous, car nos visages
ne rappellent plus rien, à force de jeûner.

Voici là-bas, dit-il, me le montrant du doigt,
Bonagiunta de Lucques[260], et au-delà de lui
le visage qu'on voit plus sillonné que d'autres

a jadis sur ses bras porté la sainte Église :
il est venu de Tours, et purge par la faim

l'anguille de Bolsène et le vin de grenache. »[261]

Les montrant tour à tour, il m'en nomma bien d'autres ;
ils paraissaient contents d'être ainsi désignés,
en sorte qu'aucun d'eux ne fronçait le sourcil[262].

Je vis comme, de faim, rongeaient leurs dents à vide
Ubaldin de la Pile[263], avec ce Boniface
dont la crosse a fourni de plantureux repas[264],

et messire Marchese, à qui ne manquait pas
le boire dans Forli, lorsqu'il avait moins soif,
et qui pensait pourtant ne jamais boire assez[265].

Mais comme l'on s'arrête à l'un plutôt qu'à l'autre
en regardant les gens, je vins près du Lucquois[266],
qui semblait désireux de m'entendre parler.

Dans ce qu'il marmottait j'entendis s'échapper
le nom de Gentucca de ses lèvres, que ronge
le juste châtiment dont il est tenaillé.

« Âme, lui dis-je alors, qui semblés désireuse
de parler avec moi, dis-moi ce que tu veux ;
mets fin par tes propos à ton doute et au mien ! »

« Une femme là-bas, qui n'a pas le bandeau,
commença-t-il alors, saura te rendre doux
l'abri de ma cité, quoi que le monde en dise.

Tu rentreras chez toi muni de ce présage ;
si tu lis autre chose à travers mon murmure,
ce sont les mêmes faits qui le rendront plus clair[267].

Mais dis-moi si je suis devant cet homme même
auteur des vers nouveaux qui commencent ainsi :

Dames qui comprenez ce que c'est que l'amour ? »[268]

Je dis : « Je suis quelqu'un qui ne fait que noter
lorsque l'amour m'inspire, et traduire en paroles
à mesure qu'il dicte au-dedans de mon cœur. »

Il dit : « Frère, à présent je sais ce qui manquait
au Notaire, à Guitton[269] ! et à mes propres vers
pour atteindre au doux style à la mode aujourd'hui.
Et je comprends aussi comment avec vos plumes
vous suivez au plus près celui qui vous inspire,
ce qui certainement n'était pas notre cas.

Cependant, pour celui qui regarde de près,
passant d'un style à l'autre, c'est tout ce qu'il verrait. »
Il se tut sur cela, d'un air presque content.

Tels les oiseaux qui vont hiberner sur le Nil
forment de temps en temps des bandes dans les airs,
et puis, prenant leur vol, se disposent en file,

ainsi toutes ces gens qui s'étaient assemblés
détournèrent les yeux et pressèrent la marche,
l'envie et la maigreur les rendant plus légers.

Mais comme lorsqu'on est fatigué de trotter
on aime ralentir, laissant passer les autres
et s'apaiser au cœur la longue oppression,

se laissant dépasser par tout le saint troupeau,
Forese était venu se rapprocher de moi
pour me dire : « Quand donc te reverrai-je encore ? »

« Je ne sais pas combien je vais vivre, lui dis-je ;
mais mon retour ne peut se produire plus vite
que je ne reviendrai vers toi par la pensée.

L’endroit où l’on m’a mis pour y passer ma vie[270]
devient de jour en jour plus dénué de bien
et, si mon œil voit bien, la ruine le guette. »

« Laisse donc ! me dit-il. Je vois le plus coupable
que traîne derrière elle une bête enragée
jusqu’au fond du vallon qui jamais ne pardonne.

Toujours plus emporté, courant toujours plus vite,
cet animal finit par lui donner la mort
et par abandonner son corps déchiqueté[271].

Ces cercles-là, dit-il en me montrant le Ciel,
à peine auront roulé, que tu sauras déjà
ce que je ne pourrais t’expliquer davantage.

Je te laisse à présent, car le temps est trop cher
pour ceux de notre règne, et j’en ai trop perdu
voulant t’accompagner et marcher comme toi. »

Comme le cavalier qui se lance parfois
et s’éloigne au galop des rangs qui l’accompagnent,
pour mériter l’honneur de heurter le premier,

tel il se sépara de nous à pas pressés,
tandis que je restais en route avec ces deux
qui furent ici-bas de si grands luminaires.

Lorsqu’il fut arrivé devant nous assez loin
pour que seul le regard du dedans[272] le pût suivre,
comme en esprit déjà je suivais ses paroles,

les rameaux verdoyants et les fruits d’un autre arbre
m’apparurent soudain, et pas très loin de nous,
m’étant tourné vers lui seulement à la fin.

Sous ces arbres je vis des gens lever les bras,
et crier vers le haut je ne sais pas trop quoi,
pareils à des enfants impatients et simples,

lorsque ne répond pas celui qu'ils sollicitent,
quoique, pour exciter plus encor leur envie,
il leur montre de loin l'objet qu'ils convoitaient.

Cette foule à la fin s'en alla, détrompée,
et nous vînmes alors plus près de ce grand arbre
qui rejette les pleurs et les humbles prières.

« Passez votre chemin sans trop vous approcher !
L'arbre est plus haut, dont Ève voulut tâter le fruit,
et c'est de celui-là que provient ce planton »,

disait dans ce feuillage une voix inconnue.
Alors Virgile et Stace et moi, serrant les coudes,
nous passâmes plus loin, longeant toujours la côte.

« Souvenez-vous, disait la voix, de ces maudits
engendrés par la nue et qui, dans leur ivresse,
opposaient à Thésée une double poitrine ;

de ces Hébreux aussi, qui buvaient mollement,
si bien que Gédéon les chassa de sa troupe,
alors qu'il descendait des monts vers Madian. »[273]

C'est ainsi que, suivant l'un des bords de la route,
nous passions, écoutant les péchés de la bouche
qui reçurent bientôt d'assez tristes salaires.

Puis, nous éparpillant sur la route déserte,
nous fîmes en avant bien plus de mille pas,
et chacun regardait sans prononcer un mot.

« Qu'allez-vous donc pensant tous les trois, à l'écart »,
dit soudain une voix ; et j'eus un soubresaut,
comme une bête lâche et sujette à l'ombrage.

Je dressai le regard, pour voir qui venait là ;
et je crois que personne n'a vu dans la fournaise
le verre et le métal plus rouge et fulgurant

que l'être que je vis, qui nous dit : « S'il vous plaît
d'aller plus haut, il faut que vous passiez par là :
c'est là que doit tourner qui va chercher la paix. »

J'étais, à son aspect, resté comme ébloui ;
et je pris le tournant conduit par mon docteur,
comme celui qui marche en suivant quelque bruit.

Comme la brise en mai déverse des senteurs,
et se met à courir au-devant de l'aurore,
se chargeant du parfum des herbes et des fleurs,

tel un souffle venait me caresser le front,
et je l'ai bien senti qui battait des deux ailes,
répandant tout autour des parfums d'ambroisie.

Et une voix disait : « Heureux ceux que la grâce
illumine si bien, que les plaisirs du goût
n'éveillent dans leur cœur nul désir excessif.,
et qui n'ont d'autre faim que la faim de justice. »[274]

CHANT XXV

Cependant le monter n'admettait nul retard,
car déjà le soleil laissait au Scorpion
la nuit, et au Taureau le cercle de midi[275].

Comme celui que rien ne saurait retenir
et qui va son chemin, quoi qu'il rencontre en route,
si l'aiguillon le point de quelque soin pressant,

tels nous sommes entrés dans cet étroit passage,
l'un sur les pas de l'autre, et prîmes l'escalier
dont l'étroitesse oblige à le monter en file.

Et comme le petit des cigognes bat l'aile,
s'essayant à voler, mais la rabat bien vite
et ne s'enhardit pas à sortir hors du nid,

tel je sentais s'éteindre et s'allumer l'envie
de les questionner, mais sans aller plus loin
que le geste d'ouvrir la bouche pour parler.

La marche était rapide ; et pourtant mon doux père
m'avait déjà compris, car il me dit : « Décoche
l'arc du parler : je vois que tu le tiens fin prêt ! »

Pour mieux ouvrir la bouche alors je pris courage
et je lui demandai : « Comment peut-on maigrir,
quand le fait de manger cesse d'être un besoin ? »[276]

« Si tu te souvenais, dit-il, comme à mesure
que brûlait un tison, s'éteignait Méléagre,

ce que tu viens de voir te paraîtrait moins dur[277].

Si tu pensais aussi qu'avec chaque clin d'oeil
l'image cligne aussi de l'œil dans le miroir,
ce qui te semble noir deviendrait transparent.

Mais pour mieux contenter ton désir de savoir,
voilà Stace, je vais l'appeler et prier
d'être le médecin qui panse tes blessures. »

« Si je vais expliquer pour lui, répondit Stace,
les décrets éternels, bien que tu sois présent,
le désir de te plaire est mon unique excuse. »

Puis il continua : « Mon fils, si ton esprit
consent à recevoir et garder mes paroles,
ce sera la réponse au « comment » de tantôt.

Notre sang le plus pur, que nos veines avides
ne peuvent absorber et laissent sans toucher,
un peu comme un relief qu'on enlève de table,

acquiert dans notre cœur la vertu de former
tous les membres du corps[278] : ce n'est que dans ce but
qu'il court dans chaque veine et se transforme en membre.

En s'épurant encore, il descend où mieux vaut
ne pas nommer ; et puis, projeté hors du corps,
se mêle au sang d'un autre, au vase naturel[279].

Et là, se rencontrant l'un l'autre, ils se combinent,
l'un prêt à recevoir, l'autre fait pour agir,
grâce à ce noble organe où les deux sont formés.

Une fois mélangé, son action commence,
en se coagulant d'abord ; puis il fait vivre

ce qu'il fit exister matériellement.

Cette active vertu devient ensuite une âme,
comme dans une plante, avec la différence
qu'elle fait des progrès, et l'autre n'en fait pas[280].

Puis elle œuvre si bien qu'elle se meut et sent
comme un polype en mer[281], et commence à fournir
les organes qu'il faut aux sens qu'elle a produits.

C'est ainsi que s'étale et se détend, mon fils,
la vertu qui s'engendre au cœur du générant,
où déjà la nature a prévu tous les membres.

Cependant, tu ne vois pas encore comment
l'animal se transforme en enfant : c'est un point
où vinrent trébucher de plus savants que toi,

parce que leur doctrine entendait séparer
les facultés de l'âme et l'intellect possible,
qu'ils ne pouvaient placer dans aucun des organes[282].

Toi, reçois dans ton sein la vérité qui vient :
apprends qu'à l'instant même où le fœtus se trouve
posséder un cerveau parfaitement formé,

le Premier Moteur tourne un regard satisfait
vers cette œuvre de choix de Nature, et lui souffle
un esprit neuf, fertile en puissantes vertus.

Celui-ci tire à lui des principes actifs ;
il en fait sa substance et devient l'âme unique
qui vit et qui ressent et se pense elle-même ;

et pour que mes propos ne te surprennent pas
pense que la chaleur du soleil se fait vin,

lorsqu'elle se mélange avec le suc des vignes.

Et lorsque Lachésis épuise sa quenouille,
l'âme, en se séparant de notre chair, emporte
tous les dons qu'elle avait, tant humains que divins

Les autres facultés sont et restent inertes,
tandis que volonté, mémoire, intelligence
s'aiguisent au-delà de ce qu'elles étaient.

L'âme va sans tarder et tombe d'elle-même
miraculeusement sur l'une des deux rives
où d'abord elle apprend quel sera son chemin[283].

Sitôt qu'on lui désigne une place là-bas,
la vertu formative autour d'elle rayonne,
comme elle l'avait fait dans les membres perdus.

Et comme on voit dans l'air saturé par la pluie
qu'un rayon du dehors le perce et se réfracte,
l'agrémentant ainsi de diverses couleurs,

de la même façon l'espace avoisinant
emprunte les contours qui lui sont imprimés
par la vertu de l'âme en ce point arrêtée.

C'est ainsi qu'à l'instar de la flamme qui suit
le feu qui la produit, lorsqu'il change de place,
cette forme nouvelle accompagne l'esprit.

Comme l'âme par elle enfin devient visible,
on l'appelle ombre ; ensuite elle pourvoit d'organes
chacun de ses sens, jusque et y compris la vue.

C'est pourquoi nous avons la parole et le rire ;
c'est ce qui donne un corps aux soupirs et aux larmes

que l’on entend partout sur les pentes du mont.

Dès lors, à chaque fois que les désirs l’assiègent
ou d’autres passions, l’ombre en ressent les coups :
et voilà la raison de ton étonnement. »

Nous étions arrivés au dernier des détours,
et nous avions tourné en avançant à droite,
et déjà d’autres soins occupaient nos regards[284].

Là-haut, du flanc du mont jaillit un mur de flammes ;
mais la corniche lance un souffle dans les airs,
qui les rabat et fraie un couloir de passage.

Nous fûmes obligés de passer à la file
par ce dégagement ; j’avais bien peur du feu
d’une part, et de l’autre un ravin me guettait.

Mon guide me disait : « C’est ici qu’il te faut
une vue assez prompte à te bien seconder,
car il te suffirait d’un seul pas pour tout perdre. »

On entendait Summae Deus clementiae[285]
que l’on chantait du sein de ce grand incendie,
et je voulus savoir, malgré tout, qui chantait.

J’aperçus des esprits qui marchaient dans les flammes
et, regardant toujours vers eux et sous mes pieds,
mes yeux de çà de là ne faisaient que courir.

À peine venaient-ils de terminer leur chant,
qu’ils crièrent bien fort : « *Virum non cognosco* »[286]
et reprirent bientôt leur hymne à voix plus basse.

Puis, terminant leur chant, ils s’écriaient : « Diane,
qui vivait dans les bois, chassa loin d’elle Hélice[287],

qui du fruit de Vénus avait senti le goût. »

Ensuite, reprenant leur antienne, ils nommaient
les femmes, les maris qui demeurèrent chastes,
comme le mariage et la vertu le veulent.

Je pense que cela remplit suffisamment
tout l'espace de temps où le feu les rôtit ;
car tel est l'aliment, telles sont les pratiques

qui peuvent corriger, à la longue, l'erreur.

CHANT XXVI

Pendant que nous marchions ainsi, l'un devant l'autre,
sur le bord de la route, et que souvent mon maître
disait : « Attention ! Ne sors pas du sentier ! »

le soleil qui tombait sur mon épaule gauche
baignait de ses rayons le bord de l'Occident,
sur sa couleur d'azur mettant des teintes blanches,

et mon ombre ajoutait à la flamme des tons
plus sombres ; et je vis que beaucoup de ces âmes
avaient, tout en marchant, remarqué ce détail.

C'est la raison qui fit qu'à la fin ils parlèrent,
et le commencement fut de se dire entre elles :
« Celui-ci n'a pas l'air d'avoir un corps fictif. »

Ensuite certains d'eux s'approchèrent de moi
d'aussi près qu'on pouvait, tout en prenant bien soin
de ne pas esquiver le feu qui les brûlait.

« Ô toi qui marches seul après les autres deux,
sans doute par respect et non pas par paresse,
réponds-nous, les brûlés dans la soif et le feu !

Je ne suis pas le seul qui désire t'entendre ;
nous pendons à ta lèvre avec bien plus d'envie
qu'on n'a d'eau fraîche en Inde ou dans l'Éthiopie.

Dis-nous, comment fais-tu pour nous cacher ainsi
le soleil ? on dirait que tu n'es pas encore

tombé dans les filets que dispose la mort. »

C'est ainsi que parlait l'un d'entre eux ; j'aurais dit
qui j'étais, quand soudain m'apparut, surprenante,
une autre nouveauté qui m'appelait ailleurs.

En effet, au milieu de la route embrasée
s'en venaient d'autres gens au-devant de ceux-ci
et, pour les observer, je gardai le silence.

Je vis des deux côtés les ombres se presser,
courir à la rencontre, échanger des baisers,
sans s'arrêter, au gré de leurs brèves rencontres :

telles, lorsque leurs rangs noirâtres s'entrecroisent,
s'accolent les fourmis, et dans leur tête-à-tête
semblent se raconter leur route et leur moisson.

Et tout de suite après cet accueil amical,
avant le premier pas qui les doit séparer,
chaque troupeau s'écrie aussi fort qu'il le peut.

La foule d'arrivants dit : « Sodome et Gomorrhe ! »
l'autre : « Pasiphaé s'abrita dans la vache,
afin que le taureau contentât sa luxure. »[288]

Puis, comme se sépare une bande de grues
pour partir vers le sable ou vers les monts Riphées[289],
selon qu'elles vont loin du froid ou du soleil,

les uns vont d'un côté et les autres de l'autre,
les hymnes reprenant aussi bien que les larmes
et le cri qui convient le mieux à leur état.

Lors les mêmes esprits qui m'avaient demandé
de parler avec eux s'en revinrent vers moi,

et dans leurs yeux brillait leur désir d'écouter.

Moi, qui savais déjà quelle était leur envie,
je leur dis donc : « Esprits que remplit l'assurance
de trouver tôt ou tard la paix des bienheureux,

mes membres ne sont pas restés là-bas, sur terre,
tendres ni mûrs : ils font avec moi compagnie,
ainsi que tout mon sang et toutes mes jointures.

Je vais ainsi là-haut, pour ne plus être aveugle ;
je dois aux oraisons d'une dame du Ciel
de promener chez vous ma dépouille mortelle.

Et puisse être comblé votre plus grand désir
bien vite, et que le Ciel vous reçoive à demeure,
lui, si riche en amour et qui n'a pas de bornes !

Dites-moi cependant, car je voudrais l'écrire,
qui vous êtes vous-mêmes, et quelle est cette foule
qui s'éloigne de vous en vous tournant le dos. »

Pareil au montagnard qui se trouble, ahuri,
et regarde partout, lorsqu'il descend en ville
de son hameau sauvage, et ne peut dire un mot,

tel me parut alors l'aspect de ces esprits ;
mais, ayant quelque peu secoué leur stupeur,
qui ne dure jamais dans les âmes bien nées,

celui qui tout d'abord m'avait parlé me dit :
« Que tu peux être heureux, toi qui dans nos provinces
t'en viens pour tout savoir de l'art de bien mourir !

La foule qui s'éloigne a commis autrefois
le péché pour lequel César, dans son triomphe,

s'entendait appeler reine par ses soldats[290].

C'est ce qui fait qu'au cri de : « Sodome ! » ils s'en vont,
se réprouvant tout seuls, comme tu vis tantôt,
et l'aveu de leur honte augmente leurs brûlures.

Et quant à nos péchés, ils sont hermaphrodites[291] ;
nous n'avons pas gardé la loi d'humanité,
suivant notre appétit comme des animaux ;

et nous disons tout haut, pour accroître l'opprobre,
quand nous partons d'ici, le nom de cette femme
qui devint animal sous l'airain de la bête.

Ainsi, tu sais de quoi nous sommes tous coupables ;
et si tu veux savoir par nos noms qui nous fûmes,
je n'en ai pas le temps et ne saurais les dire.

Je te réponds, du moins, pour ce qui me concerne :,
Guido Guinizelli fut mon nom[292] ; le regret
que j'eus de ma conduite, avant ma mort, me sauve. »

Comme, lors de ce deuil dont fut frappé Lycurgue,
accouraient les deux fils pour rejoindre leur mère[293],
j'aurais voulu courir, mais sans pouvoir le faire,

quand j'entendis ainsi dire son propre nom
mon père et de tous ceux qui, bien mieux que moi-même,
ont composé de doux et jolis vers d'amour.

Pendant de longs instants je poursuivis la marche,
et je le regardais sans parler ni l'entendre ;
mais le feu m'empêchait de m'avancer vers lui.

Et lorsque de le voir je fus rassasié,
je finis par lui faire offre de mes services,

en choisissant les mots qui font que l'on vous croit.

Il répondit alors : « Ce que tu viens de dire
s'imprime en moi si fort et si visiblement,
que Léthé ne le peut supprimer ou ternir.

Si tout est aussi vrai que le dit ton serment,
dis, pour quelle raison m'aimes-tu donc autant
que le montre ton dire, ainsi que ton regard ? »

Et moi, je répondis : « Ce sont tes vers si doux
que, tant que durera l'usage d'aujourd'hui,
l'encre qui les écrit en deviendra sans prix. »

« Frère, dit-il alors, celui que je te montre
du doigt (me désignant un esprit devant lui)
du parler maternel fut bien meilleur orfèvre.

Soit qu'il chante l'amour ou conte des romans,
il les dépasse tous : et laisse dire aux sots
qui prétendent donner la palme au Limousin[294].

Ils restent bouche bée au bruit plutôt qu'au fond,
et de cette façon fondent leur jugement
sans vouloir écouter la règle ou la raison.

C'est ce qu'ont fait beaucoup d'anciens, avec Guitton[295],
dont le renom croissait, passant de bouche en bouche ;
pourtant, la vérité finit par l'emporter.

Mais puisque tu détiens un pareil privilège
qui te permet ainsi d'arriver jusqu'au cloître
du couvent dont le Christ est lui-même l'abbé.

devant lui pense dire un Pater pour moi-même,
jusqu'à l'endroit qui sert pour le monde d'ici,

qui ne possède plus le pouvoir de pécher. »[296]

Puis, désirant peut-être à ceux qui le suivaient
laisser la place libre, il plongea dans le feu,
comme un poisson dans l'eau pique et descend au fond.

Je vins près de l'esprit qu'il m'avait désigné[297]
et lui dis qu'à son nom je préparais déjà,
du moins dans mes souhaits, un séjour plus heureux.

Alors il commença courtoisement à dire :
« Tan m'abellis vostre cortes deman
qu'ieu no me puesc ni voill a vos cobrir.

Ieu sui Arnaut, que plor e vau cantan ;
consiros vei la pasada folor
e vei jausen lo joi qu'esper, denan.

Ara vos prec, per aqueîa valor
que vos guida aï sont de Vescalina,
sovenha vos a temps de ma dolor ! »[298]

Et il s'en fut plonger au feu qui purifie.

CHANT XXVII

À l'heure où le soleil darde ses premiers rais
à l'endroit où coula le sang de son auteur,
où l'Èbre se retrouve en bas de la Balance,

et du Gange les flots s'échauffent sous la none ;
bref, la lumière était en train de décliner[299],
lorsque l'ange de Dieu apparut dans sa joie[300].

Il se tenait au bord du feu, sur la montée,
en chantant *Beati mundo corde*, et sa voix
vibrait plus puissamment que la voix des humains.

« On ne dépasse pas cet endroit, âmes saintes,
sans que le feu vous morde ; entrez donc dans les flammes
et ne restez pas sourds au chant qui vient de là ! »

dit-il lorsqu'il nous vit arriver près de lui ;
et quand je l'entendis, je devins tout pareil
à celui que l'on fait descendre dans la fosse.

Je tendis vers le haut mes deux mains suppliantes
et je croyais revoir, à regarder ces flammes,
des corps qu'auparavant j'ai déjà vus brûler.

Mes deux guides alors se tournèrent vers moi
et Virgile me dit aussitôt : « Cher enfant,
c'est peut-être un tourment, mais ce n'est pas la mort !

Souviens-toi, souviens-toi ! Si j'ai su te conduire
à bon port, sur le dos de Géryon lui-même,

que crains-tu, maintenant qu'on est plus près de Dieu ?

Sois donc persuadé qu'au milieu de ces flammes,
quand même tu devrais rester plus de mille ans,
tu ne saurais laisser un seul de tes cheveux.

Si tu penses jamais que je veux te tromper,
viens plus près de la flamme et convaincs-toi toi-même,
exposant de tes mains le pan de ton habit.

Éloigne, éloigne donc de ton cœur cette crainte !
Tourne-toi par ici, lance-toi hardiment ! »
Mais je restais figé, bien qu'avec du remords.

Me voyant rester ferme et si dur à plier,
il dit, un peu troublé : « Penses-y bien, mon fils :
pour trouver Béatrice, il faut franchir ce mur ! »

Comme jadis Pyrame, au seul nom de Thisbé,
ouvrit un œil mourant et voulut la revoir,
le jour où le mûrier se teignit de son sang,

ainsi, ma résistance aussitôt amollie,
je regardais mon guide, en entendant le nom
dont la musique chante encor dans ma mémoire.

Alors, hochant la tête, il reprit : « Comment donc ?
Préférons-nous rester sur place ? » Et il sourit,
comme on fait à l'enfant qu'on gagne avec un fruit.

Ceci dit, il entra le premier dans le feu,
non sans avoir d'abord prié Stace d'attendre,
qui l'avait séparé de moi pendant longtemps.

Dès que j'y pénétrai, je me serais jeté
dans du verre fondu, pour chercher la fraîcheur,

tellement la chaleur dépassait toute borne.

Mon très doux père alors, pour mieux m'encourager,
parlait de Béatrice en poursuivant sa marche :
« Il me semble déjà, dit-il, voir son visage. »

Une voix qui chantait au-delà nous guidait ;
et nous, en la prenant comme point de repère,
nous sortîmes du feu à l'endroit où l'on monte.

« *Venite, benedicti patris mei* »[301], disait
une voix s'élevant d'un éclat que j'y vis,
mais qui brillait si fort, que j'en fus ébloui.

« Le soleil part, dit-il encore, et la nuit vient ;
ne vous arrêtez pas, mais pressez votre marche,
avant que l'occident ne s'habille de noir. »

Une route montait tout droit dans le rocher,
en sorte que mon corps me cachait devant moi
les rayons d'un soleil très bas sur l'horizon.

Nous n'avions fait l'essai que de quelques gradins,
que mes sages et moi nous vîmes à mon ombre
qui s'effaçait déjà, que le soleil mourait.

Avant que ne s'accrût sur l'horizon immense
une seule couleur dans toutes ses parties
et que la nuit n'obtînt une entière franchise,

chacun de nous choisit un gradin pour son lit,
car la loi de ce mont nous avait enlevé
l'envie et le pouvoir de monter davantage[302].

Comme les chèvres vont avant d'avoir brouté,
pétulantes, grimper sur les plus hauts rochers

et, un instant plus tard, on les voit ruminer

à l’ombre, mollement, sous un soleil de plomb,
et le chevrier surveille, appuyé sur sa crosse,
et tout en s’appuyant ne cesse de veiller ;

ou comme le berger qui demeure au serein
passe la nuit auprès du paisible troupeau,
empêchant les brebis de s’éloigner du gîte ;

tels nous paraissions être en ce moment les trois ;
moi, pareil à la chèvre ; eux, comme des bergers,
pressés de toutes parts par le mur des rochers.

On ne voyait de là qu’un bref morceau de Ciel ;
mais par cette échappée on voyait les étoiles
plus grandes qu’ici-bas et bien plus lumineuses. >

Et lors, en ruminant et en les contemplant, /
le sommeil me saisit, ce sommeil qui souvent,
avant qu’un fait n’arrive, en porte la nouvelle.

Je pense que c’était à l’heure où d’Orient
rayonne tout d’abord sur le mont Cythérée[303],
qu’embrase chaque fois le même feu d’amour,

lorsqu’une dame belle et jeune m’apparut
en songe, qui semblait aller parmi les prés
en y cueillant des fleurs, et disait en chantant :

« Que quiconque voudrait savoir quel est mon nom,
apprenne que je suis Lia, qui de mes mains
travaille sans arrêt à faire une guirlande[304].

Pour me plaire au miroir, je m’en pare ici même ;
pourtant, ma sœur Rachel n’abandonne jamais

sa glace, où tous les jours elle demeure assise,

heureuse seulement d'y contempler ses yeux,
qui sont beaux, comme moi de me parer moi-même :
sa joie est de se voir, et la mienne d'agir. »

Déjà, grâce aux splendeurs qui précèdent l'aurore,
qui semble au voyageur d'autant plus agréable
qu'il se trouve, en rentrant, plus près de sa demeure,

les ombres de la nuit fuyaient de toutes parts,
emportant mon sommeil ; et m'étant éveillé,
je vis déjà debout, près de moi, mes grands maîtres.

« Ce fruit si savoureux, que le soin des mortels
s'en va chercher par tant de chemins différents,
apaisera ta faim pas plus tard qu'aujourd'hui. »

Celui qui m'adressait des paroles pareilles
était mon bon Virgile ; et je crois que jamais
des étrennes n'ont pu me plaire davantage.

Au désir que j'avais d'être déjà là-haut
s'ajoutait un désir nouveau, qui me donnait
des ailes pour voler à chaque pas nouveau.

Lorsque tout l'escalier resta derrière nous,
arrivés tous les trois à son point le plus haut,
Virgile s'arrêta pour mieux me regarder

et dit : « Tu viens de voir le feu que l'on traverse
et l'éternel, mon fils : te voilà maintenant
à cet endroit où moi, je ne vois plus bien clair[305].

Mon esprit et mon art t'avaient servi de guides ;
que ton propre plaisir soit désormais le seul,

car ton chemin n’est plus étroit et périlleux.

Regarde le soleil qui brille sur ton front,
regarde l’herbe fraîche et les fleurs, les bosquets
que la terre d’ici produit sans aucun soin.

Tu peux, en attendant les beaux yeux bienheureux
dont les larmes m’ont fait venir à ta rencontre,
te promener partout ou t’asseoir quelque part.

Tu ne dépendras plus de mes signes ou dires :
ton jugement est droit, libre et judicieux,
et ce serait erreur que de ne pas le suivre :

je mets donc sur ton front la couronne et la mitre. »[306]

CHANT XXVIII

Dans mon désir de voir au-dedans et dehors
la divine forêt épaisse et frissonnante
qui rendait à mes yeux plus doux le jour nouveau[307],

sans perdre plus de temps, je partis de ce bord,
pénétrant lentement dans la belle campagne
dont le sol répandait de partout des senteurs.

Une brise légère et qui jamais ne change
venait me caresser sans cesse le visage
d'un souffle encor plus doux que le plus doux zéphyr.

Les feuilles, sous le vent, frissonnaient doucement
et d'un seul mouvement se penchaient du côté
où l'ombre du mont saint se projette d'abord,

sans ployer pour autant ou subir de secousse,
en sorte que du haut des branches, les oiseaux
pouvaient continuer leur office et leurs jeux,

recevant, au contraire, au sein de leur feuillage,
d'où venaient leurs gais chants, les premières haleines
qui servaient de bourdon à leur propre concert,

pareil au bruissement qui court de branche en branche
sur les bords de Chiassi, le long de la pinède[308],
lorsque Éole a lâché la bride au Sirocco.

Et j'étais parvenu, dans cette promenade,
assez loin au-dedans de l'antique forêt,

pour ne plus distinguer par où j'étais venu,

quand soudain un ruisseau m'empêcha d'avancer,
car ses modestes flots se dirigeaient à gauche,
faisant ployer les fleurs qui poussaient sur son bord[309].

Les sources que l'on tient chez nous pour plus limpides
sembleraient contenir quelque mélange impur
au prix de celle-ci, tant elle est transparente,

quoique à la vérité son cours se glisse, obscur,
sous l'ombre permanente et qui ne laisse pas
pénétrer jusqu'à lui la lune ou le soleil.

Me voyant arrêté, je passai du regard
au-delà du ruisseau, pensant y contempler
l'émail bariolé de tout ce frais printemps,

et j'aperçus alors, comme l'on voit parfois
des objets qui nous font comme par un miracle
oublier tout à coup tous nos autres pensers,

une dame passer par là, toute seulette,
qui s'en allait chantant et choisissant des fleurs,
parmi les prés sans fin qui couvraient son chemin[310].

« Ô belle dame, toi que baignent les rayons
d'amour, s'il est permis d'en croire le visage
qui semble d'ordinaire interprète du cœur,

fais-moi cette faveur de venir plus avant,
me mis-je à la prier, près de cette rivière,
pour que je puisse mieux entendre ta chanson.

Je vois, en te voyant, Proserpine et sa fable,
les lieux et le moment où la perdit sa mère,

tandis qu'elle perdait, elle aussi, son printemps. »

Pareille à la danseuse esquissant une volte
et qui joint les talons et glisse et se replie,
si bien qu'à peine un pied se place devant l'autre,

elle se retourna vers moi, du beau milieu
de toutes ces fleurs d'or et de sang, en baissant
d'un geste virginal son pudique regard.

Elle accepta pourtant d'exaucer ma prière,
s'approchant de façon que la douce musique
avec son sens complet arrivait jusqu'à moi.

Lorsqu'elle fut venue à l'endroit où les ondes
de ce joli ruisseau baignent l'herbe des bords,
elle me fit le don de lever le regard.

Je ne saurais penser qu'un aussi fort éclat
a brillé sous les cils de Vénus, à l'instant
où son fils la blessa d'une flèche imprévue.

Elle restait debout sur la rive et riait
et tressait de ses mains les diverses couleurs
qu'offre spontanément ce mont, le toit du monde.

L'eau mettait entre nous l'espace de trois pas ;
et pourtant l'Hellespont, qu'a traversé Xerxès,
mettant un frein qui dure à l'orgueil des humains,

ne dut pas être autant abhorré de Léandre,
pour barrer le chemin d'Abydos à Sestos,
que ce ruisseau de moi, pour ne pas s'être ouvert.

« Vous venez d'arriver ; et voyant que je ris,
commença-t-elle alors, dans cet endroit élu

pour être le berceau de la nature humaine,

peut-être éprouvez-vous quelque surprise ou doute ;
mais le psaume qui dit Delectasti contient
la lumière qui peut dégager votre esprit[311].

Toi, qui viens le premier et qui m'avais priée, h
dis si tu veux savoir autre chose ; j'arrive
prête à te contenter sur chacun de tes doutes. »

« Cette eau, lui dis-je alors, et les bruits de ce bois
semblent un fait nouveau et qui combat en moi
d'autres faits opposés, que je connais d'ailleurs. »[312]

Elle me répondit : « Je t'en dirai la cause,
et d'où vient cet effet qui produit ta surprise,
et je dissiperai le brouillard qui t'offusque.

Le souverain Bien, seul à se plaire en lui-même,
ayant fait l'homme bon et pour le bien, le mit
en ce lieu qui promet une paix éternelle.

Mais l'homme n'y resta que bien peu, par sa faute,
et dut changer bientôt en pleurs et en misère
le sourire innocent et les jeux amusants.

Pour que les mouvements que produisent plus bas
les perturbations de la terre et de l'eau
et que la chaleur porte aussi haut qu'elle peut

ne fassent pas la guerre à l'homme jusqu'ici,
ce mont s'est élevé tellement vers les cieux,
qu'à partir de la porte il s'en trouve affranchi.

Mais comme tout au long de ce vaste circuit
l'air tourne en même temps que le premier mobile,

à moins qu'en quelque point le cercle ne se brise[313],

sur ce sommet, plongeant dans l'air vivant et libre,
s'engendre un mouvement tel que tu viens de voir
et qui fait frissonner l'épaisseur de ce bois.

Le feuillage agité possède ce pouvoir,
que ses propriétés vont imprégner le vent,
qui les répand partout, pendant qu'il tourne en rond.

Le reste de la terre, autant que le permettent
le sol et le climat, conçoit et met au jour
des arbres différents, de différents usages.

Il ne faudrait donc pas s'émerveiller là-bas,
en sachant tout cela, si parfois quelque plante
y germe sans sortir de semence visible.

Tu dois savoir aussi que la sainte campagne
où nous sommes, contient en elle tous les germes
et même certain fruit qui ne prend pas là-bas.

L'eau que tu vois ici ne sourd pas d'une source
procédant des vapeurs que le froid précipite,
comme un fleuve qui perd et qui reprend haleine,

mais jaillit d'une source éternelle et puissante,
et qui puise autant d'eau dans le vouloir divin
que son double canal épanche par ailleurs.

Celui qui passe ici possède une vertu
qui des anciens péchés efface la mémoire ;
l'autre, de nos bienfaits retient le souvenir.

De ce côté, son nom est Léthé ; quant à l'autre,
on l'appelle Eunoé ; mais sa vertu n'opère

qu’après qu’on a goûté l’eau de chacun des deux.

Leur exquise saveur n’est à nulle pareille.
Mais, quoique de ta soif tu puisses te défaire
avant qu’il soit besoin d’en savoir davantage,

je t’offre un corollaire outre ce que j’ai dit,
dans l’espoir que mon dire aura l’heur de te plaire,
même si je l’allonge plus que je n’ai promis.

Tous ceux qui dans leurs vers chantaient au temps
le souvenir heureux de l’âge d’or, sans doute [jadis
au Parnasse ont rêvé de l’endroit que tu vois.

La souche des humains y vécut innocente ;
un éternel printemps y porte tous les fruits ;
et voici le nectar dont on a tant parlé. »

Alors je retournai du côté des poètes
tout le poids de mon corps, et les vis écouter
avec contentement ces dernières paroles ;

puis mon regard revint chercher la belle dame.

CHANT XXIX

En chantant de la voix d'une femme amoureuse,
elle mettait un terme à son discours, disant
le Beati quorum tecta sunt peccata[314].

Et puis, comme parfois les nymphes vont seulettes
sous l'ombre des grands bois, désireuses les unes
de revoir le soleil, les autres de le fuir,

elle se mit en marche en remontant le fleuve
tout le long de la rive ; et moi, je fis de même,
suivant d'un petit pas les petits pas de l'autre.

Nous n'en avions pas fait plus de cent à nous deux
qu'un tournant apparut, formé par les deux rives,
dirigeant mon chemin du côté du levant.

Mais nous n'allâmes pas bien loin de ce côté,
quand la dame soudain se retourna vers moi
et me dit : « Frère, écoute et regarde avec soin ! »

Et voici qu'un éclat se mit à parcourir
tout à coup, en tous sens, cette immense forêt,
si vif, que je pensai que c'était un éclair.

Pourtant, comme l'éclair est égal à lui-même,
tandis que celui-ci durait et s'augmentait,
je me disais tout seul : « Qu'est-ce donc que ceci ? »

Un murmure très doux commençait à glisser
dans les airs transparents ; et, mû par un beau zèle,

je blâmais dans mon cœur la témérité d'Ève,

puisque, à l'endroit où terre et ciel obéissaient,
la femme, quoique seule et fraîchement formée,
s'est ainsi refusée à se plier aux ordres,

alors, que, si, pieuse, elle s'était soumise,
j'aurais pu savourer ce plaisir ineffable
très tôt auparavant et pendant plus longtemps.

Pendant que j'avançais parmi tant de prémices
de l'éternel bonheur, mon esprit en suspens,
et désirant encor de plus grandes délices,

au-devant de nos pas, sous la verte ramure,
le ciel prenait les tons des flammes qui rougeoient
et dans cet air fluet on devinait un chant.

Si jamais j'ai souffert, ô vierges sacro-saintes,
pour vous la faim, le froid ou les longues veillées,
c'est ici qu'il me faut en obtenir le prix !

Il faut que l'Hélicon emplisse ici ma coupe,
et qu'Uranie aussi m'assiste avec son chœur,
pour chanter ces objets que l'on conçoit à peine.

Je crus apercevoir de loin sept arbres d'or,
m'étant laissé tromper par la grande distance
qui séparait alors notre groupe du leur.

Cependant, quand je pus arriver assez près
pour que l'objet commun[315] où se trompaient nos sens
ne perdît nul détail par l'effet des distances,

la faculté qui fraie à la raison sa route[316]
dans ces arbres connut autant de candélabres

et dans le bruit des voix découvrit l'hosanna[317].

Un éclat entourait ce splendide cortège,
de beaucoup plus brillant que la lune à minuit
au milieu de son mois et par un ciel serein.

La surprise me fit me tourner du côté
du bon Virgile, et lui ne fit que me répondre
par l'émerveillement de son propre regard.

Ensuite je revins vers l'étonnant spectacle
qui s'avançait vers nous d'une marche si lente
qu'à l'épouse nouvelle il céderait des points.

La dame me gronda : « Pourquoi tant d'intérêt,
s'il ne va pas plus loin que ces vives lumières
et ne remarque rien de tout ce qui les suit ? »

Je vis alors des gens tout de blanc habillés
qui suivaient ces splendeurs comme l'on suit des chefs,
et ce monde jamais n'a vu blancheur pareille.

Les ondes du ruisseau resplendissaient à gauche
et de ma gauche à moi me renvoyaient l'image,
quand je m'y regardais comme dans un miroir.

Ayant enfin trouvé sur ma rive un endroit
tel que le seul courant me séparait des autres,
je suspendis la marche, afin de mieux les voir,

et je vis des flambeaux qui marchaient au-devant
en laissant derrière eux des traces de couleur
qui ressemblaient aux traits échappés du pinceau,

en sorte qu'au-dessus, sept bandes parallèles
unissaient en faisceaux les couleurs dont Délie[318]
se ceint, et le soleil forme son arc-en-ciel.

Le septuple étendard s'étalait par-derrière,
plus loin que le regard ; ceux des bords se trouvaient,
si je calcule bien, à dix pas de distance.

C'est sous un ciel plus beau que je ne saurais dire
que vingt-quatre vieillards s'avançaient, deux par deux,
qui portaient sur leurs fronts des couronnes de lis[319].

Ils chantaient tous en chœur : « Entre toutes les filles
d'Adam sois à jamais bénie ; et que bénie,
soit aussi ta beauté pendant l'éternité ! »

Et lorsque enfin les fleurs et l'herbe fraîche et tendre
qui recouvraient le sol sur la rive opposée
cessèrent de sentir les pas de ces élus,

tout comme sur le ciel une étoile suit l'autre,
je vis quatre animaux paraissant à leur suite[320],
tous quatre enguirlandés de franges de feuillage.

Chacun était pourvu de six ailes pennées,
les plumes peintes d'yeux qui paraîtraient sans doute
pareils aux yeux d'Argos, si celui-ci vivait.

Je ne gaspille pas davantage mes rimes,
lecteur, pour les décrire : un autre soin me presse,
si fort, que sur ce point je ne peux plus m'étendre.

Mais lis Ezéchiel, qui les décrit si bien,
tels qu'il les vit venir des régions du froid,
accompagnés du vent, de la nue et du feu,

et comme tu pourras les trouver dans ses pages,
tels ils étaient ici, sauf sur le point des ailes,
sur lequel je suis Jean, qui l'écrit autrement.

L'espace qui restait entre eux quatre était pris
par un char triomphal monté sur ses deux roues,
que traînait un griffon attelé par le cou[321].

Ses deux ailes pointant vers le ciel encadraient
la bande médiane, à leur tour encadrées
par les trois des côtés, qu'elles n'accrochaient pas.

Elles montaient si haut, qu'on les perdait de vue,
et les membres d'oiseau paraissaient faits en or,
les autres étaient blancs mélangés de vermeil.

Non seulement à Rome on n'a jamais fêté
Auguste ou l'Africain avec un char si beau,
mais celui du soleil paraîtrait pauvre, au prix,

ce même char du jour qui, s'étant égaré,
brûla par le décret du juste Jupiter,
comme pieusement le demandait la Terre.

À côté de la roue à droite étaient trois femmes
qui venaient en dansant en rond ; l'une était rouge,
si bien qu'on ne l'eût pu distinguer dans le feu.

On eût facilement de la seconde femme
pris la chair et les os pour autant d'émeraudes ;
l'autre avait la couleur de la neige qui tombe.

Elles semblaient tantôt conduites par la blanche
et tantôt par la rouge, et leurs pas lents ou vifs
paraissaient mesurés au rythme de leur chant.

À gauche, également, dansaient quatre autres femmes
dans leurs habits de pourpre, et suivaient la mesure
de l'une, dont la tête avait au front trois yeux.

À la suite du groupe ainsi décrit par moi
cheminaient deux vieillards aux habits dissemblables,
mais respirant la même honnête fermeté.

L'un d'eux appartenait sans doute à la famille
de ce grand Hippocrate, offert par la nature
à tous ceux qui lui sont les plus chers, comme un don ;

et l'autre témoignait d'un souci bien contraire
et portait une épée aiguë et si brillante
que, bien que séparés par l'eau, j'en frissonnai.

J'en vis ensuite quatre au maintien plus modeste,
et seul, derrière tous, j'aperçus un vieillard
s'avancer en dormant, le visage crispé[322].

Ils portaient tous les sept les mêmes vêtements
du groupe des premiers, mais autour de leurs fronts
ils n'avaient pas, comme eux, des couronnes de lis,

mais de rosés de sang et d'autres fleurs pareilles ;
et à les voir de loin on aurait pu jurer
que leur tête était flamme à partir du sourcil.

Quand le char arriva juste en face de moi,
on entendit gronder le tonnerre, et ces gens,
comme s'il eût été défendu d'avancer,

s'arrêtèrent soudain, avec tous leurs drapeaux.

CHANT XXX

Quand le Septentrion de la première sphère[323]
(qui n'a jamais connu l'aurore ou le couchant
ni d'autre obscurité que celle du péché,

et qui montrait là-haut à chacun le chemin
du devoir, comme en bas l'autre le fait aussi
pour celui qui dirige au port son gouvernail)

eut arrêté son cours, la troupe véridique
qui venait après lui, au-devant du griffon,
se tourna vers le char comme vers son repos.

Et l'un d'eux, qu'on eût dit envoyé par le Ciel,
lança trois fois Veni, sponsa, de Libano[324],
et son chant fut repris par les autres en chœur.

Comme les bienheureux, lors du dernier appel,
surgiront tout à coup, chacun de son sépulcre,
chantant l'alléluia d'une voix retrouvée,

tels sur ce char divin venaient de se lever
plus de cent, *ad vocem tanti senis*[325], ministres
et messagers aussi de la vie éternelle.

Benedictus, disaient tous en chœur, qui *venis,*
et *Manibus date lilia plenis* d'autres,
tout en faisant pleuvoir les fleurs de toutes parts.

J'ai déjà vu parfois, à la pointe du jour,
les bords de l'Orient se baignant dans les rosés

et le reste du ciel dans l'azur le plus pur ;

et j'ai vu le soleil se lever dans des voiles
si bien que, les vapeurs modérant son éclat,
l'œil pouvait soutenir longuement sa lumière.

Telle, parmi les fleurs tombant comme une nue
qui prenait sa naissance entre les doigts des anges
et pleuvait tout autour et au-dessus du char,

le front ceint d'olivier sous un voile candide,
une dame apparut, qui, sous un vert manteau,
portaient des vêtements couleur de flamme vive.

Et soudain mon esprit, qui depuis trop longtemps
s'était vu maintenir si loin de sa présence
qu'il avait oublié la surprise et la peur,

sans avoir eu besoin de la voir davantage,
par la vertu secrète émanant de ses yeux,
retombait en pouvoir de son ancien amour.

Aussitôt que mes yeux sentirent les effets
de la grande vertu dont j'ai reçu l'atteinte
avant que mon jeune âge abandonnât l'enfance

cherchant protection, je regardais à gauche,
comme un petit enfant qui court vers sa maman
quand il prend peur, ou bien lorsqu'il a du chagrin,

voulant dire à Virgile : « À peine s'il me reste
quelque goutte de sang dans les veines qui tremblent,
car de mes feux anciens je reconnais les signes. »[326]

Virgile cependant venait de me priver
de sa présence, lui, Virgile, mon doux père,

Virgile à qui j'avais confié mon salut !

Tout ce qu'avait perdu notre première mère
n'empêcha pas mes yeux mouillés par la rosée
de se baigner alors de nouveau dans mes larmes.

« Dante, pour dur que soit le départ de Virgile,
il est tôt pour pleurer, il est tôt pour les larmes,
car il te faut pleurer sur une autre blessure. »

Comme va l'amiral de la poupe à la proue,
pour mieux voir les marins travaillant à ses ordres
sur les autres vaisseaux, et les pousse à bien faire,

tel, la cherchant des yeux lorsqu'elle eut dit mon nom
que je suis obligé d'écrire en cet endroit,
mon regard reconnut au bord gauche du char

la dame qui m'était tout d'abord apparue,
le visage voilé par la fête des anges,
me fixer du regard par-dessus la rivière,

quoique les voiles blancs qui tombaient de sa tête
et que fixaient au front les feuilles de Minerve
ne m'eussent pas permis de la voir clairement.

Sur un ton souverain et hautaine en son dire,
elle continuait, comme celui qui parle
en gardant pour la fin la pointe du discours :

« Regarde bien ! Je suis, oui, je suis Béatrice !
Qui te rend si hardi d'escalader des cimes ?
Ne savais-tu donc pas qu'ici l'on est heureux ? »

Je baissais mon regard vers la source limpide ;
mais, n'y voyant que moi, je le tournai vers l'herbe,

tel était sur mon front le poids de la vergogne.

Une mère est parfois trop dure avec son fils :
et telle elle semblait alors, car la pitié
que n'accompagne pas la douceur est amère.

Elle se tut enfin, et les anges chantèrent
soudain, en chœur : « *In te, Domine, speravi* » ;
mais leur chanson prit fin avec pedes meos[327].

Comme parmi les mâts encor vivants des bois
la neige vient durcir le dos de l'Italie
sous le souffle glacé de tous les vents slavons,

puis après elle fond et coule goutte à goutte,
dès qu'arrive un vent chaud de la terre sans ombre
comme une flamme fond le suif de la chandelle,

je demeurais ainsi, sans larmes ni soupirs,
pendant le chant divin de ceux dont la musique
suit toujours le concert des sphères de là-haut.

Mais lorsque j'eus compris qu'ils me compatissaient
dans leur suave accord mieux que s'ils n'avaient dit :
« Dame, pourquoi donc être envers lui si sévère ? »

la glace qui d'abord accablait ma poitrine
devint soupir et larme, et angoisseusement
rejaillit de mon cœur par la bouche et les yeux.

Mais elle, se tenant toujours aussi rigide
de ce côté du char, après un long silence
adressa la parole à ce chœur de pitié :

Elle dit : « Vous veillez dans un jour éternel ;
le sommeil ou la nuit ne vous volent jamais

un seul pas que le monde esquisse dans sa marche.

Ma réponse n’est pas pour vous, mais elle vise
celui qui pleure là, car il doit bien m’entendre,
pour que la pénitence égale ses erreurs.

Non seulement du fait de ces sphères célestes
qui mènent les mortels vers une fin certaine,
selon qu’elle est écrite au concours des étoiles,

mais aussi par l’effet de la faveur divine,
dont la source descend de si hautes vapeurs
que les regards mortels ne sauraient la trouver,

cet homme-ci fut tel, du temps de sa jeunesse,
que virtuellement les bonnes habitudes
auraient pu le conduire aux meilleurs résultats.

Mais une terre inculte, aux mauvaises semences,
est d’autant plus sauvage et devient plus maligne
qu’elle cache en son sein plus de force et vigueur.

Je l’ai pourtant, un temps, aidé de ma présence,
et en lui faisant voir de mes yeux la jeunesse,
j’obtins qu’il me suivît le long du droit chemin.

Cependant, arrivé à peine sur le seuil
de mon âge second, j’ai dû changer de vie,
et il m’abandonna, pour se donner à d’autres.

Alors que je montais de la chair à l’esprit
et qu’augmentaient d’autant ma vertu, ma beauté,
je devins à ses yeux moins chère et moins aimable ;

Et il porta ses pas sur une fausse route,
poursuivant le reflet de ce bonheur trompeur

qui ne donne jamais ce qu'il nous a promis.

En vain j'ai demandé des inspirations,
par lesquelles je l'ai bien souvent visité
en songe et autrement, car il n'en avait cure.

Il est tombé si bas, qu'enfin tous les moyens
paraissaient impuissants pour obtenir sa grâce,
si ce n'est en voyant les races condamnées.

C'est pour cela qu'au seuil des morts j'ai fait visite,
pour porter à celui qui l'a conduit ici
les larmes de mes yeux à l'appui des prières.

Pourtant, c'est transgresser l'ordonnance divine,
que de vouloir goûter, franchissant le Léthé,
un pareil aliment, sans avoir à payer

l'écot d'un repentir qui coûte bien des pleurs. »[328]

CHANT XXXI

« Toi, qui restes au bord de la sainte rivière,
reprit, tournant vers moi la pointe d'un discours
dont déjà le tranchant m'atteignait durement,

la dame, et poursuivant sans s'être interrompue,
dis, dis si tout cela n'est pas vrai ! Que l'aveu
s'ajoute maintenant aux accusations ! »

Mon esprit se trouvait tellement confondu,
que je voulus parler, mais ma voix s'éteignit
avant de se lancer hors de son propre organe.

Bien vite elle épuisa sa patience et dit :
« Que penses-tu ? Réponds ! Les mauvais souvenirs
en toi n'ont pas encore été touchés par l'eau ».

La crainte qui se mêle à la confusion
arracha de mes lèvres un « oui » si mal formé,
qu'on l'entendait des yeux bien mieux que par l'ouïe.

Et comme ayant bandé trop fort une arbalète,
lorsqu'il faut décocher, la corde et l'arc se cassent
et les flèches s'en vont sans force vers le but,

à la fin j'éclatai sous ce poids accablant,
faisant place soudain aux soupirs et aux larmes,
cependant que ma voix s'étouffait dans ma gorge.

Elle me dit alors : « Au milieu de mes vœux
qui devaient te conduire vers l'amour de ce bien

auprès duquel plus rien n’est digne qu’on en rêve,

quelle chaîne ou fossé sur ta route tendus
avais-tu rencontrés, qui t’ont fait ainsi perdre
tout espoir de poursuivre en avant ton chemin ?

Quelles facilités, ou bien quel avantage
avais-tu découverts, écrits au front des autres,
pour ressentir si fort le besoin de leur plaire ? »

Avalant avec peine un soupir d’amertume,
ce n’est qu’avec effort que j’ai pu lui répondre,
et ma bouche forma péniblement des mots.

Je lui dis en pleurant : « Les objets corporels
avec leurs faux plaisirs détournèrent mes pas,
dès que votre regard se fut caché pour moi. »

« Que tu taises, dit-elle, ou même que tu nies
ce que tu reconnais, ta faute pour autant
n’en est pas moins connue, et ton juge la sait.

Mais lorsque des péchés l’aveu sort de lui-même
des lèvres du pécheur, la meule se retourne,
dans notre tribunal, contre le fil du glaive.

Et pour que maintenant tu ressentes la honte
de ton erreur passée, et pour qu’une autre fois
tu te montres plus fort avec d’autres sirènes,

laisse à présent sécher tes larmes, et écoute :
tu comprendras comment ma chair ensevelie
aurait dû te montrer un tout autre chemin.

La nature ni l’art ne t’ont jamais offert
de plaisir comparable à celui des beaux membres

qui me portaient jadis, et sont cendre à présent.

Or, puisque tu perdis ce suprême plaisir
par suite de ma mort, quel autre objet mortel
pouvait paraître encor désirable à tes yeux ?

Ne devais-tu plutôt, quand les choses trompeuses
venaient de te porter ce premier coup, lever
ton esprit jusqu'à moi, qui lors ne trompais plus ?

À quoi sert-il d'attendre, avec du plomb aux ailes,
des déboires nouveaux, de quelque jeune fille
ou d'autres vanités dont le temps est si court ?

On trompe un jeune oiseau deux ou trois fois de suite :
mais à partir du jour qu'il a toutes les plumes,
il saura reconnaître et la flèche et les rets. »

Pareil à ces enfants qui, muets et honteux,
restent à écouter et, le regard bien bas,
reconnaissent leur faute et en ont du remords,

tel j'étais demeuré : « Si tu ressens, dit-elle,
tant de peine à m'entendre, allons, lève la barbe :
tu seras plus navré de m'avoir regardée. »

Le chêne le plus fort fait moins de résistance
à l'heure où l'ouragan chez nous le déracine,
ou le vent de la terre où régnait Iarbas[329],

que j'en fis, pour lever la tête à ses paroles ;
et lorsqu'elle eut dit « barbe » au lieu de dire « tête »,
je sentis aussitôt la pointe envenimée.

Mais dès que je levai ma face vers le haut,
je sentis d'un regard que les êtres premiers

avaient déjà cessé de parsemer des fleurs,

et mes yeux, qui n'étaient pas encore assurés,
virent que Béatrice était alors tournée
vers la bête qui joint en elle deux natures.

Elle, malgré son voile et malgré la distance,
surpassait d'aussi loin sa beauté de jadis,
que sa beauté, jadis, a surpassé les autres.

Je sentis me piquer du repentir l'ortie
si fort, que les plaisirs qui m'avaient éloigné
le plus de mon amour m'étaient les plus odieux.

Le remords me poignait si durement le cœur,
que je tombai pâmé ; celle à qui je le dois
peut seule raconter ce qu'il advint de moi.

Puis, lorsqu'un peu de force enfin revint au cœur,
cette dame apparut, que d'abord je vis seule
et qui dit, se penchant sur moi : « Serre-moi bien ! »

Elle m'avait plongé jusqu'au cou dans le fleuve
et s'avançait sur l'eau, me traînant après elle
aussi facilement qu'une simple nacelle.

Quand j'arrivai tout près de la rive bénie,
j'ouïs l'*Asperges me*[330], chanté si doucement
qu'il m'en souvient à peine et je ne puis l'écrire.

La belle dame alors me tendit ses deux bras,
me prenant par la tête, et me plongea sous l'onde,
si bien qu'il me fallut avaler de son eau.

Puis elle m'en sortit et, bien que tout trempé,
me fit entrer en danse avec les quatre belles

et chacune à son tour me couvrit de son bras.

« Nymphes dans cet endroit et dans le ciel étoiles,
avant que Béatrice au monde ne descende
on nous vint désigner pour lui servir d'esclaves.

Nous allons te mener sous ses yeux ; ces trois femmes
au regard plus profond aiguiseront le tien,
pour qu'il reçoive mieux son heureuse clarté. »

Elles chantaient ainsi ; puis elles me menèrent
au-devant du poitrail du griffon, où déjà
Béatrice tournait son visage vers nous.

Elles dirent alors : « Ouvre bien grands les yeux !
Voici, nous t'avons mis devant les émeraudes
d'où l'Amour t'a déjà décoché de ses flèches ! »

Un millier de désirs plus brûlants que la flamme
attachèrent mes yeux aux yeux resplendissants
qui demeuraient toujours fixés sur le griffon.

Et comme le miroir réfléchit le soleil,
tel le double animal rayonnait dans ces yeux
et montrait tour à tour l'une et l'autre nature.

Lecteur, tu peux penser si j'étais étonné
de voir un tel objet, immobile en lui-même,
et dont, pourtant, l'image ainsi se transformait.

Alors, tandis que plein de stupeur et de joie,
mon esprit savourait le céleste aliment
qui peut rassasier sans jamais fatiguer,

soudain les autres trois s'avancèrent vers nous,
montrant par leur maintien leur plus grande noblesse

et dansant aux accords de leur céleste chant.

« Tourne ton saint regard, tourne-le, Béatrice
(c'est ainsi que disait leur chant), vers ton fidèle
qui, pour te retrouver, fit un si long voyage !

Fais-nous la grâce aussi de vouloir dévoiler
ton sourire pour lui, afin qu'il y contemple
la seconde beauté que tu gardes couverte ! »[331]

Splendeur de l'éternelle et vivante lumière,
qui donc pâlit assez à l'ombre du Parnasse,
qui donc se soûle assez de l'eau de ta fontaine,

pour qu'on ne pense pas qu'il a perdu l'esprit,
s'il prétend te montrer telle que tu parus,
à l'endroit où les chœurs du Ciel te font un cadre,

lorsque tu découvris ton visage au grand jour ?

CHANT XXXII

J'avais si fortement appliqué mon regard
à calmer cette soif vieille de dix années[332],
que tous les autres sens m'avaient abandonné ;

outre que mes yeux même avaient des deux côtés
des murs de nonchaloir, tant ce sourire saint
les retenait lui seul dans ses rets de jadis ;

quand mon regard se vit tourné par ces déesses
soudain du côté gauche, et presque par la force,
quand je les entendis dire : « Tu fixes trop ! »

Et la difficulté de voir clair, qui persiste
après que le soleil nous donne dans les yeux,
fit que pour un instant je restai sans rien voir.

Mais l'œil s'habituant avec moins de lumière
(je dis « moins », seulement par rapport à l'éclat
suprême dont je fus séparé par la force),

je vis le groupe heureux qui venait d'esquisser
un demi-tour à droite et qui se retournait,
faisant face au soleil et aux sept candélabres.

Comme sous les pavois qui lui font un rempart
tourne le bataillon avec son étendard,
avant que tous les rangs puissent changer de front,

de même ces soldats du royaume céleste
qui venaient les premiers passèrent devant nous,

avant que le timon du char tournât à gauche.

Les dames furent lors se placer près des roues
et le griffon tira la charge bienheureuse,
sans qu'un seul mouvement fît frissonner ses plumes.

Celle qui m'avait fait traverser la rivière,
jointe à Stace et à moi, nous suivîmes la roue
qui traçait, en tournant, le petit arc de cercle.

Traversant le haut bois déserté par la faute
de la femme qui fut trop crédule au serpent,
d'angéliques concerts nous mesuraient les pas.

Une flèche en trois vols traverserait peut-être
la distance qu'à peine nous avions parcourue,
alors que de son char descendit Béatrice.

Puis, j'entendis le chœur qui murmurait : « Adam ! »
et tous vinrent au pied d'un arbre dont les branches
de feuilles et de fleurs se trouvaient dépouillées[333].

Sa couronne, pourtant, s'évasait d'autant plus
qu'elle montait plus haut, et l'on admirerait
hautement sa grandeur dans la forêt des Indes.

« Que tu peux être heureux, Griffon, toi dont le bec
n'arrache rien de l'arbre au goût si savoureux,
mais amer par la suite, et qui tord les entrailles ! »

Ainsi criaient, autour de cet arbre robuste,
tous les autres ; alors l'animal deux fois né :
« C'est ainsi qu'on maintient la source de justice ! »

Retournant au timon qu'il venait de tirer,
il le mit près du pied de l'arbre dépouillé,

l'attachant à son tronc et l'y laissant enfin[334].

Les plantes ici-bas, lorsque tombe sur elles
tout l'éclat du soleil et des rayons issus
du signe qui fait suite aux célestes Poissons,

se gonflent sous la sève, et chacune reprend
ses anciennes couleurs, avant que le soleil
n'attelle ses coursiers sous un signe nouveau.

Tel cet arbre reprit sa force et fut couvert
par des fleurs moins que rosé et plus que violette,
lui qui, l'instant d'avant, n'était que branches nues.

Mais je n'ai pas compris, et l'on ignore ici
l'hymne qui fut chanté par ces gens à la suite,[335]
et que je n'avais pas écouté jusqu'au bout.

Si je savais conter comment s'était fermée
la paupière cruelle au conte de Syrinx[336],
celle qui dut payer chèrement sa veillée,

je ferais comme un peintre imitant son modèle,
et je raconterais comment je m'endormis :
mais qui peut expliquer comment vient le sommeil ?

Je passerai donc vite à l'heure du réveil :
je dis qu'une blancheur vint déchirer le voile
du sommeil, et le cri : « Lève-toi ! Que fais-tu ? »

Lors qu'ils furent conduits près des fleurs du pommier
qui fait avec ses fruits les délices des anges
et offre dans le ciel des noces éternelles,

Pierre et Jacques et Jean, endormis tous les trois,
s'éveillèrent soudain, au bruit de la parole

qui sut vaincre jadis des sommeils plus profonds,

et virent tout à coup leur collège réduit
d’une part de Moïse et d’autre part d’Élie,
et prendre un autre aspect l’étole de leur maître.

Tel je revins à moi ; et je vis se pencher
sur moi la bonne dame à qui je dois déjà
d’avoir conduit mes pas le long de la rivière.

L’âme en suspens, je dis : « Où donc est Béatrice ? »
« Regarde, elle est là-bas, sous les feuilles nouvelles ;
tu peux la voir, dit-elle, assise auprès du tronc.

Tu vois aussi le chœur qui fait cercle autour d’elle ;
les autres vont là-haut, derrière le Griffon,
aux sons d’un autre chant, plus doux et plus profond. »

Et si dans son discours elle en dit davantage,
je ne sais, car mes yeux ne voyaient plus que Celle
qui m’empêchait d’entendre ou de voir d’autres qu’elle.

Seule, elle était restée assise sur le sol,
comme voulant monter la garde auprès du char
que je vis attacher par la Bête biforme.

Les sept nymphes en cercle autour d’elle formaient
un chapitre, portant dans les mains ces flambeaux
qui restent à l’abri d’Aquilon et d’Auster.

« Tu ne resteras pas longtemps dans ces forêts ;
avec moi, tu seras à jamais citoyen
de cette Rome vraie où le Christ est Romain.

Cependant, pour le bien du monde qui vit mal,
observe donc ce char ; et tout ce que tu vois,

une fois de retour, conte-le par écrit ! »

Ainsi dit Béatrice ; et moi, qui ne voulais
que me montrer soumis à ses commandements,
des yeux et de l'esprit j'obéis à ses ordres.

Jamais feu n'a jailli des épaisses nuées
aussi rapidement, lorsque descend la pluie
des régions du ciel qui se trouvent plus haut,

que j'ai vu lors piquer l'oiseau de Jupiter
tout le long de cet arbre, déchirant son écorce
aussi bien que les fleurs et les feuilles nouvelles.

Et de toute sa force il fonça sur le char,
qui vacilla soudain, comme au vent le vaisseau
ballotté par les flots de bâbord à tribord[337].

Après cela, je vis se glisser dans la caisse
par-derrière ce char de triomphe un renard
qui semblait ignorer la bonne nourriture ;

mais, en lui reprochant la laideur de ses fautes,
Béatrice le fit déguerpir aussi vite
que ses pieds décharnés semblaient le lui permettre.

Et suivant le chemin qu'il avait pris d'abord,
sur la caisse du char je vis descendre l'aigle,
mais il y dut laisser une part de ses plumes.

Aussitôt une voix comme d'un cœur en peine
parut sortir du Ciel et dire ces paroles :
« Que l'on t'a mal chargée, ô ma pauvre nacelle ! »

Je crus ensuite voir, juste entre les deux roues,
que la terre s'ouvrait, et je vis un dragon

en sortir et percer tout le char de sa queue ;

et, pareil au frelon qui retire son dard,
il ramenait vers lui la pointe envenimée,
avec un bout du fond, et s'en fut satisfait.

Le reste fut couvert comme une terre grasse
qu'habille le gazon, par les plumes offertes[338]
dans une bonne et sainte intention, sans doute,

si bien que le timon et l'une et l'autre roue
furent entièrement noyés en moins de temps
que la bouche ne met à lâcher un soupir.

De l'édifice saint transformé de la sorte
je vis surgir ensuite un peu partout des têtes,
trois au bout du timon et une à chaque coin[339].

Les trois, comme les bœufs, s'affublaient de deux cornes ;
le front des autres quatre en portait une seule,
et l'on n'aura jamais vu des monstres pareils.

Tranquille comme un roc au sommet des montagnes,
je vis une putain assise sur ce monstre,
au maintien indécent et aux regards lascifs[340] ;

et, comme pour veiller à ce qu'on ne la chasse,
auprès d'elle un géant semblait monter la garde
et tous les deux, parfois, échangeaient des baisers.

Son regard dissolu s'étant posé sur moi
l'espace d'un instant, cet amant furieux
se mit à la frapper, des pieds jusqu'à la tête ;

puis, mû par la colère et les cruels soupçons,
il détacha le monstre et l'emmena si loin

au fond du bois, que seul celui-ci fit rempart entre moi, la putain et cette étrange bête[341].

CHANT XXXIII

« Deux, *venerunt gentes* »[342], commencèrent les dames,
chantant tantôt à trois, tantôt à quatre voix
et alternant en pleurs la douce psalmodie.

Béatrice, pieuse et soupirant aussi,
semblait les écouter, tellement altérée
que l'on eût dit Marie à côté de la croix.

Sitôt le chant fini, dès que les autres vierges
la laissèrent parler, elle leur répondit,
se dressant tout debout, rouge comme le feu :

« *Modicum et non videbitis me ;*
et iterum, vous dis-je, ô mes sœurs bien-aimées,
modicum et vos videbitis me. »[343]

Ensuite elle les mit toutes sept devant elle
et nous plaça d'un signe à sa suite, en partant,
le sage qui restait et la dame et moi-même.

Elle se mit en marche ; et je ne pense pas
qu'elle eut plus de dix fois touché du pied la terre,
que soudain son regard vint rencontrer le mien

et, pleine de douceur : « Viens plus vite ! dit-elle ;
pour me bien écouter, si pendant notre marche
je voulais te parler, reste plus près de moi ! »

Lorsque je fus près d'elle, ainsi qu'il convenait,
elle me dit : « Pourquoi n'oses-tu pas, mon frère,

pendant que nous marchons, m’exposer tes problèmes ? »

Je me sentis alors comme ceux qui se trouvent
devant de plus grands qu’eux, lorsque, voulant parler,
leur voix n’arrive plus vivante jusqu’aux dents,

et, trop intimidé, je lui dis d’une voix
étranglée à demi : « Ma dame, vous savez
quelle est mon indigence et ce qui lui convient. »

Elle me dit : « Je veux que désormais tes craintes
et ta timidité soient à jamais bannies :
cesse donc de parler comme un homme qui dort !

Il fut, mais il n’est plus, ce char que le dragon
brisait ; que les fauteurs le sachent cependant,
la vengeance de Dieu n’a pas peur de la soupe[344].

Il ne restera pas toujours sans héritier,
l’aigle qui dut laisser ses plumes sur le char[345],
le transformant en monstre et ensuite en rapine,

car je vois clairement (c’est pourquoi je l’annonce)
des astres s’approcher, libres de toute entrave
et de tout autre obstacle, et préparer le temps

où Cinq Cent Dix et Cinq, envoyé sur la terre
par Dieu[346], viendra pour mettre à mort la courtisane,
ainsi que le géant qui fornique avec elle.

Sans doute, mon récit te semble plus obscur
que Thémis et le Sphinx, et ne te convainc pas,
parce que, tout comme eux, il blesse l’intellect ;

mais les événements seront les Laïades[347]
qui fourniront la clef de cette énigme ardue,

sans qu'en doivent souffrir les moissons ou les bêtes.

Toi, retiens tout ceci ; telles que je les dis,
ces paroles, dis-les à ceux qui là-bas vivent
ce qu'ils croient vie, et n'est qu'une course à la mort.

Quand tu raconteras ceci, rappelle-toi,
ne dissimule pas le pitoyable état
où tu vis l'arbrisseau par deux fois saccagé.

Quiconque le dépouille ou lui fait du dégât
est coupable envers Dieu d'offense et de blasphème,
puisque, s'il l'a fait saint, c'est pour son seul usage.

Et pour l'avoir touché, la première des âmes
implora cinq mille ans et plus, parmi les peines,
Celui qui vint venger la morsure en lui-même.

Et ton esprit s'endort, s'il ne veut pas comprendre
que, si la plante est haute et s'évase au sommet,
ce n'est pas un hasard, mais un dessein du Ciel.

Et si de vains pensers n'avaient été pour toi
comme les eaux de l'Else[348], et pareils à Pyrame
noircissant le mûrier, chacun de tes plaisirs,

rien qu'à considérer toutes ces circonstances
sans doute verrais-tu dans l'interdit de l'arbre
la justice de Dieu qui s'applique au moral.

Je remarque pourtant que ton intelligence
s'est transformée en roc si noir et si compact,
que l'éclat de mon dire a l'air de t'éblouir.

Il te le faut porter en toi, sinon écrit,
du moins représenté, de la même manière

que porte un pèlerin le bourdon ceint de palmes. »

Je dis : « Comme la cire où l'on a mis le sceau
ne change plus jamais l'empreinte qu'on lui donne,
mon cerveau maintenant reste marqué par vous.

Mais pourquoi vos propos longuement désirés
s'envolent-ils si haut au-dessus de ma vue,
que plus je fais d'efforts, et moins je les atteins ? »

« Pour mieux te rappeler, dit-elle, cette école
dont tu sais les leçons, et mieux te faire voir
que son enseignement ne suit pas ma parole ;

que tu saches aussi que du chemin de Dieu
au vôtre, la distance est plus grande que celle
qui s'étend de la terre à la plus haute sphère. »

Je répondis alors : « Je ne me souviens pas
d'avoir jamais pensé de façon différente,
et je ne me sens pas remordre la conscience. »

« Mais si tu ne peux pas en avoir souvenir,
dit-elle en souriant, tu dois te rappeler
que tu viens de goûter les ondes du Léthé ;

et si par la fumée on devine le feu,
cet oubli montre assez que tu commis la faute
d'avoir voulu porter ton appétit ailleurs.

Dorénavant, pourtant, je n'envelopperai
de voiles mes propos, qu'autant qu'il conviendra
pour que ta courte vue y puisse pénétrer. »

Cependant, plus brillant, d'une marche plus lente,
le soleil occupait le cercle de midi,

qui selon les endroits peut varier sa place,

quand, comme un éclaireur qui va devant la troupe
s'arrête, s'il découvre ou simplement soupçonne
quelque chose d'étrange en chemin, les sept dames
s'arrêtèrent au bord d'une petite ombrée,
comme les frais ruisseaux en forment dans les Alpes
sous le feuillage vert et sous les noirs rameaux.

Au-devant j'ai cru voir le Tigre avec l'Euphrate
qui sortaient tous les deux d'une même fontaine
et comme deux amis se quittaient à regret[349].

« Ô toi, gloire et splendeur de notre race humaine,
quel est donc ce ruisseau qui se divise ici
d'un seul commencement, s'éloignant de lui-même ? »

J'obtins comme réponse à cette question :
« Demande à Matelda qu'elle t'explique ! » Alors,
comme celle qui cherche à se justifier,

la belle dame dit : « Il s'était fait déjà
expliquer ce détail, avec d'autres encore
que les eaux du Léthé ne peuvent effacer. »

« Peut-être un soin plus grand, répondit Béatrice,
qui semble quelquefois nous priver de mémoire,
obscurcit le regard de son intelligence.

Mais voici l'Eunoé, qui coule par là-bas :
conduis-le vers ses eaux et, selon l'habitude
que tu connais, rends-lui sa vertu défaillante ! »[350]

Et comme un cœur bien né qui, sans chercher d'excuse,
fait son propre désir du désir du prochain
sitôt qu'il s'est traduit par un signe quelconque,

telle la belle dame, ayant saisi ma main,
se mit en marche et dit, en se tournant vers Stace
d'un geste gracieux : « Viens, accompagne-le ! »

Lecteur, si je pouvais disposer de l'espace,
je dirais quelques mots pour chanter ce breuvage
dont je ne me serais jamais rassasié.

Mais puisque les feuillets que j'avais consacrés
à ce second cantique ont été tous remplis,
le frein de l'art me dit que je dois m'arrêter.

Ensuite je revins de cette onde sacrée,
régénéré, pareil à la plante nouvelle
qu'un feuillage nouveau vient de renouveler,

pur enfin, et tout prêt à monter aux étoiles.

Notes de fin d'ouvrage

---

[1] La poésie de la mort, la poésie qui parle du royaume des morts.

[2] Les neuf filles de Pierius, roi de Thessalie, nommées d'après lui Pies ou Piérides, avaient défié les Muses. Calliope, déléguée par les autres Muses pour les représenter, étant sortie victorieuse, elles furent transformées en pies.

[3] Vénus.

[4] La constellation de la Croix du Sud, qui brille sur le ciel austral, a quatre étoiles ; et elle n'était pas tout à fait inconnue des marins et des astronomes médiévaux. Cependant, il est à supposer que Dante, qui parle ici d'étoiles jamais vues, n'entendait pas faire allusion à cette constellation, mais à quelque groupe d'étoiles symboliques et imaginaires, représentant par exemple les quatre vertus cardinales.

[5] Caton d'Utique (95-46 av. J.-C). Il n'était pas tout à fait un vieillard, au moment de sa mort. D'autre part, on comprend que Caton, que l'Antiquité avait beaucoup admiré, jouisse, aux yeux de Dante, d'un régime de faveur : il est ici condamné sans l'être, puisque c'est lui qui l'entrée du Purgatoire. Mais Dante avait placé lui-même les païens dans le limbe, et les suicidés au septième cercle. Plus encore, Caton avait été l'ennemi de César, avec Brutus et Cassius, dont on a vu le terrible châtiment. On peut donc se demander quelle raison, difficile à entrevoir a induit Dante à traiter Caton autrement que ses pairs ; cf. E. Trucchi, *lntorno al Catone dantesco*, Rome 1927. On a avancé que c'est parce que Dante considérait son suicide comme un sacrifice qui forme la base de l'Empire comme celui de Jésus-Christ forme la base de l'Église (L. Pietroboni, dans *Giornale dantesco*, 1927, pp. 164-165) ; mais le sacrifice du Christ n'était pas un suicide. Le Romain était considéré comme le champion par excellence de la liberté, cette liberté « si chère, que beaucoup de mortels l'aiment mieux que la vie « ; il ne s'était pas dressé contre l'Empire, mais contre le tyran. Peut-être l'amour de Caton pour la liberté suffit-il, aux yeux du poète, pour racheter l'erreur du suicide, et même pour la transformer en symbole et en exemple à suivre ?

[6] Il y a dans ce vers une nouvelle contradiction, que nous ne saurions expliquer ; et il ne nous semble pas que les commentateurs l'aient expliquée. Plus haut, *Enfer*, XIII, 103, Dante disait que les suicidés ne retrouveront pas leur corps, lors du Jugement dernier ; comment se fait-il que, par une nouvelle exception, Caton soit si assuré de retrouver le sien, que Virgile lui-même le sait ?

[7] Marcia, femme de Caton d'Utique, était en effet mentionnée parmi les occupants du Limbe (*Enfer*, IV, 128).

[8] La montagne du Purgatoire est divisée en sept terrasses ou gradins.

[9] Cette réserve n'est pas sans objet, si l'on pense que dans l'*Enfer*, XXVI, le poète avait justement raconté la folle équipée d'Ulysse, qui était parvenu en vue de la montagne du purgatoire ; il y avait donc eu des marins qui l'avaient vue) mais aucun d'eux n'était rentré chez lui.

[10] Imitation d'un passage de Virgile, Énéide, VI, 143-144.

[11] En d'autres termes, la montagne du Purgatoire se trouvait alors au moment du lever du soleil, et la nuit régnait sur les rives du Gange. La cosmographie de Dante, comme celle de tout le Moyen Age, partageait le globe terrestre en deux hémisphères : le monde connu, s'étendant de l'extrémité orientale de l'Inde à Finisterre en Espagne, sur 180 degrés, avec Jérusalem pour pôle ou point culminant ; et le monde inconnu et inhabitable, avec le Purgatoire et le Paradis terrestre au centre, donc à l'antipode de Jérusalem. Admettons, pour mieux comprendre les calculs du poète, que l'extrémité orientale de l'Inde a le méridien 0 degré : nous aurons alors le tableau horaire suivant :

Gange : Longitude : 0° Heure : 24

Jérusalem : Longitude : 90° Heure : 18

Espagne : Longitude : 180° Heure : 12

Purgatoire : Longitude : 270° Heure : 6

La cosmographie dont se servait Christophe Colomb n'était pas très différente de celle-ci. Quant à la Balance, elle tombe des mains de la nuit lorsqu'elle « vieillit « en automne, quand le soleil entre dans la constellation de ce nom.

[12] « Lorsque Israël est sorti d'Egypte. « C'est le commencement du Psaume CXIII : on le chantait anciennement en accompagnant les cadavres. Le sens anagogique est clair si l'on remplace Israël par l'âme, délivrée de l'esclavage du péché.

[13] Le soleil s'est déjà légèrement élevé sur l'horizon, et le Capricorne, qui se trouvait auparavant sur la ligne méridienne, s'est déplacé au-delà de cette ligne.

[14] C'est Casella, musicien florentin, qui avait mis en musique les vers lyriques de plusieurs poètes toscans, et de Dante entre autres. On ne sait presque rien de lui.

[15] L'ange nocher.

[16] Depuis Noël 1299, date du commencement de l'année jubilaire, dont l'ange a fait profiter tous ceux qui attendaient leur tour. On ne sait quelle est la raison du refus qu'il avait d'abord opposé à Casella.

[17] Les âmes vouées au Purgatoire, qui se réunissent sur les bords du Tibre, symbolisent clairement le salut qui ne saurait venir que de Rome.

[18] En italien : *Amor che nella mente mi ragiona* ; c'est une chanson de Dante lui-même, que, d'après certains commentateurs, Casella avait mise en musique. Elle fait partie du Convivio, III.

[19] Virgile était mort à Brindisi, mais son corps avait été enterré à Naples, par ordre d'Auguste.

[20] Dante venait de s'apercevoir de l'immatérialité des esprits lorsqu'il avait voulu embrasser Casella. Il voit maintenant que Virgile ne fait pas d'ombre ; et c'est à cette curiosité nouvelle qui s'éveille en lui que répondent les observations de Virgile.

[21] Contentez-vous de constater, sans chercher à tout prix les explications.

[22] Entre La Turbie (Alpes-Maritimes), au-dessus de Monaco, et Lerici, sur le golfe de La Spezia, la côte est très abrupte et devait être anciennement d'un accès particulièrement difficile.

[23] Manfred, fils naturel de l'empereur Frédéric II (1232-1266), fut régent des Pouilles et de Sicile après la mort de l'empereur (1250) jusqu'à l'arrivée de l'héritier, Conrad IV (1252). Celui-ci étant mort en 1254, Manfred, qui s'était rendu agréable aux Italiens, supplanta Corradin, héritier légitime, mais mineur. Il fut âprement combattu par le pape Clément IV, qui donna la couronne de Naples à Charles d'Anjou, à charge de la conquérir sur Manfred. Celui-ci trouva la mort dans la bataille de Bénévent (1266).

[24] Constance, femme de Pierre III, roi d'Aragon et de Sicile, et mère de Frédéric, roi et « gloire de Sicile », et de Jacques, roi et « gloire d'Aragon ». Ce jugement s'entend formulé par Manfred : pour l'opinion de Dante sur ces mêmes souverains, cf. plus loin, note 70, et note 278.

[25] Manfred étant excommunié, on ne pouvait lui donner la sépulture ecclésiastique. On l'avait enterré sur le champ de bataille ; mais le terrain appartenait à l'Église et l'évêque de Cosenza, Bartolomeo Pignatelli, fit enlever le cadavre, à cierges éteints, comme on enterrait les excommuniés, et le jeter sur un terrain vague, près de la rivière Garigliano, dite aussi Verde.

[26] L'erreur des philosophes qui prétendaient qu'il y avait plusieurs âmes : les platoniciens en voyaient trois (végétative, sensitive et intellective) et les manichéens, deux (végétative et intellective).

[27] En d'autres termes, lorsque l'attention est fixée sur un objet quelconque, il faut considérer deux facultés différentes, et différemment attachées à l'âme. Si, par exemple, nous regardons un spectacle ou un paysage avec attention, ce « pouvoir de l'esprit » se rattache à l'âme, qu'elle concentre sur l'objet et qui réalise ce spectacle ; si pendant ce temps une horloge donne l'heure, « le pouvoir de l'entendre » existe en nous, et nous l'entendons effectivement ; mais comme cette faculté « reste libre » par rapport à l'âme, qu'elle n'intéresse pas actuellement, l'intelligence n'enregistre pas ce que cette faculté vient de percevoir – et c'est ce qui fait que le temps s'écoule sans que nous nous en rendions compte.

[28] Trois heures et demie environ viennent donc de passer depuis le moment où l'ange nocher est apparu.

[29] San Léo, près de San Marino, appartenait au duché d'Urbin ; on n'y montait anciennement que par un sentier taillé dans le roc. Noli, sur la Riviera italienne, se trouve isolé au fond d'un cirque d'étroites falaises difficilement accessibles. Bismantova, au sud de Reggio Emilia, possédait un château fort, maintenant disparu, et d'un accès également difficile. Le texte italien, tel que le donnent les documents les plus connus, est : *Montasi su in Bismantova e in Cacume*. Les commentateurs qui admettent cette leçon identifient *Cacume* avec une montagne de ce nom, dans les Marais Pontins. Nous préférons lire, avec Torraca et d'autres commentateurs, *cacume* « sommet » ; d'autant plus que la montagne de Cacume n'est pas réputée pour la difficulté de son accès.

[30] La montée des deux poètes les conduit au palier ou replat de l'Antipurgatoire ; les négligents y attendent d'être admis dans le Purgatoire, un temps égal à celui de leur vie sur terre.

[31] Le quadrant ou quart de cercle a 90 degrés ; l'angle de la pente suivie par les deux poètes avait donc de 45 à 90 degrés, c'est-à-dire qu'il s'approchait de la verticale.

[32] Regardant le lever du soleil, Dante s'étonne de le voir aller à gauche : c'est une idée qui lui vient de Lucain, Pharsale, IX, 538-539. Pour mieux la comprendre, il faut partir de l'observation de l'orbite céleste, faite à Jérusalem : là, Dante sait que l'on voit le soleil courir du Gange à l'Océan, soit de gauche à droite, puisqu'il suit sur le ciel la ligne équatoriale, qui est au sud de Jérusalem. Pour qui le regarde du Purgatoire, qui a l'équateur au nord, le soleil court de l'Océan vers le Gange, c'est-à-dire de gauche à droite. C'est ce que Virgile lui explique plus loin.

[33] En d'autres termes : Si le soleil n'était pas maintenant dans la constellation du Bélier, mais dans celle des Gémeaux, qui se trouve plus au nord, tu verrais sa route passer bien plus près des Ourses, c'est-à-dire du Pôle Nord, qu'elle ne le fait.

[34] Plus on arrive haut sur la montagne du Purgatoire plus on se délivre de la charge des péchés, et plus l'ascension devient aisée. Le voyage est donc pénible au commencement – et de là les efforts visibles du poète pour gravir le bas de la montagne.

[35] Florentin, fabricant de manches de rebecs et de luths. Nous n'en savons que ce qu'en raconte le commentateur du XIVe siècle connu sous le nom d'Anonyme Florentin : « C'était l'homme du monde le plus paresseux qui ait jamais existé. On raconte de lui qu'il arrivait le matin à sa boutique, il s'y asseyait et ne se levait plus avant d'aller manger et se coucher. Notre auteur était fort son familier et lui reprochait souvent cette négligence. Un jour qu'il le lui reprochait encore, Belacqua lui répondit avec les paroles d'Aristote : « C'est dans le repos et dans la tranquillité que l'âme acquiert la sagesse. » Alors l'auteur lui répondit : « Certes, si c'est en restant assis que l'on devient sage, il n'y a pas de plus sage que toi. »

[36] Un des sept psaumes de la pénitence.

[37] En portant aux vivants leurs nouvelles, ou en priant pour eux, comme il promet de le faire parfois.

38 Les âmes de ceux qui furent négligents et n'eurent pas assez de temps pour le repentir, à cause de leur mort violente, occupent la seconde terrasse de l'Antipurgatoire.

39 Iacopo del Cassero, originaire de Fano, podestat de Bologne (1296-1297), se trouvait à Fano lorsqu'il fut appelé à Milan pour être podestat. Pour éviter les terres d'Azzo VIII d'Esté, marquis de Ferrare, qui était son pire ennemi, il voulut se rendre à Milan par Venise et Padoue. C'est dans le territoire de Padoue, « pays d'Anténor », à Oriago, qu'il fut surpris et assassiné par les sbires du marquis ; on voit toujours sa sépulture dans l'église de Saint-Dominique de Fano.

40 La Marche d'Ancône, qui va de la Romagne au nord, jusqu'au royaume de Naples, où régnait alors Charles II d'Anjou.

41 Anténor (cf. la note 309 de l'*Enfer*) passait pour avoir été le fondateur de la ville de Padoue.

42 S'il avait choisi, alors que ses persécuteurs l'avaient découvert à Oriago, de se diriger vers Mira, qui est sur la route de Padoue, Iacopo pense qu'il eût pu se sauver. Il suivit cependant une inspiration malencontreuse, en se dirigeant vers des marais, qui l'arrêtèrent dans sa marche, et où il se fit attraper par ses assassins.

43 Buonconte de Montefeltre était le fils de ce Guido de Montefeltre, conseiller de la fraude, sur lequel cf. l'*Enfer*, note 259. Il conduisait les Gibelins d'Arezzo à la bataille de Campaldin, dans laquelle il trouva la mort, le 11 juin 1289. Dante avait combattu dans les range Florentins, dans cette même bataille.

44 Campaldino se trouve dans le Casentin, qui est vallée supérieure de l'Arno. Archiano est un affluent de ce fleuve ; et l'ermitage dont il est parlé est celui des camaldules de saint Romuald, près du joug de Falterona : ces deux noms sont mentionnés par le poète, saint Romuald et Paradis, XXII, 49, et Falterona au *Purgatoire*, XIV, 17.

45 Là où disparaît le nom d'Archiano, parce que la rivière de ce nom se verse dans l'Arno.

46 Pratomagno et la Giogana sont les deux massifs qui bornent la campagne de Campaldin.

47 Pia dei Tolomei, de Sienne, femme de Nello dei Pannocchieschi, seigneur du château della Pietra, dans la Maremme. Son mari, désireux d'épouser Marguerite Aldo-brandeschi, trois fois veuve, avait fait tuer sa

femme ; il semble qu'il la fit jeter du haut d'une fenêtre de son château, en simulant ensuite un accident. Cet assassinat dut être perpétré entre 1297 et 1300.

48 Benincasa de Laterina, juge à Arezzo, fut assassiné par Ghino di Tacco, de Sienne, personnage mentionné dans le Décaméron de Boccace, pour venger un parent que ce juge avait condamné, d'ailleurs justement.

49 Guccio dei Tarlati, de Pietramala dans la région d'Arezzo, se noya dans l'Arno en poursuivant les Bostoli, ses ennemis.

50 Frédéric, fils de Guido Novello, des comtes Guidi, tué un Bostoli de la famille mentionnée dans la note précédente, vers 1290. Selon les anciens commentateurs, celui de Pise est Farinata, fils de Marzucco degli Scorgiani, de Pise. Son père, vaillant chevalier, avait fini par entrer dans l'Ordre de Saint-François. Farinata ayant été tué par un certain Beccio da Caprona, son père prêcha dans son oraison funèbre la paix et le pardon, et vint baiser la main du tueur de son fils.

51 Orso degli Alberti, fils de Napoléon Alberti, comte de Mangona (cf. *Enfer*, note 303), avait été tué par Alberto Alberti, son cousin.

52 Chirurgien, chambellan de Philippe III le Hardi, roi de France. Louis, prince héritier de la couronne de France, étant mort en 1276, Pierre de la Brosse fit peser le soupçon d'empoisonnement sur Marie de Brabant, seconde femme du roi. Celle-ci s'en vengea en l'accusant plus tard de trahison en faveur du roi de Castille ; et le roi Philippe le fit pendre, en 1278. Les expressions qu'emploie le poète au sujet de « la dame de Brabant » prouvent assez qu'il croyait Pierre de la Brosse innocent.

53 Allusion à un vers de L'Énéide, VI, 373, par lequel la Sibylle répond à une prière indiscrète de Palinure : *Desine fata deum flecti sperare precando*, « abandonne l'espoir de faire fléchir le destin fixé par les dieux, à force de prières ».

54 Sordello, originaire de Goito dans le duché de Mantoue, trouvère du XIIIe siècle. Dante l'avait en grande estime, car il en parle aussi dans De *vulgari eloquentia*, I, 15 ; mais s'il l'a choisi comme personnage du *Purgatoire*, c'est sans doute parce qu'il était Mantouan, comme Virgile.

55 En rédigeant le code des lois de Rome.

56 Albert d'Autriche, fils de Rodolphe de Habsbourg empereur d'Allemagne de 1298 à 1303 : il négligea les affaires d'Italie, comme son père.

57 L'intention évidente qui a présidé au choix des noms de ces quatre familles est de montrer à quel point les maisons les plus nobles d'Italie sont divisées et ruinées par la guerre civile. La raison de leur choix n'est pas aussi sûre D'après les uns, il s'agit de familles rivales et qui luttaient pour se détruire : les Capulets et les Montaigus à Vérone (ce sont les deux familles auxquelles appartenaient Roméo et Juliette), les Monaldi et les Filippeschi à Orvieto. D'après les autres, le poète entend signaler la ruine des familles gibelines d'Italie, c'est-à-dire des propres partisans de l'empereur, qui abandonne sa cause et la leur : les Montecchi à Vérone, les Cappelletti à Crémone, les Monaldi à Pérouse et les Filippeschi à Orvieto. Cette explication paraît la plus logique mais se heurte à une difficulté de fait, car les Cappelletti étaient Guelfes.

58 Comté dans la Maremme de Sienne, qu'assiégeaient à la fois, vers 1300, la ville de Sienne et les armées du pape.

59 Rome s'entend ici comme siège de l'Empire, que Dante appelle de tous ses vœux, pour mettre une fin aux abus et aux empiétements de l'autorité spirituelle, rendus possible par la carence de l'autorité politique. Il faut ajouter cependant que ce passage doit avoir été écrit après 1305, date ou les papes avaient transféré leur siège à Avignon – en sorte que Rome était alors deux fois abandonnée.

60 Claudius Marcellus, consul et partisan de Pompée, ici parce qu'ennemi acharné de César : tous les vilains qui usurpent une place, en rognant sur l'autorité de l'Empire, s'imaginent ou veulent faire croire qu'ils combattent pour la liberté.

61 Ces membres semblent être les partis politiques, les Guelfes et les Gibelins, les Blancs et les Noirs, qui se sont chassés les uns les autres.

62 Les trois vertus théologales : foi, espérance, charité.

63 Le vallon des princes négligents.

64 Prière que l'on récite après vêpres, pour demander à la Vierge la grâce de nous retirer de cette vallée de larmes : elle convient donc parfaitement, dans cette circonstance.

65 Rodolphe de Habsbourg, empereur d'Allemagne (1273-1291), avait déjà été accusé de négligence par Dante, cf. la note 56. « L'autre » semble être son successeur non immédiat, Henri VII (1308-1313).

66 Ottokar II, roi de Bohême (1253-1278), fut le principal ennemi de Rodolphe de Habsbourg ; mais l'inimitié terrestre n'est plus de mise

ici. Son fils, Venceslas IV le Pieux, roi de Bohême (1278-1305) et de Pologne (1300-1305), ne jouit pas de la sympathie du poète.

67 Le camus est Philippe III le Hardi, roi de France (1270-1285), mort à Perpignan, de retour d'une expédition en Aragon où il avait essuyé des revers. Son interlocuteur est Henri Ier le Gros, roi de Navarre. Ils étaient père r beau-père de Philippe IV le Bel, roi de France, sévèrement jugé par Dante dans d'autres endroits de son poème.

68 Le premier est Pierre III, roi d'Aragon (1276-1285) le pire ennemi de son voisin Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile (1264-1285), qu'il supplanta après les Vêpres siciliennes. Pierre III était le mari de Constance, fille de Manfred ; cf. plus haut, la note 24.

69 L'aîné de Pierre III, Alphonse III, roi d'Aragon de 1285 à 1291 ; il mourut sans avoir eu d'enfants. Mais sa réputation n'est pas aussi bonne que la lui fait Dante ; en sorte qu'on a pensé qu'il faisait plutôt allusion au cadet, Pierre, mort très jeune et sans avoir régné.

70 Jacques II, dit le Juste, roi d'Aragon (1291-1327), et Frédéric II, roi de Sicile (1296-1337), « gloire de Sicile et d'Aragon » d'après leur grand-père Manfred (cf. la note 24). L'histoire n'a pas été pour eux aussi sévère que Dante.

71 Ce sont les mêmes Charles d'Anjou et Pierre III d'Aragon, dont il a déjà été question.

72 Constance, fille de Manfred, femme de Pierre III, eut un meilleur mari que Béatrice, fille de Raymond, comte de Provence, et femme de Charles d'Anjou, et que la seconde femme de celui-ci, Marguerite, fille du duc de Bourgogne.

73 Henri III, roi d'Angleterre (1216-1272, souverain falot, père d'Édouard Ier, roi de 1272 à 1307.

74 Guillaume III, marquis de Montferrat de 1254 à 1292, vicaire de l'empereur en Lombardie, durement combattu les villes guelfes. Prisonnier des habitants d'Alexandrie, le firent mourir dans une cage de fer ; son fils voulut venger sa mort, ce qui provoqua de longs sanglants combats entre Montferrat et Alexandrie, soutenue par les Visconti de Milan.

75 Hymne que l'on chante à complies, et qui commence : *Te lucis ante termimon, renim creator, poscimus* (Toi créateur des choses, nous te demandons avant la fin du jour).

76 Nino Visconti, fils de Giovanni Visconti et de la fille d'Ugolin della Gherardesca – le célèbre Ugolin du chant XXXIII de L'*Enfer* – avait été ami de Dante. Juge de Gallure en Sardaigne et magistrat de Pise avec son grand-père, il mourut en 1296 ; cf. aussi la note *Enfer* 214.

77 Conrad Malaspina, dont il sera encore question à la fin de ce chant.

78 Jeanne, née vers 1292, était fille unique de Nino Visconti. Elle se maria plus tard à Rizzardo da Camino (cf. Paradis, IX, 50), resta veuve en 1312, et mourut pauvre et seule à Florence, avant 1339.

79 Béatrice, fille d'Obizzo II d'Esté, se remaria à Galeazzo Visconti ; mais Dante anticipe, car ce mariage est de juin 1300. Galeazzo fut chassé de Milan en 1302 ; et c'est pourquoi Nino dit que sa femme doit regretter son second mariage.

80 Les Visconti de Pise portaient pour armes le coq, et Visconti de Milan, la guivre.

81 Ce passage n'est pas clair, et embarrasse les commentateurs. Il ne saurait s'agir d'étoiles réelles, car on ne comprend pas comment elles disparaissent du matin au soi surtout lorsqu'elles tournent si près du pôle. Sans doute le poète n'avait-il en vue que le sens allégorique : les quatre étoiles qui apparaissaient le matin sont les quatre vertus cardinales, qui caractérisent la vie active ; et les trois étoiles du soir sont les vertus théologales, foi, espérance et charité qui conviennent mieux à la vie contemplative.

82 Fils de Frédéric Ier Malaspina, marquis de Villafranca, et petit-fils de Conrad Ier le Vieux. Le château de Villafranca s'élevait dans la région de Val di Magra.

83 C'est-à-dire que les Malaspina s'étaient également distingués par leur magnanimité et par leur vaillance.

84 Par elle il faut entendre sans doute la maison des Malaspina. L'identification n'est pas aussi évidente, pour ce qui concerne « le chef pervers », qui est peut-être le pape Boniface VIII.

85 Sept ans ne passeront pas avant que tu ne sois l'hôte des Malaspina, dans la Lunigiane. Sur tout ce passage, cf. *Dante e la Lunigiana*, Milan 1909.

86 L'Aurore. Amoureuse de Tithon, elle avait demandé à Jupiter de le rendre immortel comme elle, mais elle avait oublié de lui demander en

même temps la jeunesse éternelle. L'interprétation exacte de tout ce passage est rendue difficile par l'absence d'indication sur l'endroit où blanchissait l'Aurore ; il semble cependant qu'il faut comprendre que Dante se référait tout d'abord à l'heure italienne.

Cependant, ce n'est pas là la seule difficulté de ce texte, très diversement interprété par les commentateurs.

87 Cela veut dire, sans doute, que l'Aurore se montrait à l'horizon avec la constellation ainsi désignée. Compte tenu de la saison (le printemps), cette constellation devrait être celle des Poissons (19 février au 21 mars), qui précède le Bélier (comme l'aurore précède le soleil, qui se trouvait alors dans le Bélier) ; mais la description qu'en donne Dante fait penser plutôt au Scorpion.

88 Si l'on considère qu'en ce moment de l'année la nuit est à peu près égale au jour, les trois pas vers le jour doivent être les trois premières heures de la nuit. Si l'on admet que celle-ci commence vers six heures du soir, Dante veut dire qu'il était alors environ neuf heures du soir au Purgatoire ; ce qui correspond (cf. la note 11) à six heures du matin, approximativement, pour l'Italie. Cette interprétation d'un passage particulièrement confus est possible, sans être tout à fait sûre.

89 Allusion à la légende mythologique de Procné et de sa sœur Philomèle.

90 Dante rêve ce qui lui arrive réellement : il est transporté en haut, sur la montagne du Purgatoire, par Lucie, qui n'est autre que la Grâce divine (cf. *Enfer*, note 27).

91 Il était donc environ huit heures du matin.

92 La marche blanche symbolise la contrition ; la noire, la confession orale ; et la rouge, la satisfaction par les œuvres. Le seuil en diamant symbolise la fermeté du confesseur.

93 Les sept péchés capitaux, symbolisés par sept plaies ; chacun d'eux s'effacera lors du passage à la terrasse correspondante du *Purgatoire*. Cf. G. R. Sarolli, *Noterella biblica sui sette P*, dans *Giornale dantesco*, 1957, p. 217-224.

94 La cendre a la couleur de l'humilité.

95 Les deux clefs du règne des cieux sont le symbole du pouvoir apostolique de l'Église. La clef d'argent représente l'autorité divine grâce à laquelle le prêtre absout ; la clef d'argent est la science qui lui permet de

peser et de juger les fautes, avant d'absoudre. La clef d'or est plus chère, parce que d'origine divine.

96 L'absolution reste sans effet, si le pécheur retourne à son péché.

97 Lors de l'entrée de César à Rome, L. Cecilius Metellus, tribun de la plèbe et gardien du trésor de Rome, qui était conservé dans un dépôt au-dessous de la Roche Tarpéienne, voulut s'opposer, mais inutilement. César le fit expulser, et la porte du trésor, ouverte par force, « gémit avec un grand bruit », selon Lucain, Pharsaîe, III, 154-155.

98 Hymne de louange, composé par saint Ambroise.

99 La première terrasse du Purgatoire, sur laquelle les orgueilleux cheminent accablés par d'énormes poids qu'ils doivent supporter.

100 La première terrasse, qui fait tout le tour du mont, a une largeur comprise entre 5 et 6 mètres.

101 « Voici la servante de Dieu » (Luc I, 38). Le premier haut-relief représente l'Annonciation, offerte ici, comme toutes les scènes suivantes, comme exemple d'humilité : c'est la vertu contraire au vice que l'on purge sur ce palier.

102 Allusion à un passage de la Bible (II Rois VI : 6-7) : Pendant le transport de l'arche, Oza, l'un des accompagnants, eut l'impression qu'elle se balançait dangereusement et voulut la soutenir : mais seuls les prêtres pouvaient la toucher, et Oza mourut sur place, victime de sa témérité. Dante, qui était partisan ardent de la séparation des pouvoirs, ne pouvait oublier cet exemple.

103 Dans le même passage de la Bible, Michol reprochait à David de s'être exposé aux yeux de ses sujets dans la tenue d'un bouffon. Mais ce n'est là qu'un autre exemple d'humilité.

104 D'après une légende médiévale, le pape Grégoire le Grand (590-604), touché par le renom de justice dont jouissait Trajan, et par sa damnation, avait réussi par ses prières à le faire ressusciter pour recevoir le baptême et le faire entrer au Paradis. Cette légende figure déjà dans la *Vie de Saint Grégoire* par Paul Diacre, et se trouve expliquée du point de vue dogmatique par saint Thomas d'Aquin ; voir aussi *Paradis*, note 286. Quant à la légende du jugement de Trajan en faveur de la veuve, elle est aussi racontée dans le *Novellino*, LXIX, et dans d'autres recueils du Moyen Age ; cf. Alphonse Chacon (dit Ciaconius), *Historia ceu verissima a calumniis multorum vindicata, quae refen Trafani animant precibus*

divi Gregorii a Tartareis cruciatibus ereptam, Rome 1576 ; G. Paris, La Légende de Trajan, dans Mélanges publiés par l'École des Hautes Études, Paris 1878, pp. 261-298.

105 Le Jugement dernier.

106 Humbert Aldobrandeschi, comte de Santafiore, d'une puissante famille gibeline de la maremme de Sienne, est mort dans la bataille de Campagnatico, en 1259. Sur les malheurs de ceux de Santafiore, cf. plus haut, note 58.

107 Il marchait courbé, non seulement pour mieux voir et entendre, mais aussi pour se plier lui-même à la règle de pénitence, et pour se punir de son orgueil.

108 Oderisi de Gubbio était un miniaturiste, mort probablement en 1299. De ses œuvres on ne connaît que deux missels à miniatures.

109 Franco Bolognese était contemporain d'Oderisi. Vasari, qui parle des deux, le considère bien supérieur ; mais il se peut qu'il se soit laissé influencer, dans son jugement, par la modestie tardive d'Oderisi, dans le poème de Dante.

110 Giovanni Cimabue (12407-1302 ?) fut l'un des premiers à orienter la peinture occidentale sur des chemins différents de la typologie byzantine. Très admiré de son vivant, a gloire fut obscurcie par la réputation de Giotto di Bondone (1266 ?-1337) : ce peintre, le plus illustre de son siècle, fut ami de Dante et auteur de son seul portrait authentique.

111 Guido Guinzelli (12307-1276), dont il sera question plus loin (cf. la note 292), avait été supplanté, dans la mémoire des contemporains de Dante, par la gloire plus sûre de Guido Cavalcanti, ami du poète, dont il a déjà été question (cf. *Enfer*, note 89).

112 Les commentateurs admettent d'une façon assez unanime que Dante pense à lui, en écrivant ceci : c'est sa propre gloire qui fera bientôt obscurcir celle des deux Guido qu'il vient de mentionner. Cette interprétation repose sur des bases bien frêles. Dante n'a fait jusqu'à présent que parler de l'oubli qui guette les artistes des générations précédentes, lorsqu'un autre artiste de la même catégorie le remplace dans la conscience du public. Franco Bolognese était très probablement plus jeune qu'Oderisi ; Giotto était né environ vingt-cinq ans après Cimabue ; et Guido Cavalcanti avait quelque vingt-cinq ans de moins que Guinizelli. Il est donc évident que Dante pense à un jeu naturel des générations qui se suivent et se remplacent. S'il en est ainsi, il n'aurait su se proposer lui-

même comme remplaçant de Cavalcanti, qui était son contemporain et son ami. Ce qu'il veut dire, c'est que ce même jeu auquel il se réfère permet de supposer qu'en 1300 le remplaçant de Cavalcanti était déjà né, même s'il ne s'était pas produit encore. Ceci, sans tenir compte du fait que la preuve d'orgueil qu'on lui attribue, injustement à notre sens, se Place juste au moment où il devrait se repentir de son orgueil et faire preuve d'humilité.

113 Provenzan Salvani, chef des Gibelins de Sienne après la victoire de Montaperti, et bientôt chef de tous les Gibelins de Toscane, fut fait prisonnier et décapité par les florentins, dans la bataille de Valdelsa, en 1269. Il voulut devenir seigneur de Sienne, sans aucun droit, si ce n'est celui que lui conférait la force de son parti : c'est là le reproche que lui fait Dante.

114 La grande place de la ville de Sienne.

115 Mino dei Mini, fait prisonnier par Charles Ier d'Anjou, dans la bataille de Tagliacozzo. On demanda 10 000 florins pour son rachat. « La nouvelle en vint à messire Provenzano, et craignant pour son ami, il fit mettre une table couverte d'un tapis dans la place de Sienne, et assis là, il demandait modestement aux Siennois de l'aider dans ce besoin avec un peu d'argent, sans y obliger personne, mais demandant humblement leur concours ; et les Siennois, voyant leur seigneur, qui d'habitude était très altier, les solliciter si doucement, s'en sentirent émus, et chacun l'y aida selon son pouvoir. » (Jacopo dellia Lana.)

116 Tes concitoyens, les Florentins, en confisquant tes biens et en te bannissant de ta ville, t'obligeront de même à solliciter l'aide des autres : c'est alors que tu sauras ce que c'est que frissonner d'angoisse.

117 Elle n'est devenue aisée qu'une fois purgée la peine des orgueilleux.

118 Des exemples de superbe, gravés sur la route, font pendants aux exemples de modestie et d'humilité qui ornaient la paroi.

119 Le premier des anges, Lucifer.

120 Briarée, déjà mentionné (*Enfer*, XXXI, 98), avait pris part à la guerre des Titans contre les dieux, et avait été abattu par la foudre de Jupiter. Thymbrée est un surnom d'Apollon.

121 Arachné s'étant vantée de faire des tissus plus fins que ceux de Pallas, celle-ci l'avait changée en araignée.

[122] Roboam, fils de Salomon et roi d'Israël, ayant traité durement et hautainement ses sujets, qui se révoltèrent, fut obligé de fuir pour se mettre à l'abri de leur poursuite.

[123] Alcméon tua sa mère Ériphyle, parce que celle-ci, en échange d'un collier, avait révélé à Polynice la cachette de son mari Amphiaraùs ; cf. *Enfer*, note 193.

[124] Sennachérib, roi d'Assyrie, qui fit en vain la guerre à Ezéchias, fut massacré dans le temple par ses enfants.

[125] La sixième heure vient de passer : c'est l'heure qui correspond aujourd'hui à midi.

[126] Ce geste efface le premier des sept P inscrits sur le front du poète et prouve qu'il a fait pénitence dans le premier giron du Purgatoire ; il en sera de même sur chaque terrasse.

[127] Rubaconte, qui portait ce nom d'après le podestat qui avait commencé sa construction en 1237, est le pont appelé aujourd'hui della Grazie, dans Florence « la sagement gouvernée », allant vers San Miniato a Monte. Naturellement, le qualificatif accordé à la ville est ironique ! et les vers suivants le disent assez clairement.

[128] La montée qui conduit, par le moyen de l'escalier étroit, de la première à la deuxième terrasse du Purgatoire.

[129] La première des béatitudes évangéliques, promises par le Christ dans le Sermon sur la Montagne. Malgré le pluriel « des voix », il faut entendre que c'est l'angle seul qui chante ; cet emploi n'est pas sans exemple.

[130] La deuxième terrasse circulaire du Purgatoire, réservée aux envieux : les pénitents restent assis, s'appuyant contre la montagne, les paupières cousues avec du fil de fer.

[131] On n'y trouve pas des représentations plastiques, comme sur la corniche et le long de la route, sur la terrasse précédente.

[132] Ces voix qui passent dans les airs offrent aux âmes pénitentes des exemples insignes d'amour du prochain : c'est la vertu dont les envieux ont le plus besoin.

[133] Paroles de charité, dites par la Vierge à son Fils, lors des noces de Cana.

[134] Ces mots sont censés prononcés par Pylade, qui voulut se faire passer pour Oreste, pour mourir à sa place, en Tauride, donnant ainsi un clair exemple d'amitié.

[135] Précepte évangélique : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (Mat. V : 43).

[136] Le Léthé, qui fait oublier à l'âme déjà purifiée jusqu'au souvenir de ses fautes de jadis.

[137] Sapia, Siennoise, tante de Provenzan Salvani (cf. plus haut, la note 113) et femme de Ghinibaldo Saracini, seigneur de Castiglioncello ; elle mourut entre 1274 et 1289. Selon Benvenuto da Imola, elle souhaitait si ardemment la défaite de ses compatriotes, qu'elle avait promis de se jeter par la fenêtre, si les Siennois rentraient victorieux. Cf. U. Frittelli, *Si può rinfimar Sapia ? Chiosa dantesca*, Sienne 1920 ; A. Lisini, *A proposito di una recente publicazione su ta Sapia dantesca*, dans *Bullettino sanese di storia patria*, XXVII, 1920, pp. 61-89.

[138] La bataille de Colle di Valdelsa (1269), où les Siennois furent défaits par les Florentins et où Provenzan Salvani trouva la mort.

[139] Pier Pettinaio, tertiaire franciscain, mourut en odeur de sainteté, en 1289. Cf. *Vita del B. Pietro Pettinajo Sanese, volgarizzata da una leggenda latina* [di Fra Pietro da Montermi] *del 1333 per F. Serafino Ferri, Vanno 1508, corretta e riordinata dal P. M. De Angelis*, Sienne 1802.

[140] Le poète craint moins la terrasse des envieux que celle des orgueilleux, puisqu'il se sent plus coupable de ce vice-ci que de celui-là.

[141] Talamon était un port sur la côte toscane, non loin d'Orbetello. Les Siennois l'achetèrent en 1303 et y firent H grands travaux, car ils ne disposaient pas d'une autre sortie à la mer libre ; cependant ils ne recueillirent pas le fruit de leurs peines, car ce port, situé aux confins de maremme siennoise, ne jouissait pas d'un bon climat et n'attira guère les habitants.

[142] Le bruit avait couru qu'un grand cours d'eau, qu'on appelait la Diane, coulait au-dessous de la ville de Sienne. Les Siennois ne disposaient que de quantités insuffisantes d'eau : ils firent de grosses dépenses pour chercher cette nappe d'eau, qui n'apparut jamais. Nous ne savons s'il s'agit d'un fait historique ou de quelque anecdote malveillante inventée par les Florentins.

[143] Cf. plus haut, la note 44.

[144] Pélore, aujourd'hui cap Faro, est la pointe extrême de la Sicile, à proximité de la côte de Calabre : c'est un prolongement des Apennins. Dante ne le sait pas par la géologie, mais par la tradition antique, qui veut que la Sicile ait été primitivement rattachée au continent.

[145] Les porcs qui habitent le cours supérieur de l'Arno sont les habitants du Casentin en général, et les comtes Romena en particulier, puisqu'ils étaient dits aussi di Porciano. Cf. sur eux plus haut, *Enfer*, note 285.

[146] Les roquets sont les habitants d'Arezzo, réputés par Dante plus insolents que vraiment forts ; c'est près d'Arezzo que l'Arno fait un coude, comme pour détourner « son museau ».

[147] Le Valdarno supérieur, correspondant à la région de Florence.

[148] Le Valdarno inférieur ; les renards sont les Pisans.

[149] Fulcieri dei Calboli en Romagne, podestat de Florence en 1303 et chef du parti des Noirs. C'est lui qui décréta le bannissement des Blancs, dont Dante, et qui fit arrêter ensuite ce qui restait de ce parti à Florence, et les fit décapiter.

[150] Guido del Duca, de la maison des Mainardi de Ravenne, était seigneur de Bertinoro ; il avait été juge à Faenza (1195) et à Rimini (1199) et était mort vers 1250. Cf. P. Amaducci, *Lo spirto di Romagna*, dans *Ricordi di Ravenna médiévale*, Ravenne 1921.

[151] Cette réflexion se trouve longuement commentée au chant suivant.

[152] Rinieri da Calboli, de la noble famille guelfe des Paolucci de Forli, fut podestat de Parme (1252). Ayant été exilé de Forli en 1294, il y revint en 1296, mais il fut pris et tué.

[153] Lizio, seigneur de Valbona, était Guelfe, au service de Guido Novello, podestat de Florence en 1260. Arrigo Mainardi, de la famille des seigneurs de Bertinoro (cf. plus haut, la note 150), avait été l'ami de Guido del Duca. Pierre Traversaro, Gibelin, fut seigneur de Ravenne de 1218 jusqu'à sa mort, en 1225. Guido di Carpigna, de la famille des comtes de Miratoio de Carpegna, dans la région de Montefeltro, ne nous est connu que par l'éloge que, à sa générosité, font les anciens commentateurs du poème.

[154] Fabbro Lambertazzi, de Bologne, chef des Gibelin de Romagne, mourut en 1259. Bernardino di Fosco, podestat de Pise (1248) et de Sienne (1249), était connu par ses libéralités.

[155] Guido de Prata, dans la région de Faenza, ami du suivant. Ugolin d'Azzo, de la famille toscane des Ubaldini fut consul de Faenza (1170). Federico Tignoso, de Rimini ainsi appelé par antiphrase, à cause de sa belle chevelure blonde. Les Traversari et les Anastagi étaient deux grandes familles de Ravenne.

[156] En Romagne.

[157] Brettinoro, aujourd'hui Bertinoro, ville entre Forli et Cesena, fief des Mainardi dont il a été question plus haut.

[158] Bagnacaval, bourgade sur le Senio, dans la région de Ravenne, fief des comtes Malvicini, dont la dernière descendante, en 1300, était la femme de Guido de Polenta, le dernier protecteur de Dante. Castrocaro et Conio étaient fiefs des comtes de Barbiano.

[159] Maghinardo Pagano de Susinana, chef et « diable » des Pagano, famille noble de Faenza, mourut en 1302.

[160] Ugolin dei Fantolini, de Cerfugnana dans la région de Faenza, mort vers 1278, avait laissé derrière lui une bonne réputation, que ses deux fils, morts avant 1286, n'avaient pas eu le temps de ternir.

[161] Paroles de Caïn après son meurtre. Cette vision, ainsi que la suivante, complètent les exemples de charité, par de nouveaux exemples, d'envie punie.

[162] Aglaure, envieuse des amours de sa sœur Hersé et e Mercure, avait été changée par ce dieu en rocher.

[163] Le soleil était à trois heures de son couchant, ce qui veut dire qu'il était trois heures de l'après-midi au Purgatoire et minuit en Italie.

[164] L'ange qui veille à la sortie de la deuxième terrasse du Purgatoire, et qui efface le deuxième P sur le front du poète : Dante ne sent son frôlement que « comme un poids sur mon front ».

[165] La cinquième des béatitudes évangéliques, suivie du commencement d'un hymne qui n'a pas été identifié de façon satisfaisante.

[166] Allusion à la réflexion de Guido del Duca (cf. la note 151) : « Ô genre humain, pourquoi choisis-tu tes plaisirs de façon à tenir les autres à l'écart ? »

[167] La troisième terrasse du Purgatoire, réservée aux colériques, qui cheminent dans un nuage de fumée dense et piquante. Des visions s'offrent aux pénitents, leur donnant des exemples de douceur et de mansuétude.

[168] Ce sont là les paroles de Marie à Jésus enfant, qu'elle était allée chercher dans le temple ; cf. Luc II : 41-52.

[169] La ville d'Athènes. Cette anecdote concernant Pisistrate, tyran d'Athènes, est prise du recueil de Valère Maxime.

[170] Saint Etienne, protomartyr, lapidé par les juifs.

[171] Erreur, puisque ces mots n'avaient pas été prononcés réellement ; mais exacte, puisqu'il avait vu se dérouler ces scènes dans son esprit. Ce sont des visions, qui ne correspondent à rien de réel, mais qui n'en font pas moins impression sur les sens.

[172] Invocation que l'on récite durant la messe, pour demander la miséricorde divine et la paix : c'est ce qui manquait le plus aux colériques.

[173] Personnage connu des anciens conteurs (Novellino, XLVI) et chroniqueurs, et qui paraît avoir joué un certain rôle social dans les cours lombardes du XIIIe siècle ; mais sa vie est assez mal connue.

[174] La loi interdisait aux Hébreux la viande, si elle ne venait pas d'animaux ruminants et aux pieds fourchus. Par cette étrange image, Dante veut dire, sans doute, que le pasteur, c'est-à-dire le pape, ne remplit qu'une seule des deux conditions qu'on a le droit d'attendre de lui. Quant à déterminer quelles sont ces deux conditions, cela n'est pas aussi clair. On suppose le plus souvent que le fait de ruminer signifie qu'il possède la sagesse et la doctrine ; s'il n'a pas le pied fourchu, c'est parce qu'il ne sait pas faire la séparation entre le pouvoir spirituel et le temporel, thème éternel des récriminations du poète, et qui, d'ailleurs, est plus clairement repris dans les vers qui suivent.

[175] Les anciens auteurs ecclésiastiques s'étaient servis 'a de l'expression biblique, *duo luminaria magna*, pour désigner, par le soleil qui donne sa lumière à la lune, l'église qui légitime l'Empire. Dante jugeait sans doute cette image traditionnelle, tendancieuse, puisqu'il lui substitue l'image de deux soleils d'égale importance ; cf. B. Nardi, La « Donatio Constantini » e Dante, dans *Nel mondo di Dante*, Rome 1944, pp. 158-160.

[176] Corrado III, de la famille des comtes de Palazzo, de Brescia, avait été vicaire de Charles Ier d'Anjou à Florence (1276) et podestat de Plaisance (1288). Gherardo de Camino, capitaine général de Trévise (1283), mourut en 1306. Guido de Castello, de la famille des Roberti de Reggio Emilia. vivait en 1318 à Vérone.

[177] Les Lévites, descendants de la tribu de Lévi, étaient tous prêtres : ils n'avaient pas le droit d'hériter.

[178] Gaïa, fille de Gherardo et femme de Tolberto da Camino, son proche parent, mourut en 1311. Sa réputation, s'il faut en croire les anciens commentateurs, ne fut pas celle d'une sainte : on la disait aussi belle que facile et d'humeur agréable.

[179] Les visions du chant précédent s'adressaient aux sens : le poète croyait voir et entendre les scènes qu'il raconte. Ici, à la sortie de la troisième terrasse, de nouvelles visions, qui offrent des exemples de colère punie, s'adressent seulement à l'imagination, sans intéresser en même temps les sens.

[180] Procné, jalouse de son mari, avait tué son propre fils ; elle fut transformée en rossignol ; cf. plus haut, la note 89.

[181] Aman, le ministre d'Assuérus.

[182] Amata, femme du roi Latinus et mère de Lavinie, s'était tuée dans un accès de colère, croyant que son futur gendre, Turnus, était déjà mort, et refusant de voir Lavinie mariée à Enée.

[183] L'ange qui veille à la sortie du troisième giron.

[184] C'est par ce geste que l'ange efface le troisième P sur le front de Dante.

[185] La quatrième terrasse du Purgatoire, occupée par les négligents.

[186] L'amour inné ou instinctif, qui ne saurait se tromper ou commettre des erreurs, puisqu'il est mis au cœur de la créature par Dieu, mais qui peut viser mal, ou montrer trop ou trop peu d'application ; et l'amour d'élection, qui est sujet à l'erreur.

[187] Dieu.

[188] C'est dans les trois premiers girons du Purgatoire que l'on purge la faute de l'amour, dans ses trois aspects, orgueil, envie et colère.

[189] Le bien matériel, le bien de ce monde, qui ne saurait produire le vrai bonheur. Ceux qui se sont attachés avec excès à cette sorte de biens, c'est-à-dire les avares, les gourmands et les luxurieux, occupent les dernières terrasses du Purgatoire.

[190] Selon la physique ancienne, tous les éléments tendaient naturellement vers leur sphère : le feu tend vers la sphère du feu, qui se trouve au-dessus de celle de l'air.

[191] La forme substantielle est la forme par excellence, le principe qui fait qu'une substance est ce qu'elle est : la forme substantielle de l'homme est son âme. Ces formes possèdent des vertus particulières et caractéristiques, que l'on ne reconnaît que par leurs manifestations extérieures et qui, étant innées, ne dépendent pas de la volonté de l'individu.

[192] Petite ville sur le Mincio, à côté de Mantoue, réputée pour avoir été la patrie de Virgile.

[193] Deux rivières de Béotie, dont les vallées étaient le théâtre des bacchanales.

[194] Exemples de diligence, par lesquels les négligents se stimulent eux-mêmes. Le premier est une allusion à la visite de Marie chez Elisabeth (Luc I : 39) ; le second est tiré de l'histoire de la campagne de César en Espagne.

[195] Gherardo II, abbé de Saint-Zéron à Vérone, mourut en 1187 (Frédéric Barberousse avait régné de 1152 à 1190). On ne sait rien d'autre de lui ; et il n'est même pas sûr que ce soit à lui que pensait Dante. Il se peut que le poète ait choisi ici pour personnage cet abbé, qu'il ne nomme pas, simplement pour pouvoir lui faire prononcer l'allusion qui suit, et qui était d'une actualité autrement vivante.

[196] Alberto della Scala, qui devait mourir en 1301, et qui, par conséquent, avait déjà « un pied dans le tombeau » et qui fut père de Can Grande della Scala, avait nommé son bâtard, Giuseppe, abbé de Saint-Zénon. Il administra le couvent de 1292 à 1313 et laissa une réputation de débauché ; de plus, il était boiteux.

[197] Exemples de négligence punie : les juifs qui sortirent d'Égypte avec Moïse furent punis pour leur lenteur à suivre Moïse ; et les compagnons d'Énée qui, fuyant les nouvelles épreuves vers lesquelles se dirigeait leur chef, s'étaient arrêtés en Sicile, ont bien mérité qu'on les oubliât.

[198] La terre étant froide naturellement, et Saturne étant considérée comme la planète froide par excellence.

[199] Les devins qui lisaient l'avenir à l'aide de points jetés par terre ou sur le papier, appelaient Forturie majeure une figure que le hasard produisait parfois, et qui ressemblait à la seconde moitié du Verseau ou à la première des Poissons : c'était signe de chance et de prospérité.

[200] Symbole de faux bonheur dont il a été question plus haut (note 189), ou du triple vice de la gourmandise, de l'avarice et de la luxure.

[201] Elle n'est pas facile à identifier. On a pensé à Béatrice ; mais, si c'était elle, le plus probable est que Dante l'aurait nommée.

[202] L'ange qui veille à la sortie de la quatrième terrasse, et qui, d'un battement d'aile, efface le quatrième P sur le front du poète, en récitant l'une des béatitudes évangéliques.

[203] Il est réservé aux avares et aux prodigues, qui gisent par terre, le visage collé au sol.

[204] « Mon âme était attachée à la terre », paroles du Psaume CXVIII, qui traduisent bien l'attachement coupable des avares pour les biens de la terre.

[205] « Sache que j'ai été le successeur de Pierre. » Celui qui parle ainsi est Ottobuono Fieschi, qui fut pape pendant trente-huit jours, en 1276, sous le nom d'Adrien V. Il appartenait à la famille des comtes de Lavagna, qui tiraient leur titre du nom d'une rivière dans la région de Gênes, entre Sestri et Chiavari, sur la Riviera ligure.

[206] « Après la résurrection, les hommes ne se marieront pas », avait dit le Christ (Mat. XXII : 30). Par extension, le pape ne sera plus l'époux de l'Église : il n'est ici qu'un esprit comme les autres.

[207] Fille de Niccolò Fieschi, elle avait épousé Moroello Malaspina, avec qui Dante était en relations au moins depuis 1306 : il faut donc croire que cette mention de son nom est une fleur poétique adressée au passage à la femme de son protecteur.

[208] Dante ne pouvait opposer sa simple curiosité au désir de pénitence de son interlocuteur, Adrien V.

[209] Ce vers, qui répond à un épisode du commencement de L'*Enfer* (voir la note 14), est la meilleure réponse à ceux qui considèrent que

l'allégorie du Lévrier désigne une personne déterminée. Dante appelle de tous ses vœux ce Lévrier vengeur ; mais il ne sait pas quand il viendra – ce qui prouve assez qu'il ne cache sous ce nom personne de connu.

210 Exemples de pauvreté vertueuse : ils ne sont plus offerts par des représentations ou par des visions, mais récités par les pénitents du Purgatoire.

211 Saint Nicolas, évêque de Myre, passe pour avoir doté secrètement trois jeunes filles que leur père, vaincu par la misère, se proposait de livrer à la prostitution.

212 C'est une tradition qui avait cours un peu partout, au XIVe siècle, et qui fut âprement combattue par les historiens français, du XVIe siècle surtout. Elle n'a aucun fondement historique ; en réalité, Hugues Capet descendait de la famille des ducs de France et comtes de Paris. Dante, qui n'éprouvait aucune sympathie pour la politique des rois de France, s'est emparé d'une légende qui servait ses fins ; on peut d'autant moins l'en accuser, qu'il était sans doute de bonne foi, et qu'il croyait à la réalité de cette tradition.

213 Nouvelle inexactitude. La race des Carolingiens ne s'était pas éteinte à la mort de Louis V le Fainéant. Charles, duc de Lorraine, s'était mis sur les rangs ; mais il fut fait prisonnier et mourut sans avoir retrouvé la liberté. Ce n'est pas lui qui avait été réduit à la bure, mais le dernier Mérovingien, Chilpéric III, avec qui Dante paraît le confondre.

214 En réalité, Hugues Capet avait été sacré roi lui-même, en 987.

215 Probablement la dot des pays du Midi, apportée à : Louis le Jeune, en 1137, par sa femme, Aliénor de Guienne.

216 C'est Philippe Auguste qui enleva ces trois provinces à Jean sans Terre, roi d'Angleterre, en 1205 ; mais la Gascogne fut rendue aux Anglais en 1259.

217 Charles Ier d'Anjou, investi par le pape de la couronne de Naples, qu'il disputa victorieusement à Manfred. Corradin, neveu de ce dernier et dernier prince de la maison de Souabe, voulut reprendre son héritage ; mais il fut trahi à la bataille de Tagliacozzo (1268) et décapité par l'ordre de Charles.

218 On accusa Charles d'Anjou d'avoir fait mourir Thomas d'Aquin, en 1274 ; mais il n'y a aucune apparence de vérité dans cette affirmation.

[219] Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Appelé en ltalie par Boniface VIII, il entra dans Florence en 1301, et établit le gouvernement des Noirs, qui bannit et ruina aussitôt les Blancs, au parti desquels appartenait Dante lui-même.

[220] Charles II d'Anjou, roi de Naples, prisonnier pendant trois ans du roi d'Aragon (1284-1287) ; il maria sa fille, Béatrice, à Azzo VIII, marquis d'Esté (1305), dans des conditions qui firent de ce mariage une affaire pour lui.

[221] Philippe le Bel envoya Guillaume de Nogaret à Nagni, en septembre 1303, pour s'assurer de la personne du pape Boniface VIII, que Dante détestait d'ailleurs cordialement.

[222] Le procès des Templiers (1305-1312) est cité ici comme une preuve de la cupidité de Philippe le Bel, parce l'Ordre des templiers jouissait d'une grande force et prospérité économique, et que l'on pensait que le roi visait en tout premier lieu à s'approprier leurs biens.

[223] Pygmalion, frère de Didon, assassina son beau-frère Sichée, pour mettre la main sur son trésor.

[224] Acham avait volé une partie du butin fait à Jéricho-il fut tué sur l'ordre de Josué.

[225] Ananie et Saphire moururent pour avoir caché une partie des biens que tout d'abord ils avaient offerts à saint Pierre.

[226] Envoyé par Séleucos pour saisir le trésor du temple de Jérusalem, il fut mis en fuite par les ruades d'un cheval qui apparut miraculeusement.

[227] Polymnestor, roi de Thrace, avait rué son beau-frère pour s'approprier ses richesses.

[228] Marcus Licinius Crassus, tué par ordre de Suréna. Le roi des Parthes, ayant reçu sa tête, lui fit verser de l'or fondu par la bouche, pour calmer sa soif d'or.

[229] Délos était une île flottante, que Neptune avait fait sortir des ondes, pour abriter Latone, poursuivie par Junon, et qui allait donner le jour à Apollon et à Diane, « les deux yeux de la voûte ». C'est Jupiter qui rendit ensuite cette île stable, comme récompense.

[230] Les bergers auxquels les anges l'avaient chanté, pour leur annoncer la naissance du Christ.

[231] Sur le chemin d'Emmaüs ; Luc XXIV : 13.

[232] Dante porte au front les sept P, dont quatre ont déjà été effacés par l'ange : ce qui montre qu'il est en bon chemin sur la voie du salut.

[233] Lachesis, la seconde des Parques.

[234] Ce qu'une partie du ciel peut avoir d'influence sur une autre partie : on sait, en effet, et on le verra exposé plus clairement ailleurs, que les cieux les plus hauts exercent une influence constante sur les autres.

[235] Iris, ou l'arc-en-ciel.

[236] La peine que souffrent les prodigues et les avares, au cinquième cercle du Purgatoire.

[237] Il était poète. C'est Stace qui parle. Publius Papinius Statius (45-96 ap. J.-C.) fut auteur des Silvae, de La Thébaïde et de l'Achilléide, qu'il n'eut cependant pas le temps de terminer. Dante l'appréciait au-delà du mérite qu'on lui attribue communément aujourd'hui, comme il le faisait aussi pour Lucain ; et c'est parce qu'ils étaient tous les deux poètes épiques, et que le poème épique, ou comme il l'appelle la tragédie, était de son point de vue la forme la plus élevée de l'art. Il était originaire de Naples, et non de Toulouse, comme le croyaient Dante et ses contemporains, par suite d'une confusion. D'autre part, le christianisme du poète latin est une invention de Dante.

[238] L'ange qui garde la sortie de la cinquième terrasse a effacé le cinquième P du front du poète, en chantant la quatrième béatitude évangélique. Mais il ne l'a pas dite en entier ; ce serait : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* « heureux ceux qui ont faim et soif de justice ». L'ange à donc omis le verbe *esuriunt*, « ont faim », parce que cette partie de la béatitude regarde les pénitents de la terrasse suivante, les gourmands.

[239] Sur le cinquième palier du Purgatoire on punissait en même temps les avares et les prodigues. Virgile et Dante n'avaient rencontré aucun prodigue sur leur passage ; ils pensaient donc que Stace était resté couché parmi les avares, et qu'il en avait été un.

[240] Ce sont deux vers de L'Énéide, III, 57-58, mais que Dante traduit à sa manière, en altérant leur sens au mieux des intérêts de sa démonstration. Virgile disait : *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra famés* ? « jusqu'où ne pousses-tu pas le cœur des mortels, maudite soif de l'or ? » Dans la traduction qu'en donne Dante, sacra famé est interprétée par de nombreux commentateurs comme « sainte, bienheureuse faim

de l'or », et expliquée comme une référence à l'honnête désir des biens terrestres, que Dante n'exclut pas. Cette explication ne semble pas naturelle, et ce qui est honnête n'est pas forcément saint : il est plus probable que sacra est chez Dante un latinisme, que l'on comprend aisément dans une citation, et qu'il faut lui donner le sens du latin.

[241] Si je n'avais pas, dit Stace, réfléchi sur tes vers, je serais maintenant aux Enfers, en train de rouler des poids, les prodigues du septième cercle le font.

[242] En d'autres termes : on ne voit pas, dans ton poème sur la guerre de Thèbes, que ton inspiration poétique soit d'accord avec la religion chrétienne ; on ne voit pas que tu aies été chrétien.

[243] Saint Pierre.

[244] Vers connus de la IVe églogue, qui ont fait la célébrité de Virgile durant tout le Moyen Age, en le transformant en une sorte de prophète des gentils. Virgile chantait la naissance du fils d'Asinius Pollio ; mais ses paroles ont été interprétées comme l'annonce de la prochaine incarnation du Christ.

[245] La chronologie de la pénitence de Stace n'est pas claire. Mort environ en l'an 96, il dit avoir passé cinq cents ans parmi les couchés (cf. plus haut, chant XXI, vers 68), et quatre cents ans sur la quatrième terrasse, celle des négligents. Cela fait mille ans : il n'est pas dit ce qu'il fit pendant les trois cents ans qui le séparent encore du voyage de Dante au monde d'au-delà.

[246] Ce sont là des personnages de La Thébaïde de Stace. La fille de Tirésias est Manto, qui se trouvait avec les autres devins, au huitième cercle de l'Enfer : le fait de l'avoir introduite ici parmi les habitants du Limbe est une des erreurs de fait très rares dans l'œuvre de Dante.

[247] Comme la journée commençait à six heures du matin, il est donc dix heures passées.

[248] Ce sont des exemples de tempérance et de sobriété, proposés aux gourmands qui occupent la sixième terrasse du Purgatoire. On les verra plus loin, amaigris par leur pénitence, qui consiste à voir les fruits et l'eau sans avoir le droit de les toucher.

[249] C'est un verset du Psaume L, appelé *Miserere*.

[250] Erysichton avait été puni par Cérès, qui lui avait donné une faim tellement impossible à satisfaire, qu'il avait fini par se dévorer lui-même.

[251] Lors du siège de Jérusalem par Titus, la famine à l'intérieur de la ville avait été telle, qu'une femme appelée Myriam avait mangé son propre fils.

[252] Le crâne vu de face formait, pour les hommes du Moyen Age, le mot *omo* « homme », les deux orbites étant les O et les fosses nasales, l'M. C'est celui-ci qui est le plus difficile à reconnaître sur la face des vivants ; mais les gourmands du Purgatoire étaient si maigres, qu'on le retrouvait facilement. Les explications des commentateurs sont en général assez différentes.

[253] Forese Donati, frère de Corso Donati, chef des Noirs de Florence et de Piccarda, que l'on retrouvera au Paradis, chant III, mourut en 1296. Il était un peu poète, et l'un des meilleurs amis de jeunesse de Dante. Cf. M. Barbi, La tenzone di Dante con Forese, dans Studi danteschi, IX, pp. 5-149.

[254] Puisque le repentir, qui est « l'heure de la bonne douleur ne te vint que sur le tard, alors tu avais perdu leur « le pouvoir de pécher » ; puisque, donc, ta réconciliation avec le Ciel ne s'est faite qu'*in extremis*, je pensais que tu serais encore dans l'Antipurgatoire, où l'on rachète les années passées dans le vice par autant d'années d'attente.

[255] La femme de Forese. Dans sa correspondance poétique avec Forese, Dante taquinait son ami, en lui reprochant déjà sa gourmandise, son amour des plaisirs et sa carence en tant qu'époux : ce passage du Purgatoire est donc une sorte de réparation posthume offerte à la mémoire de l'ami, qu'il pouvait bien attaquer lorsqu'il était vivant.

[256] La Barbagia, au centre de la Sardaigne, était réputée par la grossièreté bestiale de ses habitants : selon Forese, l'autre Barbagia, celle de Florence, était encore pire.

[257] Allusion sans doute à la vie joyeuse qu'ils avaient menée ensemble : en cette circonstance, cette allusion n'est pas un souvenir agréable, mais la « confession retenue, mais sincère », qu'il n'était pas lui-même sans reproche (Tommaseo).

[258] Stace.

[259] Équivalence classique du Paradis, comme « souverain Jupiter » (*Purgatoire*, VI, 118) était l'équivalent de Dieu.

[260] Poète, imitateur des Provençaux, il mourut vers 1297.

[261] Martin IV, pape de 1281 à 1285, était si connu pour sa passion pour les anguilles, qu'à sa mort on lui avait fait l'épitaphe suivante : *Gaudent anguillae, quia mortuus hic jacet ille. Qui quasi morte reas escoriabat eas.*

[262] Cette satisfaction signifie peut-être qu'ils regardent la découverte que l'on fait ainsi de leur vice, comme une pénitence de plus.

[263] Frère du cardinal Ottaviano (cf. *Enfer*, note 96) et d'Ugolin d'Azzo (cf. *Purgatoire*, note 155), il fut père de l'archevêque Ruggieri, l'ennemi d'Ugolin (cf. *Enfer*, note 317).

[264] Bonifazio Fieschi, de la même famille des comtes de Lavagna, à laquelle appartenait le pape Adrien V (cf. *Purgatoire*, note 205), avait été archevêque de Ravenne (1274-1295).

[265] De la famille des Orgogliosi de Forli. Selon Benvenuto de Imola, « comme il demandait une fois à son écuyer de lui dire ce que les gens disaient de lui, celui-ci lui répondit en tremblant : « Seigneur, ils disent que vous ne faites que boire. » Et il dit en riant : « Et pourquoi ne disent-ils pas que j'ai toujours soif ? »

[266] Bonagiunta di Lucca.

[267] Le discours que Dante prête à Bonagiunta est volontairement sibyllin. Ce que l'on peut en tirer de sûr, c'est qu'il lui parle de Gentucca, comme d'une femme de Lucques, qui en 1300 ne portait pas encore le bandeau, et qui devait un jour adoucir l'exil du poète. Sans doute Dante lui-même ne voulait-il pas en dire davantage. Mais qui était Gentucca ? On l'a identifiée à Gentucca Morla, mariée à Bonaccorso Fondora, et qui était toute jeune en 1317 : ce qui, au dire des commentateurs, signifie qu'en 1300 elle ne portait pas encore les cheveux bandés ou voilés, comme les jeunes filles. Cette explication est loin d'être sûre ; et il semble plus probable qu'il s'agisse du « blanc bandeau des veuves » (cf. *Purgatoire*, VIII, 74), et que Dante voulait dire qu'en 1300 Gentucca n'était pas encore veuve. Si c'est cette interprétation qui est exacte, l'identification proposée ne saurait correspondre à la réalité. Quant à la nature des relations de Dante avec Gentucca, toutes les conjectures sont possibles et mal assurées.

[268] En italien : *Donne che avete intelletto d'amore*. C'est le premier vers de la première chanson de Dante, commentée plus tard par lui-même dans la *Vita nuova*. C'est l'une des productions les plus caractéristiques de la nouvelle école poétique appelée *dolce stïl nuovo* ; et c'est dans ce dernier sens que Buonagiunta l'appelle « vers nouveaux ».

[269] Jacopo da Lentino, notaire en Sicile, mort vers 1246, fut poète en italien et imitateur des Provençaux. Guitton d'Arezzo, mort en 1294, le plus important des rimeurs de l'école toscane. Avec Buonagiunta lui-même, ils appartiennent tous à la génération poétique antérieure à la révolution que représente le dolce stil nuovo.

[270] Florence, dont Dante était toujours citoyen en 1300.

[271] Le plus coupable de ces maux est le chef des Noirs de Florence, Corso Donati, le frère de Forese, dont celui-ci prédit ainsi la mort prochaine. Corso contribua puissamment à l'instauration du gouvernement des Noirs à Florence ; mais il fut accusé de trahison en 1308 et dut prendre la fuite. Il fut pris en route par des mercenaires qui 1 ramenèrent vers Florence. Alors, dit Villani, « Messire Corso, craignant de tomber entre les mains de ses ennemis et d'être exécuté par le peuple, et se trouvant tourmenté de la goutte aux mains et aux pieds, se laissa tomber de son cheval. Lesdits Catalans, le voyant par terre, lui donnèrent un coup de lance à la gorge, et le laissèrent pour mort. Les moines du couvent (de San Salvi) le portèrent dans leur monastère : les uns disent qu'avant de mourir il s'était mis lui-même entre leurs mains, pour faire pénitence, et les autres, qu'on l'avait trouvé mort. » Dans la version de Dante, qui probablement n'en parlait que par ouï-dire, c'est le cheval qui emporte Corso et qui est la cause de sa mort.

[272] La pensée.

[273] Exemples d'intempérance punie : Les Centaures, fils d'Ixion et d'une nue à laquelle Jupiter avait donné la forme de Junon, s'étaient enivrés aux noces de Pirithoüs et voulurent enlever sa femme, Laodamie ; mais ils furent vaincus par Thésée, à qui ils opposèrent en vain leur « double poitrine » d'hommes et de bêtes. Sur les Hébreux chassés par Gédéon à cause de leur ivresse, cf. Juges VI-VII.

[274] L'ange qui veille à la sortie de la sixième terrasse vient d'effacer le sixième P du front du poète, en récitant une paraphrase de la quatrième félicité, adaptée aux pénitents de ce cercle (cf. plus haut, la note 238).

275 Il est à peu près deux heures de l'après-midi au Purgatoire. Le soleil, qui se trouve dans la constellation du Bélier, s'était déplacé sur la voûte du Purgatoire, laissant à sa place sur le cercle méridien, le Taureau ; à l'antipode, à Jérusalem, il est deux heures de la nuit, et le Scorpion occupe le cercle méridien.

L'escalier est celui qui monte de la sixième à la septième et dernière terrasse du Purgatoire.

276 Comment les esprits de la sixième terrasse, qui n'ont plus besoin de manger, étant des êtres immatériels, peuvent-ils souffrir de faim et maigrir ?

277 Méléagre, dont la vie dépendait d'un tison, mourut en effet lorsque celui-ci acheva de se consumer.

278 La doctrine physiologique et embryologique de Dante vient d'Aristote, à travers saint Thomas d'Aquin.

279 Le sperme qui se mêle à l'ovule ; selon la doctrine de Dante, ils ont été produits tous les deux par le cœur, le plus « noble organe » du corps.

280 L'âme du foetus est une sorte d'âme végétative, produite par le mélange des deux « sangs », maternel et paternel. Elle diffère cependant de l'âme végétative en ce que cette dernière est immuable, tandis que celle du fœtus est appelée à devenir âme sensitive et à se réunir plus tard à l'âme rationnelle.

281 C'est-à-dire que dans une première phase l'âme végétative se contente d'un corps sans organes différencié.

282 C'est là l'erreur d'Averroès, qui distinguait l'intellect possible ou raisonnement, ou faculté de comprendre par le moyen du jugement, de l'intellect actif, qui transforme les idées en actes, ou qui rend sensibles les possibilités de l'autre intellect. Comme il avait constaté que l'intellect possible ne logeait dans aucun organe spécialisé, Averroès avait conclu qu'il était un réflexe de l'intelligence universelle, dont l'âme se dépouillait au moment de la mort. C'est cette erreur qu'après saint Thomas, Dante combat à son tour, en attribuant aux âmes toutes les facultés de l'intellect possible.

283 Sur la rive de l'Achéron, si elle a été destinée à l'*Enfer* ; sur la rive du Tibre, si elle doit aller au Purgatoire.

[284] Sur la septième terrasse du Purgatoire, les luxurieux rachètent leurs erreurs en cheminant dans les flammes.

[285] Hymne qui figure dans le bréviaire romain sous une forme un peu différente, *Summae parens clementiae*, qui contient aussi un passage qui est une prière pour éloigner les tentations de la chair.

[286] Réponse de Marie à l'Archange : « Je ne connais pas d'homme. » Comme le cri suivant, c'est un exemple de chasteté que l'on offre aux luxurieux.

[287] Hélice, nymphe séduite par Jupiter, avait été chassée de sa société par Diane.

[288] Exemples classiques de luxure, que les deux groupes s'appliquent eux-mêmes.

[289] Les sables chauds d'Afrique, ou les Monts Hyperboréens, au nord du continent.

[290] Il semble que César avait eu de curieuses complaisances pour Nicomède, roi de Bithynie ; en sorte qu'à l'occasion de son entrée triomphale dans Rome, ses soldats l'appelaient regina Bithynica et chantaient, s'il faut en croire Suétone : *Gallias Caesar subegit Nicomedes Caesarent.*

[291] Il semble qu'il faille comprendre ce mot comme « ayant les deux sexes à la fois » : il s'agit donc de simple luxure, du péché de la chair commis entre hommes et femmes, réprobable surtout à cause de l'intempérance qui transforme l'homme en bête : de là le symbole, assez équivoque, de Pasiphaé. Il faut ajouter cependant que certains commentateurs pensent que le second groupe est composé par des personnes qui, comme Pasiphaé, leur patronne, s'étaient accouplées avec des bêtes.

[292] Guido Guinizelli (12307-1276), déjà mentionné (cf. *Purgatoire*, note 111), était naturel de Bologne et fut une sorte d'ancêtre du *dolce stil nuovo*. Dante reconnaissait déjà ailleurs ses mérites comme précurseur, et dans *De vulgari eloquentia*, I, 15, il l'appelle « maximus Guido ».

[293] L'enfant de Lycurgue, roi de Némée, étant mort par suite de la négligence de sa nourrice, Hypsiphyle, celle-ci fut condamnée à mort ; mais ses deux fils arrivèrent à temps pour la sauver. Cet épisode vient de La Thébaïde de Stace, chant V.

[294] Guiraut de Borneil, troubadour limousin (1175-env 1220), considéré comme l'un des meilleurs poètes provençaux. On voit que

Dante lui préfère Arnaut Daniel, qui est le poète montré du doigt par Guinizelli, et qui était plus artiste et plus recherché.

295 Guitton d'Arezzo, sur lequel cf. plus haut, la note 269.

296 La phrase de l'oraison dominicale, et ne *nos inducas in tentationem*, est sans objet pour les âmes du Purgatoire.

297 Arnaut Daniel, troubadour originaire du Périgord, qui mourut probablement vers l'an 1200. Il ne semble pas avoir joui d'une réputation égale au respect dont lui témoigne Dante ; il se distingue par la complication de sa forme, qu'il soigne avec application et avec un penchant évident pour les difficultés.

298 Votre question courtoise me plaît tellement, que je ne puis ni ne veux me cacher à vos yeux. Je suis Arnaut, qui pleure et vais chantant. Je m'afflige en voyant ma folie passée, et je me réjouis en voyant devant moi la Joie que j'attends. Or je vous prie, au nom de cette force qui vous conduit en haut de l'escalier : lorsqu'il sera temps, souvenez-vous de ma douleur ! »

299 H est donc six heures du soir au Purgatoire, six heures du matin à Jérusalem, minuit en Espagne et midi sur le Gange. Sur ces calculs, cf. plus haut, la note 11.

300 L'ange qui veille à la sortie de la septième terrasse et qui chante la sixième béatitude évangélique : la pureté du cœur ne siérait pas mal à ceux qui sont en train de purger leur luxure.

301 Ce sont les paroles avec lesquelles le Christ accueillera les élus, lors du Jugement dernier ; cf. Mat. XXV : 34.

302 Cf. plus haut, *Purgatoire*, VII, 52-57.

303 Vénus, ou l'étoile du soir.

304 Lia, fille de Laban, était chassieuse, mais eut beaucoup d'enfants de son mari Jacob. Les Pères la considèrent déjà, comme Dante, comme un symbole de la vie active. Sa soeur Rachel, qui fut la seconde femme de Jacob, représente la vie contemplative.

305 Virgile, qui personnifie la raison humaine, a pu conduire l'âme sur le chemin des embûches du monde et sur celui du rachat. Maintenant, qu'ils sont arrivés au Paradis terrestre, la raison n'est plus un instrument suffisant : il faut que la foi illumine l'âme – et c'est ce qu'elle fera, par l'arrivée de Béatrice.

[306] L'âme délivrée du péché ne dépend plus que d'elle-même, elle est son propre souverain, dans le temporel aussi bien que dans le spirituel.

[307] Le Paradis terrestre, qui forme comme un plateau au-dessus de la montagne du Purgatoire.

[308] La célèbre pinède de Chiassi, à Ravenne, est l'ancienne Classis, d'où le nom de Saint-Apollinaire-in-Classe.

[309] Le Léthé de la mythologie, transformé par Dante en rivière qui donne à l'âme purifiée l'oubli de ses anciennes fautes.

[310] Cette dame, dont le nom n'est indiqué que bien plus loin, au chant XXXIII, est Mathilde. On a longuement discuté pour savoir quelle personne réelle et quel symbole elle représentait. On considère généralement que, tout comme Lia représentait la vie active dans les conditions courantes de l'existence humaine, Mathilde représente la vie active parfaite, telle que l'humanité aurait dû la connaître et la pratiquer au Paradis terrestre, si elle n'en avait pas été chassée par le péché d'Adam. Cette explication est vraisemblable. Cependant il convient d'ajouter qu'il s'agit de simples conjectures ; et il est inquiétant de voir que Dante, qui fait expliquer à Lia sa propre personnalité, n'indique nullement le sens de celle de Mathilde – omission qui, jointe à celle de son nom, pourrait faire croire que cette partie du poème n'avait pas reçu sa forme définitive. Quant à sa personnalité historique, on a pensé le plus souvent à Matelda, comtesse de Toscane, qui légua au Saint-Siège la suzeraineté de la Toscane, et de Florence avec elle. On voit mal le rapport établi par Dante entre la vie active parfaite et la comtesse qui seconda les papes dans leur lutte contre les empereurs ; mais Dante a de ces choix qui peuvent paraître bizarres au premier abord, et qui se justifient suffisamment, à la lumière d'un détail biographique précis et dont l'intérêt transcendant n'était pas évident. Ainsi, on a avancé, peut-être avec raison, que Mathilde, qui prend la relève de Virgile pour le conduire vers Béatrice, est une médiatrice entre le ciel et la terre, comme la Mathilde historique l'avait été, lorsqu'elle avait contribué à réconcilier l'Église et l'Empire. La principale objection que l'on oppose à cette identification, est que Mathilde a été conçue par le poète comme une médiatrice permanente entre le Paradis terrestre et le Ciel, et que, par conséquent, elle doit s'y trouver depuis le commencement, ou tout au moins depuis la création du Purgatoire : ce qui, naturellement, ne saurait être le cas pour la Mathilde historique. Mais raisonner ainsi est oublier les droits de la poésie. D'une part, il n'est pas certain que

Mathilde soit là pour toutes les âmes et que ses fonctions soient permanentes ; la preuve en est qu'elle n'agit pas avec Dante comme avec Stace (cf. plus loin, chant XXXIII, vers 135). D'autre part, s'il était vrai que Mathilde ne peut se trouver depuis le commencement au Paradis terrestre, à plus forte raison cette observation devrait s'adresser à Béatrice, laquelle nous le savons, personnifie la foi. Tout ce qu'on peut donc dire, c'est que la conjoncture qui rapproche ce personnage du poème de la comtesse de Toscane n'est pas absurde, mais qu'elle n'est pas sûre non plus ; et qu'il faut déplorer l'absence d'une détermination plus précise, qui manque sans doute pour une autre raison que la volonté de l'auteur.

311 Commencement du Psaume XCI : « *Delectasti* me, *Domine*, *in factura tua*. »

312 Stace venait d'expliquer que la partie haute du Purgatoire n'était pas sujette aux intempéries (*Purgatoire*, XXI, 42-54). Comme Dante sent du vent et voit une rivière, il est donc en droit de s'étonner et de demander quelle est explication.

313 D'après la science du temps, le Premier Mobile tourne d'est à ouest, entraînant avec lui tous les autres cieux : le mouvement universel est parfois interrompu par des causes secondes, telles que le vent, qui peut prendre des directions différentes. Le vent qui agite le feuillage au Paradis terrestre est donc celui que produit le mouvement des cieux.

314 « Heureux ceux dont les péchés ont été pardonnés » ; c'est le début du Psaume XXXI.

315 Ou le sensible commun, objet que l'on perçoit par plus d'un sens à la fois. Les commentateurs expliquent que ce que Dante prenait pour des arbres était perçu à la fois par la vue et le toucher, ce qui est manifestement faux. Compte tenu des mentions faites au tercet suivant, il faut comprendre que cet objet était perçu à la fois par la vue et par l'ouïe.

316 La vertu estimative, qui prépare le jugement.

317 Les sept candélabres, première partie d'un étrange cortège mystique, sont les sept esprits de Dieu, qui ouvrent la voie aux sept dons de l'Esprit saint ; celles-ci suivent, comme sept bandes lumineuses, qui sont Sagesse, Intelligence, Prudence, Force, Science, Piété et Crainte de Dieu.

318 Diane, qui était née à Délos.

[319] Les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament (selon la version de saint Jérôme). L'Apocalypse offrait déjà un symbole pareil ; mais là les vingt-quatre vieillards représentaient les douze patriarches et les douze apôtres.

[320] Les quatre Évangiles ; leur description est empruntée à la vision d'Ezéchiel, que Dante cite plus loin, et à l'Apocalypse de saint Jean.

[321] Le char de l'Église militante, traîné par un griffon, animal qui tient à la fois du lion et de l'aigle, et dans lequel on a cru voir la double nature, divine et humaine, de Jésus-Christ lui-même ; mais cf. plus bas, la note 334. Les trois femmes qui accompagnent le char à droite sont les trois vertus théologales : la Foi (blanche), l'Espérance (verte) et la Charité (rouge). À gauche du char se tiennent les quatre vertus cardinales, Justice, Force, Tempérance et Prudence, celle-ci pourvue de trois yeux.

[322] Ces sept vieillards qui forment l'arrière-garde du char sont : les Actes des Apôtres, personnifiés par saint Luc, qui avait été médecin, donc disciple d'Hippocrate ; les Épîtres de saint Paul, représentées par leur auteur, qui avait été soldat ; les quatre livres d'épîtres catholiques ; et l'Apocalypse, représenté par un vieillard plongé dans le sommeil. Les flammes qui entourent leurs têtes indiquent l'inspiration du Saint-Esprit.

[323] Les sept dons du Saint-Esprit.

[324] Passage tiré du Cantique des Cantiques et qui est une invocation à Béatrice, qui va descendre du ciel.

[325] « À la voix d'un si grand vieillard », plus de cent anges apparaissent, chantant Béni sois-tu, toi qui arrives, chant qui accueillit le Christ lors de son entrée à Jérusalem (Mat. XXI :), et répandez les lis par pleines poignées, tiré de L'*Énéide*, VI, 883.

[326] Réminiscence d'un vers célèbre de L'Énéide, IV, 23 : *Agnosco veteris vestigia flammae.*

[327] C'est la première partie du Psaume XXX, qui est un hymne d'espoir en Dieu. L'expression *pedes meos* marque la fin du neuvième verset.

[328] Ce n'est que dans cette dernière phrase que Béatrice explique la raison de sa dureté. Dante devra boire l'eau du Léthé, et oublier qu'il a péché : c'est là un privilège qu'il faut avoir mérité – et il n'a pas encore prouvé qu'il s'était repenti.

[329] La Libye.

330 Pendant qu'il restait sans connaissance, Matelda a trempé le poète dans le Léthé, le traînant vers la rive ou reste Béatrice. Les anges chantent la formule qu'employait le prêtre, en jetant l'eau bénite, après la confession.

331 La beauté des yeux de Béatrice, peut-être l'Intelligence divine, est complétée par la « seconde beauté » de ses lèvres, qui pourraient symboliser l'Amour divin.

332 Béatrice Portinari était morte en 1290.

333 C'est l'arbre de la science du bien et du mal. Le rappel du nom d'Adam en cette circonstance est un reproche, car c'est par sa faute que l'arbre est dépouillé. Il a été interprété de façon très différente ; mais on admet généralement qu'il représente le droit naturel, ou l'Empire.

334 Ce passage devrait être fondamental pour l'intelligence des doctrines politiques de Dante : malheureusement il est enveloppé dans les nuages d'un symbolisme trop épais, que les commentaires en général ne font qu'obscurcir encore plus. S'il est certain que le char est l'Église militante et l'arbre est l'Empire, le fait de les attacher ensemble est le symbole de l'union nécessaire des deux, tant de fois prônée par Dante. Il n'est donc pas possible de se mettre d'accord avec les commentateurs qui voient dans le Griffon le Christ lui-même – car ce n'est pas lui qui tire le char de l'Église, et cette image serait pour le moins irrévérencieuse. La double nature de cet animal n'est donc pas l'humaine et la divine, mais probablement la temporelle et la spirituelle réunies. Nous sommes donc devant le même rêve d'unité et de primauté de l'Empire, que le poète appelle de tous ses vœux et qu'il avait déjà exprimé plus d'une fois ailleurs, notamment par le symbole du Lévrier. Ainsi « l'animal deux fois né » serait le même qui doit naître « entre feutre et feutre » et que sa double naissance (ailleurs sa naissance sous la constellation des deux frères) prédestine à la réalisation de l'union entre le spirituel et le temporel. Il faut ajouter que, pour d'autres commentateurs, le griffon qui rattache la croix du timon à l'arbre du bien et du mal serait le Christ qui rachète par son sacrifice le péché d'Adam.

335 Si l'explication proposée plus haut est bonne, on comprend pourquoi l'hymne qu'entendit Dante n'est pas connu sur terre, puisqu'il devrait dire les louanges de l'union entre l'Église et l'Empire, c'est-à-dire de quelque chose qui n'existait que dans les vœux du poète.

[336] Mercure contait à Argus le conte des amours de Syrinx, pour l'endormir avant de le tuer.

[337] Par l'aigle romain, il faut probablement entendre les empereurs de Rome qui persécutèrent l'Église primitive ; le renard qui se glisse dans le char est l'hérésie. La seconde descente de l'aigle est l'attitude de Constantin, qui, selon Dante, avait commencé par persécuter l'Église, et qui lui fit ensuite la donation si justement célèbre, et dont le poète parle plus d'une fois. Le dragon qui sort de terre n'a pas été expliqué de manière satisfaisante : on a pensé au démon, au schisme oriental, à Mahomet.

[338] Par l'aigle dont il a été question, c'est-à-dire par Constantin.

[339] Les sept péchés capitaux, qui rappellent la bête de l'Apocalypse.

[340] Probablement la cour de Rome aux pires temps de sa dissolution, c'est-à-dire pendant le pontificat de Boniface VIII. Le géant, aux dires des commentateurs, serait Philippe le Bel, roi de France, qui tour à tour caresse et frappe celle qu'il garde de près. Ce symbolisme n'est pas toujours clair : on ne comprend pas bien, par exemple, pourquoi la courtisane le regarde, lui, Dante.

[341] Le char de l'Église, devenu bête de l'Apocalypse.

[342] Texte tiré du Psaume LXXVIII : « Ô Dieu, les peuples ont envahi ton héritage, ils ont souillé ton temple sacré. » L'application au char de l'Église est évidente.

[343] « Un peu de temps encore, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez à nouveau. » Ces paroles, par lesquelles le Christ annonçait sa mort à ses disciples, sont interprétées par Dante dans le sens d'une prochaine résurrection de l'Église.

[344] Selon les anciens commentateurs (Jacopo della Lana), un usage ancien voulait que l'assassin qui dans les neuf premiers jours de son meurtre pouvait manger une soupe, une fois par jour, sur la tombe de sa victime, jouissait d'une prescription et ne pouvait plus faire l'objet de poursuites. Cette tradition est douteuse, mais elle avait probablement cours au temps de Dante. Cela veut dire, ici, que la vengeance de Dieu ne saurait tenir compte de prescriptions aussi ridicules, et que Dieu punira les coupables, tôt ou tard.

[345] Les commentateurs interprètent, de commun accord, l'Empire ne restera pas toujours vacant ; et ils ajoutent que Dante considérait l'Empire comme virtuellement vacant de 1250 à 1308, à cause de la ca-

rence des empereurs. Cette explication est visiblement insuffisante, sans tenir compte du fait que ce passage est probablement postérieur à 1308 Mais Dante dit expressément que c'est Constantin, l'auteur de la donation, qui ne restera pas toujours sans héritier, cela veut dire qu'un jour viendra où un empereur se présentera comme héritier de Constantin, pour réclamer son héritage, ou du moins pour demander des comptes : et c'est bien là ce qu'il annonce dans les tercets suivants.

346 Cette énigme dantesque rappelle à la fois le Lévrier qui, comme le personnage annoncé ici, sera l'homme prédestiné à rendre à l'Église corrompue son brillant d'autrefois, et l'Apocalypse, où 666 cachait le nom de Néron. Les commentateurs peuvent être distingués en deux grandes classes. Les uns prennent 515 comme une indication purement numérique, et par un calcul dont la base pourra paraître discutable, ajoutent ce chiffre à 800, an de la fondation de l'Empire par Charlemagne, et fixent à 1315 la date indiquée par Dante pour la grande révolution qu'il prônait ; mais il est extrêmement difficile d'imaginer que Dante se livrait à des prophéties aussi importantes, et pour des délais aussi rapprochés, au risque de rendre son poème ridicule, en cas d'insuccès. Les autres lisent 515 = DXV, et interprètent *Dux*, ou « chef », ce qui semble plus raisonnable et n'est pas sans exemple : Un ouvrage de Bartolomeo Zamberto, dit Sonnetti Isoîani et imprimé vers 1480, commence par une dédicace :

Al divo cinquecento cinque e diece
Tre cinque ado mil nulla tre e do un cento
Nulla questa opra dar più oltre lecce.

K n'avons pas déchiffré tout ce logogriphe ; mais il semble évident que le premier vers signifie : *Al divo Dux*, probablement le doge de Venise. Dante parle donc probablement d'un chef, qui sera le sauveur de l'Église ; il serait oiseux de discuter si c'est le même Lévrier ou Griffon, puisque aussi bien le poète ne fait pas des prophéties, mais formule des vœux.

347 Les fils de Laïus, qui, comme Oreste, fourniront la solution de l'énigme. Dante avait écrit *Naïades*, forme qui figure par erreur dans certains manuscrits anciens d'Ovide.

348 L'Else, rivière de Toscane, a des propriétés pétrifiantes. Les vains pensers ont donc endurci l'esprit du poète ; ses plaisirs, d'autre part, il les paie de son sang, comme Pyrame la couleur du mûrier qu'il avait teint de son sang.

349 Les deux fleuves étaient réputés avoir leur source au Paradis terrestre.

350 L'Eunoé, déjà mentionné auparavant comme étant un bras du Léthé, a la vertu de conserver à l'âme le souvenir de ses bonnes actions.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2007

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Luc, Gaby, Laurent, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.